BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

LE NOUVEAU

BOIS DE BOULOGNE

ET SES ALENTOURS

HISTOIRE, DESCRIPTION ET SOUVENIRS

PAR J. LOBET

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 26 VIGNETTES

PAR THÉROND

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

PRIX : 1 FRANC

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lenouveauboisdeb00lobe_0

LE NOUVEAU

BOIS DE BOULOGNE

ET SES ALENTOURS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LE NOUVEAU

BOIS DE BOULOGNE

ET SES ALENTOURS

HISTOIRE, DESCRIPTION ET SOUVENIRS

PAR J. LOBET

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 26 VIGNETTES

PAR THÉROND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

Droit de traduction réservé

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

I.

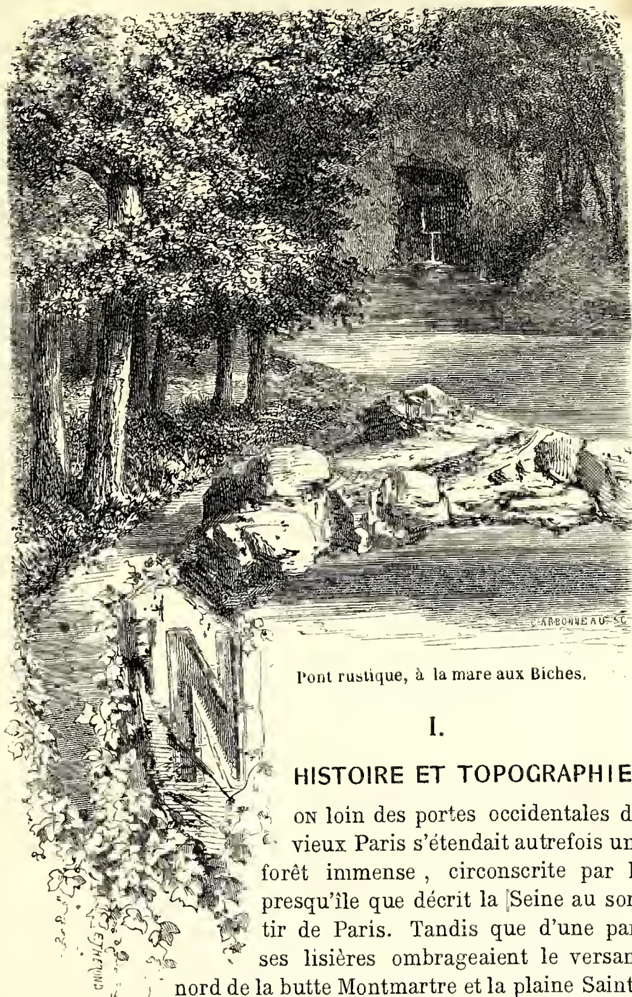
II.

III.

IV.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



Pont rustique, à la mare aux Biches.

I.

HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE.

NON loin des portes occidentales du vieux Paris s'étendait autrefois une forêt immense, circonscrite par la presqu'île que décrit la Seine au sortir de Paris. Tandis que d'une part ses lisières ombrageaient le versant nord de la butte Montmartre et la plaine Saint-Denis tout entière, de l'autre elles atteignaient, par Chaillot et le Roule, une fraction importante du Paris moderne. L'aperçu historique qui suit a été restreint, autant que pos-

sible, à l'emplacement du bois de Boulogne actuel, noyau de l'antique forêt de Rouvray.

FORÊT DE ROUVRAY [1].

La chasse, cet exercice favori des rois de France, ouvre l'ère historique et certaine des lieux dont nous entreprenons l'histoire. Les Mérovingiens, qui consacraient à la chasse tout le temps qu'ils pouvaient dérober aux soins de la guerre, résidèrent longtemps à Clichy, au sein même de la forêt de Rouvray. Là existaient en grand nombre, comme dans les solitudes ombreuses de l'ancienne Gaule, des bêtes fauves dignes d'être affrontées par des guerriers : le buffle, le bison et le terrible aurochs, dont la taille égalait presque celle de l'éléphant, exercèrent longtemps la farouche bravoure des royaux habitants de Clichy. Ces chasses, à une époque où l'art de la vénerie n'existait pas, étaient une véritable guerre, guerre brutale et sanglante dans laquelle les instincts des bêtes fauves n'étaient pas toujours les plus féroces.

Clichy, comme les autres domaines des Mérovingiens, offrait à peu près l'aspect qu'ont aujourd'hui nos plus chétives métairies de la Beauce. Ces chefs de nations barbares, à leur arrivée dans les Gaules, trouvèrent encore debout les constructions splendides des Romains; mais l'habitude du pillage et de la dévastation détruisit bientôt ce reste de grandeur. Le *palais* de Clichy, au temps dont nous parlons, ne consistait, dit la Chronique de Saint-Denis, qu'en *une villette de petite affaire, où les rois n'avaient aucun sergent pour leur administrer ce qu'il leur fallait.* Ainsi la royauté, après deux mille ans de civilisation, se trouvait reportée au sceptre pastoral du désert ou à la chaumière des rois d'Argos!

Clichy fut la résidence favorite de Dagobert, qu'une chanson populaire a plus illustré que ses hauts faits. C'est à Clichy, selon la légende, que saint Éloi apprit à son roi l'art de faire éclore les poulets. C'est à Clichy, selon l'histoire, que le *bon roi* épousa,

1. Le chêne rouvre (*quercus robur*) formait l'essence dominante de la forêt, que l'on appela, pour cette raison, *Roberitum*, puis *Roveritum*, et, par contraction, *Rovretum*.

en 625, Gomatrude, qu'il répudia bientôt pour épouser, dans le même lieu, Nantilde, sa servante. Clovis II et Thierry III affectionnèrent aussi cette résidence. Le premier, suivant en tous points l'exemple paternel, épousa, également à Clichy, sa servante Bathilde, qui s'appelle aujourd'hui, grâce aux recherches trop savantes de nos historiens modernes, la reine Beathechilde. Bathilde, après la mort de son mari, gouverna avec sagesse et fut mise au rang des saintes. En 627, 636 et 653, trois conciles s'assemblèrent à Clichy. Enfin, le 28 février 718, Chilpéric II fit donation à l'abbaye de Saint-Denis du domaine royal avec ses dépendances, comprenant les maisons du village avec leurs habitants, les vignes, les pâturages et la forêt de Rouvray elle-même. C'est ainsi que finit sans bruit la carrière politique du Versailles mérovingien.

Rouvray devient donc, par le fait de cette donation, simple fief des puissants abbés de Saint-Denis. Les nouveaux possesseurs mettent en culture les cantons voisins du lieu de leur résidence; ils vendent à l'évêque de Paris cent vingt arpents et à l'abbé de Sainte-Geneviève toute la partie orientale de la forêt avec censive, justice et droits de chasse (1109). Telle est l'origine de la suzeraineté que les Génovéfains exercèrent jusqu'en 1789 sur les villages d'Auteuil et du Bas-Passy. En 1212, Philippe Auguste racheta la partie conservée et l'annexa au patrimoine de la couronne.

Plus tard, à la demande de sainte Isabelle sa sœur, saint Louis fit construire vers le sud-ouest de la forêt la célèbre abbaye de Longchamp, à laquelle nous consacrerons un paragraphe spécial. Le saint roi avait doté l'abbaye de quarante arpents, pris dans la partie de la forêt avoisinant le monastère. Cette vaste étendue, défrichée et mise en culture, forma la plaine de Longchamp, qui vient d'être réunie de nouveau au bois de Boulogne. A cette époque, des ermites guidés par une piété ardente s'établirent au sommet du mont Valérien et défrichèrent les abords de ce plateau élevé, que défendaient d'impénétrables taillis et de nombreux précipices. A ces défrichements en succédèrent d'autres plus importants encore, et qui, insensiblement, réduisirent l'antique forêt de Rouvray aux humbles proportions d'un bois.

Nous devons donc, avant d'aller plus avant, chercher à préciser sa situation topographique et celle de son territoire.

Au IXe siècle, il n'existait encore que deux villages dans la presqu'île occupée par la forêt : c'étaient **Nigeon**[1] et **Clichy-la-Garenne.** Nous ne parlons ni de Saint-Ouen ni de Montmartre, autour desquels la terre arable étendait déjà ses conquêtes aux dépens du sol boisé. Peuplés en grande partie de bûcherons, les deux villages de Nigeon et de Clichy s'accrurent peu à peu. Divers hameaux, qui en dépendirent d'abord, devinrent bientôt à leur tour des villages importants.

Le premier de ces hameaux s'éleva au milieu de vastes terrains défrichés vers l'est, dans la direction de Paris. Il fut appelé **Chaillot,** de *chal* ou *chail*, que des titres du XVIe siècle traduisent par *destructio arboris*, abatis de bois[2]. Plus tard, un autre noyau de population se porta vers l'ouest, où existaient encore, suivant une ancienne tradition, les restes d'un collége de druides. Ce lieu, qui portait le nom d'*Altarium*, s'appela successivement *Altolium*, *Autolium*, Authueïl, puis enfin **Auteuil.** Tandis que ces transformations s'opéraient au midi et au levant, un autre village, **Villiers-la-Garenne,** qui fut plus tard **Neuilly**[3], s'élevait au nord.

La population de Chaillot et d'Auteuil augmentant toujours, les cantons boisés qui les avoisinaient furent défrichés et livrés à la culture; ceux bordant la Seine se transformèrent en prairies, et la vigne couvrit le coteau qui réunit les deux villages. C'est alors qu'attirés par la grande fertilité du lieu, des pâtres

1. Nigeon ou Nijon (en latin *Nimio*) n'a plus d'existence propre; mais un regard exercé en découvrirait encore des restes dans les quelques maisons resserrées qui avoisinent l'ancien monastère des Bons-Hommes. Des espaces vagues ou clair-semés d'habitations séparent visiblement cette agglomération, qui fut Nigeon, de Passy et de Chaillot, que l'on accuse tour à tour d'avoir englobé par leurs extensions l'antique village. Un acte de 1715, que nous avons eu sous les yeux, mentionne encore les religieux du couvent sous le nom de R. P. Minimes de Nigeon.

2. De ce terme *chal* vient le mot *échalas*, suivant les étymologistes. Dans la racine *clip*, du nom latin de Clichy (*Clippiacum*), on s'accorde à reconnaître le mot français *clapier*, lieu où l'on élève des lapins. Notre langue a emprunté à ces lieux, berceaux de la monarchie, une grande quantité d'autres mots.

3. En ce sens que la paroisse de Villiers, désertée par ses habitants au profit de Neuilly, voisin du pont établi par Henri IV sur la Seine, fut transportée dans ce dernier village. Villiers n'est plus qu'un hameau de quelques maisons.

et des vignerons s'établirent sur ce coteau et lui donnèrent le nom de Pascy ou **Passy,** dont l'étymologie n'a pu encore être résolue[1].

Enfin un quatrième hameau, devenu également un village, s'éleva lentement sur la lisière de la forêt située vis-à-vis de Saint-Cloud, dont il ne fut longtemps qu'une annexe. C'étaient les Menus-Saint-Cloud, nommés plus tard **Boulogne,** nom qu'ils transmirent ensuite au noyau encore subsistant de la forêt de Rouvray.

Après la création de Versailles et l'ouverture de la route qui y conduit, on défricha la partie sud de la forêt, traversée par cette route, et l'on vit s'élever **Billancourt** et le **Point-du-Jour,** hameaux plus vastes et plus peuplés que maintes bourgades décorées du titre de villes.

Tels sont les démembrements successifs éprouvés par l'antique forêt de Rouvray. Avant 1789, ses débris parsemaient encore de leurs bouquets touffus les grandes plaines qui entourent maintenant le bois au nord et au midi. C'étaient de vastes clos, appelés *remises du roi*, et dans lesquels des gardes nourrissaient et propageaient le gibier. Plusieurs de ces remises couvraient le versant septentrional de la colline de Montmartre et s'étendaient même jusqu'aux portes de la ville de Saint-Denis[2]. Aujourd'hui le parc de Monceaux, au faubourg du Roule, et celui de Saint-Ouen, dans la plaine de Saint-Denis, sont les seuls jalons qui témoignent encore de la vaste étendue de l'antique Rouvray.

La masse boisée, ayant ainsi perdu ses titres à la qualification de forêt, prit le nom de *bois de Saint-Cloud*. Les Chroniques de Saint-Denis disent que le 21 juillet 1358 « il y eut dans le bois des Anglais qui, s'étant mis en embuscade, en sortirent, cou-

1. Deux pas ou défilés coupent le coteau qui unit Chaillot et Passy et marquent les limites de ce dernier. En l'absence de documents historiques, des auteurs supposent que ce mot, sorti de la bouche des premiers habitants: *Il y a deux pas icy*, aura produit Pascy ou Passy. On citerait sans peine une foule d'étymologies plus invraisemblables et moins subtiles.

2. Batignolles, l'une des villes nouvelles qui viennent de surgir aux portes de Paris, doit son nom à l'un de ces massifs de bois. La *remise des Batignolles* s'étendait le long du chemin des Bœufs, dans la direction actuelle de la rue des Moines.

rurent sur ceux de Paris et en tuèrent plusieurs » Cette même année, Charles le Mauvais, roi de Navarre, l'auxiliaire des Anglais, incendia les villages voisins et passa au fil de l'épée une partie de leurs habitants.

Le désastreux traité de Bretigny mit fin à la guerre, mais d'autres fléaux ravagèrent les environs de Paris. Les forêts qui y conduisaient servaient de refuge aux grandes compagnies, formées en grande partie de soldats licenciés. Ces bandits dévastaient les villages, pillaient ou massacraient les voyageurs. Un jour, ils osèrent attaquer et enlevèrent dans le bois de Saint-Cloud un convoi contenant les bagages de du Guesclin.

« C'est grand'pitié, sire, dit à cette occasion le brave connétable à son roi Charles V, qu'à deux lieues de votre capitale on ne puisse voyager en sûreté, et qu'on soit exposé aux coups de main des larrons. A la paix prochaine, sire, je ferai avec mes hommes d'armes, si Votre Majesté le permet, une chevauchée durant laquelle je purgerai la contrée de cette vermine. »

A quoi le roi répondit : « Vous ferez bien, mon cher connétable, et je vous octroie, dès à présent, le droit de faire main basse sur ces malandrins téméraires, qui ne respectent même pas les nippes de mes capitaines et qui dépouillent mon peuple. » (*Chroniques de Saint-Denys.*)

Toutefois, les loisirs manquèrent au brave connétable pour entreprendre sa chevauchée. La guerre venait de se rallumer avec l'Anglais; l'habile capitaine Robert Knolles, pénétrant jusqu'au cœur du royaume, vint ravager sous les yeux du roi les villages de Saint-Cloud, de Boulogne, de Villiers et d'Auteuil, qu'il mit à feu et à sang, « pendant les uns, dit un historien (*le Laboureur*), noyant les autres, et exigeant des malheureux plus de rançon qu'ils n'avaient de biens. » Assaillis tour à tour par les Anglais, les Jacques et les brigands, les paysans, livrés au désespoir, se réfugièrent dans les bois et abandonnèrent toute culture. Une horrible famine s'ensuivit. Mais du Guesclin battit Robert Knolles et délivra la France. La sécurité revint, les travaux de culture et de défrichement furent repris avec un succès qui fit oublier de longues années de désastre.

Cependant à l'intérieur du bois la sécurité fut plus longue à

renaître. Pendant plus d'un siècle encore, il dut à sa proximité de la capitale, et plus encore à l'impuissance de l'autorité, d'être infesté de bandits redoutables. Sa réputation, sous ce rapport, valait celle de la forêt de Bondy, située également aux abords de Paris. Aussi voyait-on s'élever, à la plupart de ses carrefours, des croix de mauvais augure qui rappelaient au voyageur tremblant le souvenir de quelque méfait.

Quelques-unes étaient richement historiées Telle était la croix de saint Lambert, évêque de Liége, sous l'invocation duquel se plaçaient les voyageurs en danger et qui marquait le milieu de l'ancien Rond-Royal. Parmi ces monuments de la piété de nos pères, un seul, la *Croix-Catelan*, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, a survécu jusqu'à nous.

Il fallut l'impitoyable sévérité de Louis XI, secondée par l'activité sanguinaire de son barbier Olivier le Daim, pour assurer au bois toute la sécurité désirable. En 1474, parut une ordonnance royale qui confère à maître Olivier le Daim, *comte de Meulan*, la dignité nouvelle de *grand gruyer*[1] de la *garenne de Rouvray*, et lui confie le soin de juger des crimes et délits qui y seront commis.

Aux termes de l'ordonnance royale, la peine de la hart punira tout délit, depuis le vol et l'assassinat jusqu'à la prise du moindre gibier, voire même d'un lapin qu'un manant surprendrait maraudant dans ses champs. Ces lois restrictives du droit de chasse confirmaient simplement celles de Philippe le Long, tant vantées par maître Blondin[2]. Seulement le roi, qui s'amusait à faire pendre les curieux qui approchaient de son château de Plessis-lez-Tours, ne devait guère recommander l'indulgence à son grand gruyer. Aussi évalue-t-on assez haut le nombre des victimes de l'impitoyable fonctionnaire que le peuple, dans la franchise de sa haine, appelait Olivier le Diable. Louis XI, *qui*, *pour tout plaisir*,

1. Ce terme vient d'un mot grec qui signifie chêne, et dont on a fait *druide*, *druyer*, et par corruption *gruyer*. Il servait à désigner l'officier juge des délits commis dans les bois et forêts. Le dernier grand gruyer du bois de Boulogne fut le maréchal prince de Soubise, gouverneur du château royal de la Muette.

2. « Ces lois sont équitables, dit-il gravement ; la chasse est pour les rois et pour les grands seigneurs. L'affaire des autres hommes est de travailler. »

aimait la chasse, dit Philippe de Commines, vint visiter plusieurs fois son *compère* à sa petite maison du bois.

Quelques années après, le bois de Rouvray fut érigé en seigneurie et concédé en toute propriété à Jacques Coitier, médecin de Louis XI. D'une audace égale à son avidité, le nouveau seigneur de Rouvray disait à son royal client : « Je sais bien qu'un jour vous m'enverrez où déjà vous avez envoyé tant de vos serviteurs; mais, par la mort Dieu, huit jours après moi vous serez mort. » Et il faisait ainsi trembler ce terrible monarque, à qui les grands ne parlaient plus qu'à genoux. Tout le secret de Coitier, à chaque faveur nouvelle qu'il convoitait, c'était de rudoyer le maître et de lui parler comme il n'eût pas parlé au dernier de ses vassaux. Ses gages s'accrurent ainsi successivement, et atteignirent la somme énorme de dix mille livres par mois. Mais, quand enfin son malade eut rendu l'âme, le seigneur de Rouvray eut à compter avec le parlement, qui, sans hésiter, remit la couronne en possession des biens aliénés par le feu roi. Le bois de Boulogne redevint ainsi domaine royal. Quant à son grand gruyer, Olivier le Daim, le règlement de compte lui fut moins avantageux encore qu'au médecin Jacques Coitier. En mémoire de ses exactions, le parlement le condamna à être pendu. L'exécuteur des hautes œuvres de feu Louis XI fut donc livré au bourreau de Montfaucon, tout étonné sans doute d'avoir à exercer ses mains sur un maître plus expert que lui en pareille besogne.

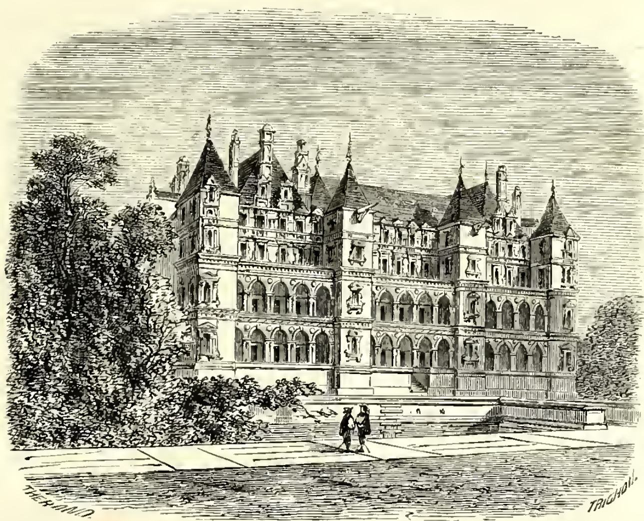
C'est vers cette époque que le bois de Rouvray prit définitivement le nom qu'il porte aujourd'hui. Les habitants du village des Menus-Saint-Cloud, ayant fait construire une église, la placèrent sous l'invocation de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, célèbre dans toute la chrétienté (1460). Bientôt la ferveur publique fit de l'église des Menus un lieu de pèlerinage que les dévots parisiens, en raison de la proximité, préférèrent à celui de Boulogne-sur-Mer, où ils se rendaient souvent. Le bois qu'ils traversaient pour s'y rendre, ils le mirent sous l'invocation de la Vierge, objet de leur culte, et le nommèrent **Bois de Notre-Dame de Boulogne.**

Telle est l'origine du nom actuel de cette promenade, nom sur lequel allait se fixer bientôt l'attention du monde entier.

BOIS DE BOULOGNE.

François Ier, le père de la chasse française, pourrait être surnommé également le père du bois de Boulogne, qu'il régénera totalement, et dont les élégantes créations commencèrent la fortune.

Avant lui, le bois jetait encore, mais assez irrégulièrement, ses bouquets d'arbres dans la plaine de Clichy, à moitié labourée. Au levant, la Seine et la butte de l'Étoile, couronnée aujourd'hui par l'Arc de Triomphe, le limitaient vers Paris. François Ier ré-



Le château de Madrid.

gularisa l'enceinte du bois, l'enferma de murs, y fit des plantations et le peupla de cerfs et de chevreuils, qui y ont multiplié jusqu'à l'époque de la Révolution. Il l'exonéra d'anciennes redevances et servitudes féodales, et enfin, il y éleva, au milieu d'un parc pris sur les terrains du bois, et dont le village actuel de Saint-James et l'enclos de Madrid figurent l'emplacement, un magnifique palais, l'une des œuvres les plus splendides et les plus com-

plètes de la Renaissance. Le château du bois de Boulogne, surnommé **Madrid**, était fondé.

François Ier, qui l'avait consacré aux délassements de l'esprit et à de doctes entretiens avec les lettrés de son temps, en éloigna la cour et les courtisans. Mais, après lui, le château et le bois retentirent du bruit des chasses et des fêtes joyeuses qu'y donnèrent Henri II et Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et son fils Charles IX. A l'endroit nommé *la Meute*, situé à l'entrée du bois, vers Passy, ce sombre monarque éleva un pavillon de chasse, origine du château de la **Muette**.

Henri IV fit du château de Madrid d'abord une petite maison, puis une magnanerie, la première qui ait été établie en France. En 1598, quinze mille plants de mûrier, envoyés par Olivier de Serres, le père de l'agriculture française, furent plantés dans le bois de Boulogne sous l'habile direction du Milanais Balbany[1].

Le génie austère du huguenot Sully repoussait énergiquement ces tentatives d'acclimatement en France de l'industrie de la soie. « C'est de fer et de soldats que vous avez besoin, répétait-il souvent à son maître, et non de dentelles et de soieries pour habiller des muguets. » L'avenir a prouvé la haute pénétration économique du roi Henri. Grâce à lui, la France s'est trouvée dotée d'une industrie qui occupe aujourd'hui cent vingt-cinq mille ouvriers et fournit à elle seule le quart de nos revenus d'exportation.

Le bois et le château de Boulogne, à cette époque, formaient l'un des apanages de Marguerite de Valois, reine de Navarre. Cette princesse, dont nos romanciers ont décrit à leur façon la vie aventureuse, aimait Madrid, création de sa famille, et vint s'y établir après son divorce avec Henri IV. Livrée tour à tour aux exercices de la piété et à l'attrait des plaisirs, elle y accueillit les savants, protégea les arts et s'efforça d'oublier dans les fêtes ce fatal mariage qui eut pour flambeaux les torches de la Saint-Barthélemy.

1. L'avenue Balbany, qui vient d'être détruite, consacrait le souvenir des services rendus à notre pays par cet homme utile. D'autres avenues, qui se rattachaient également à l'histoire du bois et de ses environs, ont eu le même sort. Telles sont les allées *Molière*, *Boufflers*, des *Tournelles*, du *Pavillon de Mademoiselle*, etc. Bientôt, sans doute, ces noms seront portés par les routes qui ont remplacé les avenues historiques supprimées.

Depuis les miracles accomplis sur le tombeau de sainte Isabelle, fondatrice de l'abbaye de Longchamp, les allées du bois qui y conduisaient étaient sillonnées chaque jour par de nombreux pèlerins. Sur les injonctions de saint Vincent de Paul, son aumônier, la *gente Margot* elle-même accomplit au tombeau d'Isabelle de pieux pèlerinages, qui ont laissé à la route qu'elle parcourait pour s'y rendre le nom d'*allée de la reine Marguerite*, que cette route porte encore. Après la mort de la dernière des Valois, son duché fit retour à la couronne, ainsi que le bois de Boulogne et son château.

Le mélancolique Louis XIII, qui ne trouvait que dans la chasse le remède à l'ennui qui le rongeait, chassa souvent dans le bois. Mais, à partir du grand règne, ses vieux chênes n'entendirent plus le bruit des cors, des chiens et des chevaux, qui animait si bien leur solitude. Le château de Madrid se vit également dédaigné et ne reçut plus aucun hôte royal. Il fallait à Louis XIV les fastueuses grandeurs de Versailles, et à Louis XV les mystères complaisants et bourgeois du château de la Muette, qui avait remplacé le pavillon de chasse de Charles IX.

Toutefois la destinée réservait à ces lieux fortunés d'autres éléments de gloire et de prospérité. Ils venaient à peine d'être délaissés par les rois de France, qu'une autre royauté, celle du génie et de l'intelligence, les adopta et y fixa désormais son séjour.

Les grands souvenirs que l'art, l'histoire et la poésie y ont laissés, animent et vivifient encore aujourd'hui cette riante contrée que la forêt de Rouvray assombrissait autrefois. Les villages d'Auteuil et de Passy se souviennent d'avoir prêté le refuge de leur solitude et de leurs beaux ombrages à l'inimitable Molière, au vertueux d'Aguesseau, au bon La Fontaine, au tendre Racine et à Boileau, l'impitoyable satirique. C'est à Neuilly et à Boulogne que se livrèrent, au XVIIIe siècle, ces luttes ardentes de l'esprit et du savoir qui enfantèrent l'Encyclopédie, et préludèrent à la régénération politique de la France. Voltaire, Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Turgot, l'ami du peuple, Franklin, et J.-J. Rousseau lui-même, vinrent successivement discuter ou

méditer dans ces lieux les grandes questions qui préoccupaient alors tous les esprits d'élite.

C'est là enfin que la marquise de Boufflers et Mme Helvétius tinrent leurs salons différemment célèbres. Chez l'une étincelaient toutes les grâces, tout l'atticisme du vieil esprit français : chez Mme Helvétius, la science, aspirant sans cesse au perfectionnement de l'humanité, brillait d'un vif éclat. Cabanis, Condorcet, Morellet, le baron d'Holbach, Diderot, Helvétius lui-même, formaient l'élite de cette troupe estimable des émules de Bacon : le prince de Ligne, le chevalier de Boufflers, le duc de Lauzun, le comte de Tressan, Narbonne et les deux Ségur étaient l'âme du salon Boufflers, de ce cercle charmant et enjoué qui continua l'école de Voltaire, et créa même un genre de conversation supérieur au sien par la promptitude du trait et le brillant des saillies.

Le séjour préféré de l'intelligence était aussi celui de la mode et des plaisirs élégants. Les premières courses de chevaux organisées en France eurent le bois de Boulogne pour théâtre (1776). A cette époque, les grands seigneurs faisaient courir, non pour améliorer le cheval français, considéré alors dans toute l'Europe comme un type de perfection, mais pour faire diversion aux plaisirs de la cour. Le bois vit aussi la première ascension aérostatique de Pilatre du Rosier, qui paya de sa vie une seconde tentative. La mode, chaque printemps, rendait, à la fameuse promenade de Longchamp, ses arrêts éphémères. C'est là, enfin, sur la pelouse du brillant village de Passy, si célèbre alors par ses eaux thermales, que les seigneurs de la cour, les danseuses et les royautés financières du temps venaient déployer le luxe de leur maison et appeler sur leur opulence les regards d'une foule déjà frémissante. Rendez-vous quotidien de promenades fastueuses et de pèlerinages semi-pieux, rendez-vous d'amours faciles et d'affaires d'honneur, rendez-vous de festins, de danses et de tous les éléments du plaisir, le bois de Boulogne était comme le paradis terrestre de cette société charmante et frivole que frappa de mort la chute de l'ancienne monarchie.

C'est également au bois de Boulogne qu'avaient lieu chaque

printemps ces revues solennelles des gardes-françaises, passées par le roi de France au milieu du somptueux appareil de l'ancienne étiquette. Un jour, à la suite de l'une de ces revues, un homme simplement vêtu fut introduit, à force d'instances, auprès du roi Louis XVI. Il sollicitait quelques arpents de terrain du bois de Boulogne. Dans cette terre sablonneuse, il voulait, disait-il, semer un tubercule qui devait préserver à jamais la France des horreurs de la disette.

Cet homme était Parmentier, apothicaire des Invalides; le tubercule en question c'était la pomme de terre, cultivée alors comme objet de curiosité florale, et que d'aveugles préventions excluaient de l'alimentation humaine.

Louis XVI ayant accordé l'autorisation demandée, Parmentier, au milieu des risées publiques, ensemença en dehors de la Porte-Maillot quelques arpents de terrain déboisés, dont la stérilité était notoire. L'année suivante, à l'étonnement général, une abondante récolte confirma ses espérances; d'autres essais tentés dans la plaine de Grenelle réussirent également. Le préjugé, dès lors, s'avoua vaincu, et les populations n'eurent plus à redouter le fléau de la famine, qui décimait en ce moment même plusieurs provinces.

Noblement inspiré, l'empereur actuel aurait, dit-on, le projet d'élever, au milieu des embellissements qui vont être exécutés à la porte Maillot, une statue à la mémoire de Parmentier. Cette pensée, si elle se réalise, acquittera la dette de la France envers le bienfaisant agronome.

A cette époque, des habitations splendides vinrent enrichir le bois et ses environs. Indépendamment du château de la Muette, construit et habité par Louis XV, et de celui de Madrid, il faut citer: Bagatelle, gracieuse folie du duc d'Artois; le château de Neuilly, élevé par le comte d'Argenson, ministre de Louis XV, occupé plus tard par Louis-Philippe; le château de Boulogne, habité successivement par M. de Choiseul, le grand ministre, par La Fayette, le citoyen des deux mondes, et possédé aujourd'hui par M. James de Rothschild; Madrid-Maurepas, élevé par le ministre de Louis XVI à côté du château de François Ier; le fastueux château de Saint-James, et une foule de demeures seigneuriales, en-

tourées de parcs riants et spacieux. Rappelons une autre création de l'époque, le Ranelagh, dont les bals élégants furent visités souvent par l'infortunée Marie-Antoinette !

Mais le ciel s'obscurcit ; l'orage révolutionnaire, qui grondait sourdement, éclate et disperse, avec la foule brillante des grands seigneurs, ces hommes chers aux sciences et aux lettres qui peuplaient les villages d'alentour. Quelques-uns encore viennent y respirer l'air de la nuit. Le malheureux Roucher, le généreux Condorcet se cachent à Auteuil chez Mme Helvétius ; mais ils tremblent de l'associer à leurs dangers, ils fuient, et quelques jours après la mort les atteint. André Chénier est découvert à Passy et conduit à l'échafaud.... Des heures lugubres ont également sonné pour le bois aristocratique, pour ses palais et pour ses habitations seigneuriales. Madrid, la demeure splendide des Valois, tombe bientôt sous le marteau sordide des précurseurs de la bande noire ; le château de la Muette est mutilé. L'aliénation du bois est demandée, obtenue un instant, puis ajournée. Paris, la grande ville révolutionnaire, manque de combustible; aussitôt des nuées de bûcherons improvisés s'abattent sur le bois et y pratiquent çà et là d'immenses clairières. Les habitants de Neuilly, de Clichy, de Montmartre et de Saint-Denis dévastent les *remises du roi*, dont nous avons parlé plus haut ; ils en abattent les arbres, arrachent les taillis, et la charrue rend à la culture ces débris de la forêt de Rouvray, ces masses boisées dont les ombrages animaient la plaine de Saint-Denis, aujourd'hui nue et monotone.

A l'intérieur, le défaut de soins et d'aménagement vint ajouter encore à la stérilité du sol et compléter la dénudation du bois. Bientôt, dans certains cantons arides, toute trace de végétation disparut. Pour comble de détresse, les vagabonds, des voleurs même, avaient fait du bois leur retraite favorite ; à l'exception des routes et des allées les plus fréquentées, le promeneur ne pouvait pas toujours le parcourir sans danger.

L'empereur Napoléon Ier, ayant choisi Saint-Cloud pour résidence, traversait chaque jour ces lieux désolés. Il résolut de leur rendre leur ancienne beauté et la sécurité qu'ils avaient perdue. Les espaces découverts furent reboisés, de larges avenues

rayonnèrent dans toutes les directions. Plusieurs cantons épuisés et détruits se régénérèrent à l'aide de plantations appropriées à la nature du sol. Enfin, on répara les murs de clôture, le gibier presque détruit fut renouvelé, et la surveillance, réorganisée par la création de gardes forestiers, éloigna du bois tout hôte parasite.

Des travaux bien autrement importants furent ensuite entrepris. Napoléon avait résolu de faire du bois de Boulogne un parc splendide que la plaine de Passy, transformée en jardins magnifiques, eût relié au gigantesque palais du roi de Rome que l'on construisait sur les hauteurs de Chaillot. Le château de la Muette n'eut plus été qu'une faisanderie et Bagatelle une fabrique du parc. « Ceux qui peuvent se représenter, dit l'architecte célèbre [1] auquel fut confiée l'exécution de ce plan merveilleux, un palais plus étendu que celui de Versailles, occupant tout le sommet de la montagne qui domine la plus belle partie de la capitale, peuvent penser que cet édifice aurait été l'ouvrage le plus extraordinaire de notre siècle. Les fondations en furent jetées; tous les vastes soubassements étaient presque terminés, les pierres, les matériaux préparés pour le reste, lorsque la fortune de l'Empereur commença à décliner. Chaque année de malheur apportait une réduction dans l'échelle du projet primitif; bientôt ce ne fut plus qu'un rêve. Les travaux même commencés furent détruits; ce magnifique emplacement fut rendu à sa triste, à son aride solitude. » Le plan gigantesque de l'Empereur ne put recevoir son exécution, mais il devint, par la suite, l'une des *idées Napoléoniennes* dont l'Empereur actuel devait rêver l'accomplissement.

En 1814 et en 1815; les derniers coups de canon qui fermèrent la grande épopée impériale furent tirés sur le pont de Neuilly, aux portes du bois. La première invasion ne lui occasionna que de légers dommages; mais la seconde, celle de 1815, entraîna sa destruction presque totale. L'armée anglaise, cantonnée entre le Ranelagh et la porte Maillot, anéantit d'abord pour s'y installer toute cette portion du bois. Des chênes magnifiques, contemporains de François Ier, tombèrent pour former les baraques des

1. M. Fontaine.

soldats. Pour comble de malheur, celles-ci, à deux reprises différentes, prirent feu et furent réduites en cendres.

Les abatis pratiqués par les étrangers pour isoler leur camp sauvèrent le bois des atteintes de l'incendie. C'est sous la hache qu'il devait périr. Il s'agissait, en effet, de rétablir les baraques incendiées, et à deux reprises le bois de Boulogne fut appelé à faire les frais de cette réédification. Les cantons du nord et de l'est virent tomber leurs plus beaux arbres, moins une vingtaine de chênes qui s'élèvent encore derrière le pavillon d'Armenonville et qui durent leur salut à l'établissement, dans ce pavillon, du quartier genéral hanovrien. Lord Wellington avait établi le sien au château de Saint-James, auquel il préféra bientôt le château de Neuilly.

Le camp russe s'élevait à l'autre extrémité du bois, autour de l'enclos de l'ancien château de Madrid. Par une coïncidence singulière, il avait pour commandant le comte Osten-Sacken, que nos soldats ont retrouvé en Crimée, à la tête d'une armée russe. Ce général était installé à Madrid-Maurepas.

Après le départ de l'ennemi, il ne resta plus guère pour marquer l'emplacement de la promenade favorite des Parisiens qu'une lande stérile, couverte de bruyères et de troncs mutilés. Quelques massifs subsistèrent cependant autour de la Croix-Catelan, à la porte Maillot et non loin de la porte de Longchamp. La partie méridionale, qui nous montre encore aujourd'hui des chênes de la plus grande beauté, dut à la distance qui la séparait du camp d'échapper presque tout entière à la dévastation.

L'œuvre de régénération du bois fut longue et difficile. Des plantations appropriées à la nature des terrains repeuplèrent, il est vrai, tous les cantons déboisés; on substitua aux chênes, qui ne verdissent ordinairement qu'à la mi-mai, de belles allées d'acacias, de marronniers et de sycomores, afin qu'au printemps le regard des promeneurs ne fût plus attristé par l'aspect d'une nature encore dépouillée; on planta également des essences précieuses ou pittoresques, telles que des érables, des sycomores, des sapins à verdure perpétuelle et des chênes verts importés pour la premième fois de leur pays originaire, le Chili; mais tant d'efforts intelligents pouvaient seulement atténuer et non répa-

rer le mal. C'est qu'en effet l'ombre et la fraîcheur ne s'improvisent pas; et, si la mode ou l'habitude attirèrent encore au bois la foule élégante et désœuvrée, les véritables promeneurs dédaignèrent, non sans raison, les fallacieux ombrages de ce bois nouveau-né. Ce fut seulement au bout d'une vingtaine d'années et longtemps après la révolution de Juillet, que ses taillis, maigres encore, justifièrent la dénomination ambitieuse que l'usage leur avait conservée.

Quant au gibier, qui formait autrefois l'une des splendeurs du bois de Boulogne, il a survécu jusqu'à ces derniers temps. Napoléon y chassait fréquemment le faisan, le lièvre et la perdrix. Toutes les grilles du bois, pendant la durée de la chasse impériale, demeuraient fermées; Charles X chassa également dans le bois et y fit de ces coups merveilleux qui ont illustré son adresse. Les lapins seuls ont résisté aux révolutions; ils pullulent encore; mais depuis les travaux actuels d'embellissement, des battues s'organisent souvent pour diminuer le nombre et les dégâts de ces hôtes destructeurs.

Les alentours du bois virent se décider, en 1830, les destinées du pays. Au moment même où Charles X, retiré à Saint-Cloud, perdait la bataille engagée par ses généraux dans les rues de la capitale, à la suite des ordonnances de Juillet, les députés allaient offrir la couronne de France au duc d'Orléans dans son château de Neuilly. Quelques années plus tard, l'héritier de la nouvelle dynastie périssait misérablement à la porte Maillot d'une chute de voiture. En 1848 enfin, la populace, désespérant de pouvoir voler dans Paris où le peuple faisait bonne garde, s'abattit sur les riches alentours du bois et y sema le pillage et l'incendie. Le château de Suresnes, le pont d'Asnières, les stations de Suresnes et de Puteaux, le château de Villiers, le palais de Neuilly, tout brûla à la fois dans cette nuit terrible du 25 au 26 février. Jusqu'au matin, des gerbes de flammes rougeâtres reflétèrent, sur différents points du bois, les lueurs les plus sinistres.

Après 1830, le bois de Boulogne avait été distrait des domaines de l'État et réuni à la liste civile allouée au nouveau roi. Le gouvernement de 1848 le réintégra dans le domaine national;

mais, le 2 juin 1852, il fut cédé à la ville de Paris, à la condition :

1° De subvenir aux dépenses de surveillance et d'entretien;

2° De faire, dans un délai de quatre années, des travaux jusqu'à concurrence de deux millions, pour l'embellissement du parc et de ses abords;

3° De soumettre à l'approbation du gouvernement les projets de travaux à exécuter;

4° Et de conserver leur destination aux terrains concédés.

Nous arrivons ainsi, en suivant la chaîne des temps, à la transformation projetée par Napoléon Ier et accomplie par l'héritier de son pouvoir, l'empereur Napoléon III. Depuis ces travaux immenses, le bois de Boulogne n'est plus un bois; c'est un parc et un parc magnifique, qui l'emporte, sous plusieurs rapports, sur tout ce que l'étranger possède en ce genre de plus admirable et de plus complet. Sa description réclame un chapitre spécial.

TOPOGRAPHIE ACTUELLE DU BOIS.

Avant de terminer ce précis de l'histoire du bois de Boulogne, nous exposerons brièvement les transformations successives du territoire qui l'avoisine. Ce territoire, couvert naguère encore par le bois ou par de grands domaines seigneuriaux, porte maintenant de riants villages et une foule d'habitations appropriées à ce goût de villégiature, qui, à Paris comme à Londres, s'est emparé de la bourgeoisie commerçante ou affairée.

La porte Maillot avoisine le joli village de **Sablonville,** construit, il y a vingt ans, sur l'emplacement du canton des Sablons, que l'avenue de Neuilly avait séparé du bois.

A l'extrémité du chemin de fer du bois de Boulogne, s'élève **la villa Montmorency.** Ce n'est pas un village proprement dit, mais bien une réunion de charmantes habitations pittoresquement groupées et très-distinctes des logettes vulgaires dont l'on dépare fréquemment les autres points de la banlieue.

Le même succès paraît réservé à **la Retraite,** groupe d'habitations élégantes qui va couvrir les terrains boisés de la porte des Princes, retranchés du bois de Boulogne. Entre la villa Montmorency et la Retraite s'étendent les terrains domaniaux du fonds

des Princes que les fortifications de Paris ont séparé du bois. Là doit être fondé un autre village destiné à porter le nom glorieux de **l'Alma.**

Enfin, au nord-ouest, deux groupes de maisons couvrent le sol de l'ancien parc royal de François I[er] : l'un porte le nom de **Madrid,** l'autre celui de **Saint-James.** Le hameau de **Longchamp,** situé à proximité des restes de l'abbaye, va disparaître en totalité par suite des récents agrandissements du bois.

Ce n'est pas, on l'avouera, un des traits les moins curieux de l'histoire du bois de Boulogne, que ces transformations territoriales opérées tantôt à ses dépens, tantôt à son profit; que ce même sol passant alternativement de l'unité au morcellement et du morcellement à l'unité. Le parc de Madrid, par exemple, séparé du bois par François I[er] et morcelé par la Révolution, tend à rentrer tout entier dans son ancien lit, comme un fleuve dont une digue impuissante aurait détourné le cours. Déjà l'absorption de l'enclos de Madrid est décidée; celle de Saint-James paraît inévitable, et quant au parc de Bagatelle, distrait du bois par Louis XV, et qui n'est propriété particulière que depuis 1832, il subira tôt ou tard le même sort. A l'ouest de ce parc, le bois a recouvré son antique limite, la Seine, dont l'hippodrome des steeple-chases le séparait. Au delà enfin, le hameau de Longchamp disparaît; la vaste plaine de ce nom, défrichée sous saint Louis, est déjà reboisée en partie, ainsi qu'une fraction notable de la plaine de Boulogne, de ce même sol que le petit village des Menus conquit jadis sur la forêt de Rouvray.

Ces extensions, si considérables qu'elles soient, sont bien loin de compenser les pertes éprouvées par le bois, seulement depuis deux siècles. Le parc de Montmorency, aujourd'hui morcelé, Louis XIV l'en détacha au profit du vaillant maréchal de Boufflers. Le parc de Beauséjour est une concession du même monarque au profit de son confesseur, le père La Chaise. Le magnifique jardin de la Muette, créé par Louis XV aux dépens du bois, existe encore; mais aux lieu et place d'un autre démembrement bien plus considérable, du parc du château qui s'étendait jusqu'à la porte Maillot, existe maintenant une plaine nue et désolée qui attriste

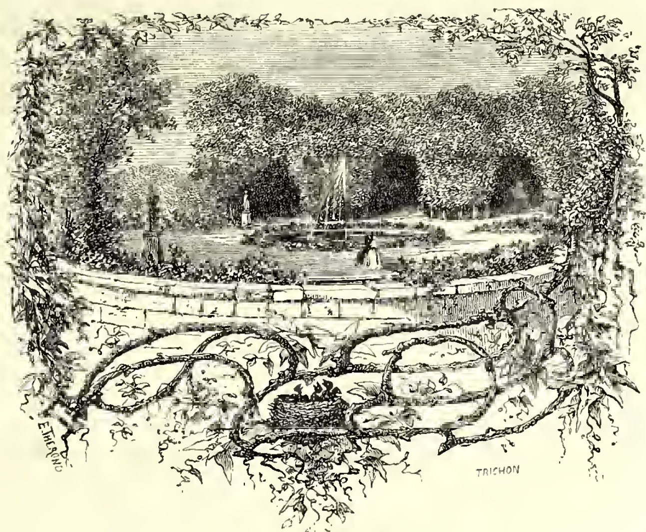
de ce côté les abords du bois. Plus loin, le village de Sablonville a remplacé, comme nous l'avons dit, l'un des cantons les plus vastes du bois. Enfin, de nos jours, les fortifications de Paris ont retranché, dans toute la longueur de la masse boisée ainsi réduite, les beaux quinconces du Ranelagh, la pelouse de Passy et l'emplacement du nouveau village de l'Alma.

Tant de démembrements successifs, opérés au hasard et sans plan d'ensemble, avaient imprimé au pourtour du bois des irrégularités discordantes que l'enceinte actuelle n'a pu corriger qu'au prix de retranchements nouveaux. C'est ainsi qu'au nord, il a fallu distraire une étendue de douze hectares, cédée à la société des sports de Longchamp. Au sud, la partie extrême du canton de la Retraite pénétrait anguleusement dans les propriétés privées qui bordent la route de Saint-Cloud. La nouvelle limite, reportée à six cents mètres en deçà de l'ancienne porte des Princes, laisse en dehors du bois une superficie de cent trente-deux hectares, qui va recevoir le nouveau village de la Retraite, dont nous avons parlé.

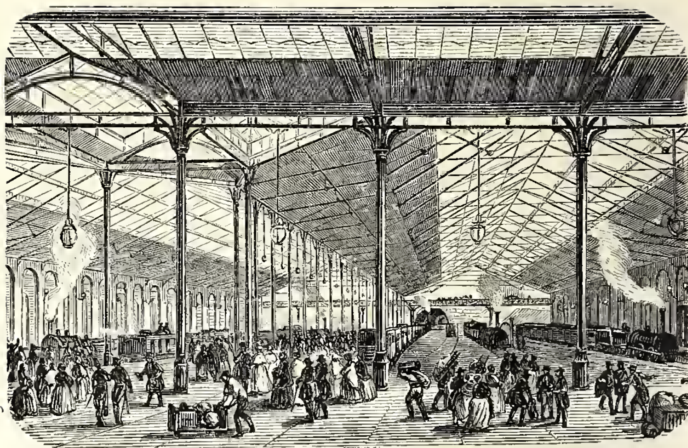
Heureusement qu'ainsi resserrée dans ses nouvelles limites, la promenade favorite des Parisiens semble avoir atteint définitivement le terme de ses vicissitudes. A l'ouest et à l'est, en effet, la Seine et les bastions du mur d'enceinte la défendent contre les empiétements de la propriété privée. Au nord et au midi, ses deux seuls fronts accessibles, elle est entourée par de larges boulevards d'enceinte, lesquels vont être bordés de maisons monumentales, qui ne se laisseront pas facilement dépouiller de la vue ravissante qu'elles auront sur le bois et sur les coteaux qui l'avoisinent. D'ailleurs, l'étendue des terrains retranchés, auxquels on peut ajouter ceux de l'immense parc de Neuilly, morcelé tout récemment, suffira longtemps encore aux besoins de la population bourgeoise qui afflue sur ce point. L'enceinte actuelle offre donc contre les envahissements de ce fleuve de pierres qu'on nomme Paris une digue tout à fait rassurante.

Lorsque, dans un temps peu éloigné, Paris, continuant à suivre le cours de la Seine, aura couvert la presqu'île de ses flots de maisons et absorbé les grands villages d'Auteuil, de Boulogne et de Neuilly, le parc de Boulogne, au moins, animera de sa masse

verdoyante ces arrondissements nouveaux de la grande ville. Il sera, comme l'oasis béni de l'Arabe voyageur, un refuge toujours ouvert contre le bruit, le tumulte et la poussière des rues de la nouvelle Babylone. Pour la génération actuelle, le bois continuera à être la seule promenade véritable de la capitale, la seule où chacun puisse, selon ses goûts, aller et venir en toute liberté, lancer son cheval à fond de train ou lui laisser la bride sur le cou ; se mêler à la foule brillante qui parcourt les allées à la mode ou rêver solitairement au milieu des magnificences toujours nouvelles de la libre nature.



Le rond-point de la Muette.



Intérieur de la gare du chemin de fer de la rue Saint-Lazare.

II.

ITINÉRAIRE.

Le bois de Boulogne est éloigné d'environ 6 kilomètres du Palais-Royal, centre de Paris ; mais le nombre, la rapidité et l'économie des modes de transport, ainsi que l'attrait des routes qui y conduisent, atténuent en réalité cet éloignement. Deux *chemins de fer*, dont l'un est conçu sur un plan exceptionnel, et dont l'autre court sur une route ordinaire au moyen de chevaux, *deux lignes d'omnibus* et des *voitures spéciales* transportent à tous les instants de la journée, des différents quartiers de Paris, le promeneur qui veut visiter pédestrement le bois. Nous indiquerons les conditions particulières de ces modes de transport et les points intéressants de leur parcours.

Les Champs-Élysées et l'avenue de l'Impératrice forment l'itinéraire obligé de tout ce qui tient au monde de l'élégance et de

l'apparat. Ils sont en quelque sorte un théâtre où se développe dans les beaux jours de la saison un spectacle fastueux, auquel l'étranger ne peut se dispenser d'assister.

A tout seigneur tout honneur. L'itinéraire suivi habituellement par l'étranger, auquel ce livre est plus particulièrement destiné, commencera ce chapitre. Sa description, d'ailleurs, se rattache intimement à celle du bois, dont ces deux allées triomphales sont aujourd'hui les auxiliaires.

CHAMPS-ÉLYSÉES ET AVENUE DE L'IMPÉRATRICE.

En plein règne de Louis XV, les Champs-Élysées étaient plantés, mais la grande avenue centrale n'existait pas, et la montée rude et escarpée du Roule, à travers les vignes et les champs en culture, était la seule route qui conduisît au bois de Boulogne.

En une nuit, le duc d'Antin fit abattre tous les arbres qui masquaient la perspective de l'avenue des Tuileries (1747). Un sourire du maître à son lever récompensa cet acte de bon courtisan. L'avenue nouvelle se terminait à Chaillot en une sorte d'impasse, lorsqu'en 1762, Marigny, surintendant des bâtiments royaux, la prolongea jusqu'à la porte Maillot, à travers la butte de l'Étoile, qui fut coupée et aplanie. Enfin, après l'érection du pont de Neuilly, elle fut continuée jusqu'à Courbevoie, et Paris eut de ce côté une avenue triomphale que toutes les capitales lui envient.

Chose étrange cependant, la solitude et l'abandon ont régné jusqu'à nos jours dans cette admirable promenade. Elle n'était fréquentée, à l'exception des heures où la foule élégante se rend au bois, que par les joueurs de boule ou les écoliers en congé. Ces lieux, à la dénomination poétique, se trouvaient, selon la saison, boueux ou inondés de poussière, mal pavés, peu ou point éclairés. La sécurité n'y régnait pas toujours : dès l'entrée de la nuit, une population indescriptible sillonnait les allées, parsemées çà et là de bouges infects, décrits sous le nom de *tapis francs* dans un roman jadis célèbre.

Le gouvernement, ému de cet état de choses, céda, en 1820, la promenade à la ville de Paris, qui s'était engagée à consacrer

trois millions à son embellissement. Pendant quinze années cette convention resta lettre morte. En 1834, enfin, l'édilité parisienne, secouant sa torpeur, se mit à l'œuvre. Elle assainit et nivela le sol, qu'elle débarrassa des tapis francs; elle éleva des fontaines monumentales et des centaines de candélabres, qui, le soir venu, inondèrent ce lieu de torrents de lumière. La spéculation privée acheva l'œuvre : des restaurants et des cafés brillants s'élevèrent; le défunt *Panorama* et le cirque *Franconi* firent pénétrer dans les massifs les plus reculés l'attrait du plaisir. Le *Palais de l'Industrie*, le nouveau *Panorama* et les *Bouffes-Parisiens* viennent de compléter cette transformation, qui fait aujourd'hui des Champs-Élysées la villa fortunée de la grande cité.

En suivant l'avenue, d'autres temples élevés au plaisir ont étendu l'animation joyeuse jusqu'aux abords du bois de Boulogne. Le *Jardin d'Hiver* a ouvert ses portes à la musique, *Mabille* et le *Château des Fleurs* à la danse, le *gymnase Triat* aux règles trop négligées de l'éducation physique, l'*Hippodrome*, enfin, aux audaces du sport et de l'équitation moderne. Chaque jour une merveille surgit, une institution agréable ou utile se fonde dans ces lieux favorisés, qui sont, peut-on dire? le salon d'été de la capitale du monde.

Jusqu'à ce jour, cependant, les deux côtés de l'avenue ne présentent guère que des constructions banales et sans caractère. Çà et là seulement apparaissent cinq ou six hôtels somptueux, parmi lesquels on ne peut citer que l'hôtel de M. Émile de Girardin, à l'angle de la rue de Chaillot, et, tout à côté, celui de Mme la comtesse de Montijo. Mais ce dénûment architectural va cesser. Une compagnie puissante, la *Compagnie anglo-française des Champs-Élysées*, va créer dans ce quartier toute une ville nouvelle, peuplée de riches hôtels, d'élégants pavillons, de villas et de palais entourés d'arbres et de jardins. Ce sera, pour la grande avenue des Champs-Élysées, comme pour les rues et les nouveaux boulevards adjacents, un changement de décoration aussi magique, aussi complet, que celui opéré sur d'autres points par la rue de Rivoli et l'achèvement du Louvre.

Au sommet de l'avenue, à droite, est la **villa Beaujon,** île de feuillages, d'illustrations et de souvenirs. Balzac y est mort,

Théophile Gauthier l'a habitée longtemps, Arsène Houssaye y a fait élever un petit donjon, chef-d'œuvre d'architecture indo-gothique, près duquel est une modeste maison dont Béranger, le grand poëte populaire, occupe le troisième étage.

Saluons en passant la colossale épopée de pierre de l'Arc de Triomphe qui termine les Champs-Élysées. Au delà, l'immense perspective ouverte au palais des Tuileries va se terminer dans les brumes de l'horizon. Sur la gauche apparaît :

L'**avenue de l'Impératrice**. Cette admirable promenade relie les Champs-Élysées au bois. C'est une création toute nouvelle, l'une des plus originales et des plus heureuses de ces dernières années. L'animation, la vie de Paris, si engorgée, s'échappe par cette immense artère, large de 140 mètres, toute semée d'arbres, d'horizons, de verdure, et qui annonce si heureusement les merveilles que le bois de Boulogne va bientôt déployer.

L'avenue de l'Impératrice comprend plusieurs divisions spéciales, dont l'étendue et la destination méritent d'être signalées.

Au devant, et à 10 mètres des maisons de l'avenue, s'étend une grille richement ornée, le long de laquelle court un chemin large de 7 mèt. 50 cent., soit pour les deux...... 15 mèt.

Viennent ensuite :

Deux pelouses plantées d'arbustes, larges de 32 mètres 50 centimètres chacune, soit............ 65

Une double avenue de 12 mèt. servant de trottoirs : l'une pour les cavaliers, l'autre pour les piétons.................................... 24

Et enfin la grande avenue dont la chaussée a.... 16

Si l'on ajoute le parterre de 10 mèt. planté entre la grille et les maisons, soit pour les deux........ 20

on trouvera une largeur totale de.............. 140 mètres sur 1430 mèt. de longueur à partir de l'arc de triomphe.

Les pelouses sont plantées d'arbres et d'arbustes qui, d'après le *Moniteur*, forment la collection la plus riche qui ait encore été réunie sur un même point. Elle comprend 4500 sujets différents, choisis dans les meilleures pépinières de la France, de l'Algérie, de l'Angleterre, de la Belgique et de l'Allemagne.

A ces riches plantations, qui ont l'avantage de populariser de belles espèces trop peu connues, on a adjoint quelques corbeilles de plantes, telles que pétunia, géranium, verveine, balisier, dont les fleurs éclatantes produisent sur les gazons de l'avenue un effet magique.

C'est à la porte Dauphine, où l'avenue de l'Impératrice vient se terminer, que sont établis les plantes et les arbustes les plus précieux.

CHEMIN DE FER DU BOIS DE BOULOGNE.

Le résultat prévu de l'embellissement du bois était une augmentation du nombre des promeneurs telle, que les moyens ordinaires de transport allaient devenir insuffisants. Il a donc fallu construire un chemin de fer spécial, qui, chaque dimanche et chaque jour de fête, n'a pas à transporter moins de vingt à vingt-cinq mille voyageurs.

Cette affluence extraordinaire est due, pour une bonne partie, à la modération du tarif, que la faculté de prendre des billets pour l'aller et le retour réduit encore d'environ 40 pour 100[1]. Le taux des secondes classes est ainsi de trois centimes par kilomètre, moindre que l'indemnité de route que chez nous la charité publique

1. *Tarif du chemin de fer du bois de Boulogne.*

En semaine.

PRIX DES PLACES.

Billets simples.			Billets aller et retour.		
	1re cl.	2e cl.		1re cl.	2e cl.
Batignolles.......	30 c.	20 c.	Batignolles... ...	50 c.	25 c.
Courcelles.......	30	20	Courcelles.......	50	25
Porte Maillot	40	30	Porte Maillot.	70	50
Porte Dauphine...	40	30	Porte Dauphine. .	70	50
Passy. — Auteuil.	40	30	Passy. — Auteuil.	70	50

Les dimanches et jours de fête.

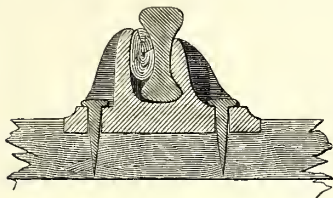
Billets simples.			Billets aller et retour.		
	1re classe.	2e classe.		1re cl.	2e cl.
Batignolles.......	40 c.	30 c.	Batignolles.......	75 c.	50
Courcelles.......	40	30	Courcelles........	75	50
Porte Maillot.....	60	45	Porte Maillot. ...	1 fr. »	75
Porte Dauphine. .	60	45	Porte Dauphine...	1 »	75
Passy. — Auteuil.	60	45	Passy. — Auteuil..	1 »	75

Les enfants payent place entière. Les départs ont lieu toutes les demi-heures.

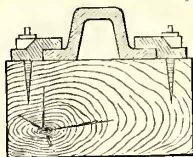
accorde aux indigents ! Afin d'étendre encore le bienfait d'une circulation à bon marché, la compagnie de l'Ouest, à laquelle appartient le chemin, a fait établir des omnibus spéciaux qui conduisent pour vingt centimes des principaux quartiers de Paris à à la gare Saint-Lazare, et *vice versâ*.

Les conditions d'exécution du chemin du bois de Boulogne sont tout à fait distinctes de celles des chemins de fer ordinaires. Sur ceux-ci, la voie, autrement dit la surface de roulement, se compose de deux barres de fer méplat, appelées *rails*. Les rails sont assujettis par des *coins* en bois ou en fer dans l'intérieur de pièces de fonte nommées *coussinets;* ceux-ci sont fixés sur des *traverses*, pièces de bois qui reposent sur le sol et relient parallèlement les deux rails.

Cet assemblage des parties constitutives de la voie, représenté



Système ordinaire.



Système Brunel.

par la figure ci-dessus, a le désavantage d'être très-compliqué et manque en outre de stabilité. Néanmoins, les ingénieurs, en Angleterre et en France, plutôt que de tenter des expériences à long terme, et de courir la chance de trouver pis en cherchant mieux, l'ont appliqué à tous les chemins de fer, malgré l'insécurité qui en résulte.

Un ingénieur français, dont les conceptions hardies n'ont pas trouvé dans son pays l'accueil qu'elles méritaient, Brunel, dont le nom vivra aussi longtemps que coulera la Tamise, a fait prévaloir en Angleterre un nouveau système de voie dont le chemin du bois de Boulogne est, en France, la première application. Brunel a imaginé un genre de rails évidés, qu'il a nommés *bridge-rails*, ou rails à pont, et dont la base, considérablement élargie, s'oppose à tout déversement.

La stabilité dans ce système est complète. Afin d'assurer encore davantage la sécurité et de simplifier l'assemblage de la voie, le nouveau rail est fixé directement sur la traverse, comme dans le système américain.

M. Eugène Flachat, l'éminent ingénieur chargé de la construction du chemin du bois de Boulogne, n'a pas hésité à recourir au système Brunel. On a pu reconnaître ainsi tous les avantages qu'il présente non-seulement comme sécurité, mais aussi sous le rapport de l'économie. Ainsi, la dépense des rails, dans des conditions identiques de circulation, est moindre de près d'un tiers [1]. Ces résultats ont déterminé l'adoption du nouveau système sur plusieurs grandes lignes en construction, notamment sur celles de Bordeaux à Cette et de Paris à Mulhouse.

Un autre point digne de remarque, c'est qu'à l'aide de dispositions spéciales, conçues par M. Charles Rhosné, ingénieur, les locomotives du chemin du bois de Boulogne démarrent et s'arrêtent avec une instantanéité inconnue aux locomotives ordinaires. Sans cette amélioration importante, le rapprochement extrême des stations, joint au profil accidenté du chemin, y auraient rendu le parcours à grande vitesse impossible.

L'obligation imposée à la compagnie de faire passer le chemin sous toutes les routes qu'il rencontre a produit en outre ce fait jusque-là sans précédent, d'un chemin de fer qui, par son essence même, réclame un lit à peu près horizontal, et qui a dû assujettir son niveau à celui, nécessairement irrégulier, des routes ordinaires. Il en est résulté deux faits tout particuliers : d'abord, des rampes d'une inclinaison exceptionnelle (9 millimètres par mètre), et ensuite l'établissement du chemin au fond d'une tranchée continue, ce qui empêche le voyageur de rien voir du pays qu'il parcourt.

Les travaux d'art eux-mêmes se recommandent par des dispositions entièrement nouvelles. La tôle, qui tend aujourd'hui à remplacer la fonte, joue le rôle principal dans la construction des ponts et des gares, lesquels sont établis sur un type uni-

1. Ceux des lecteurs auxquels ces détails paraîtraient insuffisants, trouveront, dans un ouvrage spécial de l'auteur de ce guide (*Des chemins de fer en France*, Paris, 1856) des renseignements circonstanciés sur ce nouveau système.

forme. Les gares, placées ordinairement à côté du chemin, sont ici placées au-dessus.

Ainsi donc, par le mode de construction de ses travaux d'art, par les conditions extraordinaires de son tracé et par celles de l'établissement de la voie, le chemin de fer du bois de Boulogne présente des dispositions spéciales tout à fait exceptionnelles et qui justifient peut-être la digression technique dans laquelle il nous a fait entrer.

Maintenant, il nous reste à en décrire sommairement le parcours, depuis l'immense gare de l'Ouest, établie rue Saint-Lazare, jusqu'à celle d'Auteuil, où il s'arrête provisoirement.

Le chemin de fer du bois de Boulogne se détache, à la sortie du souterrain de Batignolles, du tronc commun aux lignes du Havre, de Caen, de Saint-Germain et d'Argenteuil. Cette bifurcation a lieu à 1100 mètres de la gare. La longueur totale du chemin étant de 9500 mètres, il ne lui reste ainsi que 8400 mètres, c'est-à-dire un peu plus de deux lieues d'existence indépendante.

Sa première station est celle de **Batignolles**, où le convoi s'arrête. Cette ville, déjà grande, mais née d'hier seulement, n'a ni histoire ni monument dignes de mention.

Au delà de Batignolles, la voie s'engage dans la vaste plaine que couvrait jadis la forêt de Rouvray, et qui est occupée aujourd'hui par plusieurs villages desservis par la station de **Courcelles**, qui dessert aussi les Ternes.

Au delà de Courcelles, le chemin de fer, qui courait parallèlement et à une distance égale entre le mur d'octroi et l'enceinte fortifiée, se rapproche de celle-ci. A l'aide de ponts souterrains en tôle, il traverse les rues encore à demi champêtres de Courcelles, Lombard, de la Chaumière, de l'Arcade et de Villiers. Il longe ensuite la route des fortifications qu'il vient d'atteindre, monte par une rampe de neuf millimètres jusqu'au delà de la vieille route de Neuilly, traverse les terrains non bâtis de Ferdinandville, et pénètre sous la grande avenue de Neuilly.

Deux boulevards ouverts aux frais de la ville de Paris, et qui longent en bordure le chemin de fer à partir de Batignolles, viennent se terminer à cette avenue. Ils ont reçu le nom de boule-

vards Pereire, afin de rappeler la création des chemins de fer en France et le développement du grand principe d'association que les deux frères Pereire ont pour ainsi dire inauguré et constitué dans notre pays.

Au point précis de la jonction de ces boulevards et de la grande avenue de Neuilly, s'élève la station de la porte Maillot.

La **porte Maillot**, avant l'ouverture de l'avenue de l'Impératrice, était, de toutes les entrées du bois, la plus proche de Paris, la plus brillante et la plus fréquentée. Des cafés, des restaurants, des jeux de toutes sortes s'y pressaient côte à côte avec les équipages armoriés et les cavaliers fringants.

De toute cette vogue, les restaurants seuls subsistent; mais ils n'ont plus à parer qu'aux robustes appétits des promeneurs du dimanche. La foule élégante, qui a choisi d'autres escales, afflue maintenant à Madrid, à l'établissement de M. Born, le Véry du bois.

J. J. Rousseau se plaisait beaucoup au bruit de la foule qui, de son temps déjà, affluait à la porte Maillot. Ses *Confessions* et les *Reveries* témoignent du plaisir qu'il éprouvait à y dîner au retour d'herborisations dans le bois de Boulogne ou de promenades au mont Valérien.

Le nom de la porte Maillot éveille un autre souvenir, celui du duc d'Orléans, qui y périt en 1842 d'une chute de voiture. Nous en parlerons dans la notice relative au village de Neuilly.

De la station de la porte Maillot, le chemin de fer passe sous la grande avenue de Neuilly et atteint en quelques minutes la nouvelle avenue de l'Impératrice, qu'il traverse par un souterrain de 300 mètres de longueur. Au sortir de cette ténébreuse galerie, est la station de la porte Dauphine, où s'arrête la plus grande partie des visiteurs.

La **porte Dauphine** est, en effet, de toutes les entrées du bois, la plus brillante, la plus fréquentée par les promeneurs, les équipages et les cavaliers. Elle doit sa gloire naissante à l'avenue magnifique qui la fait communiquer directement avec l'Arc de Triomphe et les Champs-Élysées. Elle est, en outre, la

porte la plus rapprochée du lac et des îles qui attirent spécialement la foule.

De la porte Dauphine, le chemin s'engage dans les terrains de l'ancien parc de la Muette, détruit en 1793. Au moyen d'une rampe de neuf millièmes, il atteint l'avenue de Saint-Cloud, ou route de l'Étoile ; il s'éloigne des fortifications pour éviter le beau jardin de la Muette, et débouche enfin au delà de la route du Ranelagh sur la Pelouse, à l'entrée de laquelle est la station de **Passy.** Pour la première fois depuis Paris, le chemin de fer se trouve en dehors du sol.

Il court ainsi pendant quelques minutes, ayant à sa droite la pelouse de Passy et à sa gauche les maisons élégantes de la chaussée de la Muette. Mais bientôt les déblais recommencent et s'étendent jusqu'à l'extrémité de la villa Montmorency, où s'élève un remblai qui porte la station d'**Auteuil.**

C'est par la porte d'Auteuil, située au pied de la station, que nous commencerons, au chapitre qui suit, notre description du nouveau bois de Boulogne.

CHEMIN DE FER DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Les chemins de fer facilitent les rapports entre les parties d'un même pays ; mais ils ne peuvent, à moins de frais énormes et d'inconvénients de tout genre, desservir la circulation intérieure des villes. Celles-ci se trouvent donc encore réduites aux anciens modes de transport, à la fois lents et coûteux. A Paris, notamment, on cite tels parcours, celui de la Bastille à la Madeleine par exemple, qui exige plus de temps et de frais que le voyage de Paris à Versailles.

Le nouveau système de transport, imaginé par M. Loubat, ingénieur civil, va mettre un terme à cette anomalie. Il tient à la fois du nouveau et de l'ancien mode de transport : du nouveau, par l'usage de rails en fer, dont la surface polie n'oppose à la marche des voitures qu'une faible résistance ; de l'ancien, par l'emploi des chevaux, dont la force utile est décuplée par la voie de fer. De là résulte un transport plus rapide et moins coûteux. Ainsi deux chevaux, avec le système de M. Loubat, traînent sans effort un nombre de voyageurs six à sept fois plus grand que

par les moyens ordinaires. La force employée à la traction étant ainsi diminuée, cette diminution d'efforts permet de déployer proportionnellement la vitesse.

Le chemin des Champs-Élysées est le premier essai de ce système qui ait été tenté en France. Il conduisit d'abord à Passy, puis successivement à Auteuil, au Point-du-Jour, et à Sèvres. Du Point-du-Jour, se détache un embranchement qui dessert le bois de Boulogne, le village de ce nom et Saint-Cloud.

Ce mode de transport nous a paru offrir, non moins que le précédent, des titres à la préférence du promeneur et de l'étranger. Nous indiquerons donc, mais très-sommairement, ses caractères essentiels et les points intéressants de la route qu'il parcourt de Paris au bois de Boulogne.

Les voitures, infiniment plus confortables que les omnibus, sont établies sur un plus grand modèle. Elles offrent en outre des dispositions tout à fait inusitées. C'est ainsi qu'en sus de la caisse contenant 42 places, elles portent deux plates-formes à l'usage des voyageurs qui aiment à rester debout. Au-dessus de la caisse et des plates-formes est située l'impériale ou banquette, contenant 28 places. C'est donc en totalité 70 voyageurs que chaque voiture transporte à la vitesse des anciennes malles-postes et à un taux inférieur de moitié à celui des lourds omnibus [1].

De la place de la Concorde, où il s'arrête provisoirement, le chemin de fer suit le quai de la Conférence, ainsi nommé de la conférence qui y eut lieu, en 1660, entre la France et l'Autriche, conférence qui décida le mariage de Louis XIV et scella la réconciliation des deux cours.

On découvre bientôt à droite, à travers les beaux arbres du Cours-la-Reine, planté en 1628, par Marie de Médicis, le Palais de l'Industrie, brillamment inauguré par l'Exposition universelle de 1855, et à gauche, le dôme des Invalides, qui domine Paris

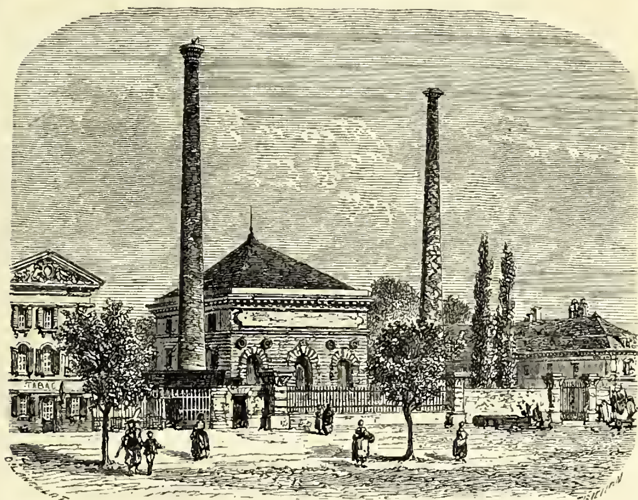
1. Voici le tarif du chemin de fer, à partir de la place de la Concorde :

Paris à Passy........................	» 15 c.	» 10 c.
Paris à Auteuil......................	» 30	» 20
Paris à Boulogne et Saint-Cloud......	» 45	» 30

Ces prix, les dimanches et jours fériés, sont augmentés, pour l'intérieur, de dix centimes, et pour l'impériale, de cinq centimes. La distance, qui est de dix kilomètres, est franchie en quarante minutes.

et rappelle de loin à l'étranger qu'il a existé un grand siècle et un grand roi.

Fermé d'une grille à ses extrémités et séparé par un fossé de la plaine du Roule, que Louis XIV fit planter et nomma Champs-Élysées, le **Cours-la-Reine** fut longtemps la promenade à la mode. L'entrée en était interdite aux habits de tiretaine, aux bas de laine et aux chaperons de drap. Le peuple et la bourgeoisie, qui faisaient tout un à cette époque, n'avaient d'autre promenade que



Pompe à feu de Chaillot.

le Pont-Neuf. Ils allaient s'y ébahir en plein soleil devant les charlatans et joueurs de gobelets qui couvrent maintenant les Champs-Élysées, ce cours du peuple.

Vient ensuite le *pont des Invalides*, dont la pile centrale est décorée à fleur d'eau, d'un côté par la statue allégorique de l'Industrie, et, de l'autre, par celle du Commerce. Naguère, un pont suspendu s'élevait à cette place. Mais ce genre de ponts résiste mal à une circulation incessante comme celle de Paris, et l'on revient à l'emploi de la pierre de taille. On est parvenu cependant

à tirer un assez bon parti de la pierre meulière reliée par du ciment romain. Sur ce système a été établi le *pont de l'Alma*, au bout du Cours-la-Reine. Revêtu d'une simple assise de pierres de taille, ce pont est d'une hardiesse de construction remarquable.

N'oublions pas de mentionner en passant la perle du Cours-la-Reine, la *maison de François Ier*, gracieuse création de Pierre Lescot, enrichie par l'admirable ciseau de Jean Goujon, et qui servait de rendez-vous de chasse dans la forêt de Fontainebleau. On allait la détruire, dit-on, lorsqu'un ami des arts, M. le général Bracque, la fit démolir religieusement et la conserva en la réédifiant sur son emplacement actuel.

Au delà du Cours-la-Reine, le chemin de fer suit dans toute sa longueur le quai de Billy. Les deux cheminées gigantesques de la *pompe à feu de Chaillot*, que l'on aperçoit à droite, livrent passage à la vapeur, dont la puissance élève l'eau de la Seine dans des réservoirs disposés sur la colline. Ces réservoirs, par des conduits souterrains, alimentent les quartiers voisins, ainsi que le lac et les nouvelles rivières du bois de Boulogne.

Viennent ensuite l'hôtel de Sophie Arnoult, au nº 24, puis les bâtiments énormes affectés à la manutention de l'armée de Paris. Dans le lointain, apparaissent les hauteurs de Meudon et le château lui-même; plus près de nous, s'élèvent les jardins, les terrasses et les maisons de plaisance de Passy, disposés en amphithéâtre.

Après avoir gravi la rampe qui, d'un côté, conduit au pont d'Iéna et au champ de Mars, et, de l'autre, au magnifique emplacement que Napoléon destinait à recevoir le palais du roi de Rome, nous arrivons à la barrière de Passy, l'un des soixante monuments dus à la prodigalité intéressée des fermiers généraux qui firent enclore Paris en 1787. C'est là que notre chemin de fer a établi sa première station.

Nous suivons la route de Versailles. Cette route, au delà de Passy, reflète assez bien le caractère général de la banlieue de Paris, agreste, industriel et bourgeois tout à la fois. A peine avons-nous dépassé les grands parcs, que des usines et de vastes ateliers se montrent de toutes parts, au milieu des arbres,

des prés et des maisons de campagne opulentes. Ce tableau, qui se continue jusqu'aux fortifications, nous rappelle que Paris, la ville du luxe et des plaisirs élégants, est en même temps l'un des foyers les plus actifs de l'industrie française.

Notre véhicule s'arrête pour la troisième fois depuis Paris. Nous sommes arrivés au *Point du Jour.*

Ce village n'offre d'autre intérêt que la vue que l'on découvre de l'une de ses extrémités vers les fortifications. Les coteaux d'Issy, de Meudon, de Sèvres et de Saint-Cloud, si célèbres par leurs beaux effets de perspective et les villages historiques qu'ils supportent, se développent autour de nous comme un rideau de verdure ; à gauche s'étend le vallon riant de Fleury, que le chemin de fer de l'Ouest traverse sur un pont colossal. La Seine coule au pied de ce vaste amphithéâtre de collines, que termine la montagne pittoresque du Mont-Valérien.

Nous quitterons ici le chemin de fer américain, dont la station qui nous intéresse, celle du bois de Boulogne, est établie à peu de distance des fortifications et de la porte des Princes.

VOITURES, CHEVAUX, OMNIBUS.

Le bois de Boulogne est le rendez-vous de tous ceux qui possèdent de beaux équipages et des chevaux fringants. L'itinéraire adopté par l'élégante cohue est celui que nous avons décrit en premier lieu, c'est-à-dire la grande avenue des Champs-Élysées et celle de l'Impératrice.

Naguère encore, l'étranger, homme de plaisir et de fortune, qui tenait à figurer au bois selon son rang ou sa position, se trouvait réduit au luxe douteux de voitures de louage. Depuis la création de la *Compagnie des équipages de grande remise*, il lui est devenu possible d'entrer avec avantage dans la lice. Cette compagnie, en effet, loue à l'année, au mois, à la semaine et au jour, des voitures dont l'élégance, les attelages et la livrée équivalent aux voitures particulières les plus recherchées. Ses mille voitures remisées dans les principaux quartiers de Paris répondent, par leur variété, à toutes les exigences et à tous les goûts.

Nos équipages de maître, sans rivaliser avec le luxe lourd et

cossu que Londres étale à Hyde-Park, intéressent par leur bon goût, leur variété, et un certain cachet que Vienne ni Bruxelles ne peuvent plus atteindre. Mais sous le rapport des chevaux notre infériorité est notoire, et nos vieilles races françaises, si recherchées jadis, sont devenues médiocres. Les promeneurs équestres choisissent donc de préférence des chevaux anglais, et trouvent dans les écuries de Crémieux ou dans celles de John un choix parfait : les prix varient entre 10 et 15 francs pour la demi-journée.

Aux portes du bois, des loueurs de chevaux se sont fait une place à part dans le monde équestre. Ils ont pour clientèle les apprentis cavaliers, qui, faute d'habileté pour affronter même les allures du cheval de manége, montent le mélancolique *locatis*. Ces pauvres bêtes épuisées vivent dans une perpétuelle alternative de coups de cravache et de coups d'éperon. Chaque dimanche met à nu le spectacle de leur existence douloureuse et l'inexpérience naïve de leurs cavaliers.

Le dimanche est en effet pour le bois de Boulogne le jour de la foule. Ce jour-là on y voit s'y dérouler des files de voitures, ainsi que des cavaliers de toute origine et de toute monture. C'est dans la semaine, de 3 à 5 heures, que se montrent la solide élégance, les équipages de maître, les cavaliers de choix.

Nous devons encore, pour compléter nos renseignements, mentionner ici des moyens de transport qui conduisent, sinon au bois, du moins à proximité. Ils comprennent deux lignes d'omnibus et un service de voitures spéciales.

La première de ces lignes d'omnibus porte la lettre A et stationne place du Palais-Royal. Elle suit la rue de Rivoli, le Cours-la-Reine et les quais jusqu'au pont d'Iéna. De là, elle gravit le coteau de Passy et traverse ce village jusqu'à la mairie, à cinq minutes du bois. Prix : 30 cent., et 15 cent. sur l'impériale.

La lettre C part de la place du Louvre, suit la rue de Rivoli, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la porte Maillot, où est la station. Même prix.

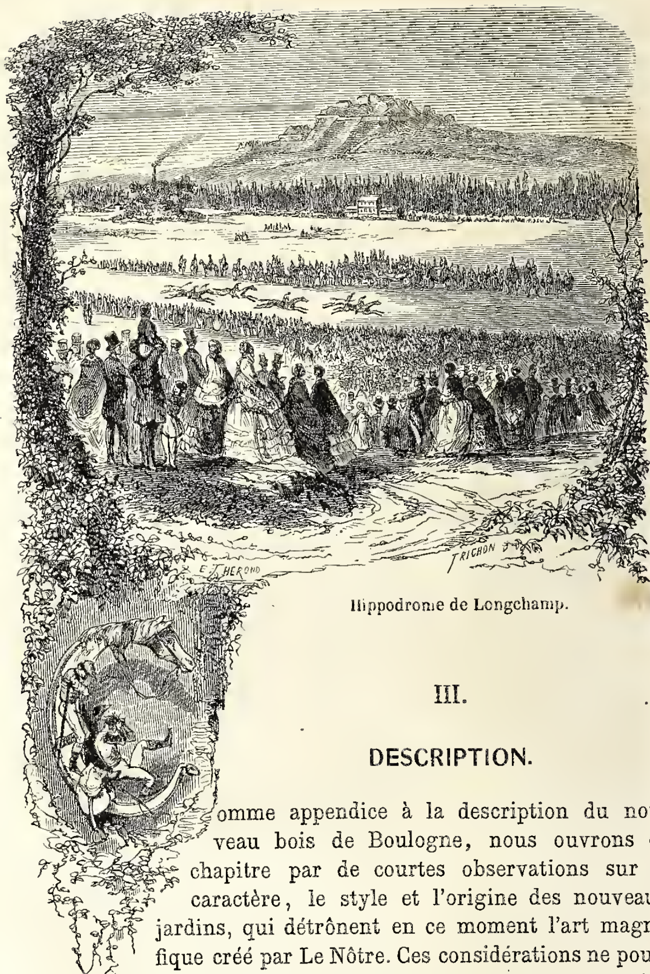
Nous indiquerons enfin la voiture de Passy, qui descend le visiteur à la grille de Passy, située en regard du bois. La station est rue de Rivoli, 74, près de l'hôtel de ville. Elle atteint sa

destination par la rue de Rivoli, l'avenue des Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe, l'avenue de Saint-Cloud ou de l'Étoile, et la plaine de Passy. Prix unique, 35 centimes.

Ce service de voiture, organisé encore aujourd'hui sur le mode des anciennes messageries, offre beaucoup plus de confortable que celui des omnibus. Sa vitesse est aussi plus grande, et le public plus choisi. L'impériale, chérie du promeneur et de l'ami du paysage, y est toujours accessible, en ce sens que l'on n'a pas à y craindre, comme sur celle des omnibus, un fâcheux voisinage.



La mare d'Auteuil.



Hippodrome de Longchamp.

III.

DESCRIPTION.

Comme appendice à la description du nouveau bois de Boulogne, nous ouvrons ce chapitre par de courtes observations sur le caractère, le style et l'origine des nouveaux jardins, qui détrônent en ce moment l'art magnifique créé par Le Nôtre. Ces considérations ne pourront qu'ajouter à l'intelligence et peut-être aussi à l'intérêt de la description des beautés pittoresques du bois, description à laquelle elles serviront à la fois de préambule et de complément.

ARCHÉOLOGIE DES JARDINS.

Homère, dans les jardins d'Alcinoüs, l'Arioste, dans l'île d'Alcine, le Tasse, dans l'île d'Armide, Milton, dans sa description de l'Éden, nous apprennent quels étaient les jardins de l'antiquité et ceux du moyen âge. Faute d'espace, nous exposerons seulement ici les faits qui ont préparé l'avénement du genre nommé en France le *genre anglais*, en Angleterre le *style chinois*, et dont l'origine ne justifie aucune de ces deux dénominations.

En France, la renaissance des jardins suivit de près celle des autres arts. Au lieu de carrés réguliers nourrissant de gros légumes, quelques fruits et peu de fleurs entre les châteaux et leurs bastions, on vit la nature s'assimiler à l'architecture du manoir par l'intermédiaire de la cour d'honneur et du parterre, comme le témoignent encore les jardins de Chenonceaux.

Claude Mollet, jardinier d'Henri IV, inventa les parterres à compartiments, introduits à Saint-Germain et à Fontainebleau. Ces jardins, par la disposition des terrasses et des pièces d'eau, rappelèrent ceux décrits par Horace, Pline et Ovide.

Vint ensuite Le Nôtre, jardinier du grand roi. Par le fait, rien dans son style n'était inconnu à la France ni à l'Italie ; cependant ses longues allées taillées en berceaux, ses bosquets façonnés en murailles de verdure ou disposés en arcs de triomphe, ses parterres d'une décoration si riche, ses jets d'eau puissants. toutes ces merveilles d'un génie empreint de pompe et de grandeur, portent un cachet distinct, sans égal jusque-là.

Ce style, nommé le *style français*, se répandit bientôt dans toute l'Europe. Tandis que Louis XIV demandait pour élever le Louvre un architecte à l'Italie, celle-ci lui empruntait son grand jardinier et lui confiait l'exécution des parcs fameux des villas Pamphili et Frascati. L'Angleterre elle-même demanda Le Nôtre à la France, et planta sur ses dessins James-Park et Greenwich.

Les jardins à la française prévalurent ainsi jusqu'aux approches de la Révolution. Leur durée s'explique facilement. Ce que l'opulence du XVIIIe siècle demandait aux jardins, ce n'étaient ni de frais ombrages, ni des eaux murmurantes, mais des salles en

plein air dépendant du château et favorisant le besoin de faste et d'apparat qui dominait exclusivement. Depuis longtemps, d'ailleurs, ces races aristocratiques et fines avaient horreur des choses simples et naturelles. Les derniers châtelains échappés aux railleries de Richelieu et de Mazarin, Colbert acheva de les transformer en courtisans taillés à l'image du maître. Or, pour celui-ci comme pour ceux-là, tout ce qui s'éloignait de la culture régulière et savante de Versailles ou de Marly était traité de sauvage et de barbare.

J. J. Rousseau, enfin, découvrit la nature réelle, l'aima et la peignit. Ces pages délicieuses de simplicité et de fraîcheur, où il décrit les sites du canton de Vaud et les splendeurs de la nature alpestre, furent une révélation pour ses contemporains, habitués depuis leur enfance à n'admirer que les créations méthodiques de Le Nôtre. En exprimant la poésie des montagnes, des forêts, des fleuves et des rivières, le philosophe de Genève ouvrit à l'art et au cœur humain tout un monde ignoré.

C'est ainsi que, sous l'influence d'une nouvelle école littéraire, les esprits furent ramenés au culte de la libre nature et de ses éternelles beautés. Bientôt les grandes lignes de Le Nôtre, sa symétrie, ses massifs sculptés furent attaqués, non moins vivement que ne l'a été de nos jours l'alexandrin de Racine. Rompant en visière ouverte avec la tradition, l'art des jardins n'admit plus qu'une seule règle, l'imitation de la nature réelle. Les arbres, débarrassés de leurs liens de fer, s'épanouirent donc librement; la source, emprisonnée jusque-là entre des murailles, put suivre son cours naturel et faire entendre son murmure au sein du paysage régénéré.

Le style français se vit également abandonné en Angleterre comme dans tout le reste de l'Europe. Déjà Kent, peintre de paysage, avait exécuté dans son jardin les scènes tracées par le génie de Pope. Bientôt l'architecte Chambers, appliquant à son pays les conceptions extravagantes des jardiniers chinois, leur donna une vogue inouïe. L'engouement public ne connut aucune borne, et se livra à tous les excès. Une réaction eut lieu dans les esprits, et le genre paysagiste, confondu avec le goût chinois, fut sur le point d'être entraîné dans une ruine com-

mune ; il fallut toute la puissance des nouvelles idées littéraires propagées par Pope et Addison pour empêcher l'Angleterre de revenir aux traditions encore vivaces de Le Nôtre.

Ainsi donc, les jardins *anglais*, de l'aveu même de cette nation, ne sont pas dus à l'Angleterre. Cette dénomination, cependant, a prévalu en France et en Europe, comme celle des *chiffres* que les mathématiciens *arabes* empruntèrent à l'Inde et transmirent à l'Europe barbare.

Sans nous arrêter à la question d'origine, nous terminerons cette rapide esquisse par l'énoncé de quelques faits relatifs à la création et au style de nos grands jardins paysagers.

Au plus fort de la réaction que nous venons de signaler, toutes les têtes tournaient aux fadeurs de l'idylle. De ce grand cri de la nature au réveil, poussé par une nouvelle littérature, la société du XVIIIe siècle n'avait compris que le côté pastoral, contraste charmant avec ses mœurs corrompues. Après Trianon, création du peintre Robert, le règne des faux bergers d'Arcadie et des bords du Lignon réapparut; mais le laboureur, l'homme des champs, restait à l'état de *vilain.*

Stanislas de Girardin, sur les plans duquel Morel planta les célèbres jardins d'Ermenonville, contribua à ramener les esprits au sentiment naïf et vrai de la nature. Son livre sur l'art des jardins fait encore autorité. Après lui, Carmontelle et Bellanger plantèrent, l'un pour le duc d'Orléans, l'autre pour le duc d'Artois, les jardins de Monceaux et de Bagatelle, encore empreints du style à la mode. Pendant ce temps, Delille, Saint-Lambert et Fontanes chantaient les merveilles de l'art nouveau.

La Révolution survint et arrêta ses développements; mais, dès l'aurore du Consulat, la Malmaison, Mortefontaine et Saint-Leu lui ouvrirent un asile. Le nom de Berthault et celui de Best-Marcellin se rattachent glorieusement à ces brillantes créations. A Best-Marcellin, surtout, l'aïeul maternel de l'homme de génie et de goût qui vient de régénérer le bois de Boulogne, sont dus différents progrès. Grâce aux exemples autant qu'aux préceptes de cet artiste habile, les logogriphes de torrents tapageurs et pourtant invisibles, les pavillons à clochettes, les tours à la

Marlborough et autres enfantillages empruntés par les Anglais aux Chinois, furent bannis sans retour des nouveaux jardins français.

Nous arrivons enfin, en suivant la chaîne des temps, aux créations contemporaines. On les doit pour la plupart à M. Varé. Le petit-fils de Best-Marcellin a ajouté aux préceptes de son aïeul tout ce que les combinaisons d'un génie original peuvent apporter aux traditions de l'intelligence et du goût. « M. Varé, lisons-nous dans la *Revue des Beaux-Arts*, possède par-dessus tout la science des contrastes; il connaît à l'avance la nature des différents arbres et l'aspect qu'ils doivent produire. Entre ses mains, le vert sombre des sapins contrastera agréablement avec le feuillage des autres arbres; l'œil sera ébloui par une plus grande variété de formes et de couleurs. »

Lorsque l'empereur Napoléon III résolut de doter Paris de l'un de ces grands parcs qui font la gloire et l'ornement de Londres, M. Varé était l'homme de la situation. Il fut donc immédiatement choisi. L'Empereur lui communiqua son plan tel qu'il l'avait conçu, mais en laissant le champ libre aux inspirations de l'homme du métier.

De cette intime collaboration, qui nous rappelle celle de Louis XIV et de Le Nôtre pour le parc de Versailles, sortit également une création destinée à faire époque dans l'histoire de l'art. D'un bois maigre et monotone, encombré de poussière, mal aménagé, sans points de vue, sans eau et sans fraîcheur, le génie de M. Varé, comme une baguette magique, a fait un parc sans rival dans le monde, un Eldorado d'ombre et de verdure, tout un monde d'enchantements dont chacun a pu admirer déjà les grands effets et les riantes perspectives!

Les travaux du bois de Boulogne ont créé une sorte de renaissance, sous l'influence de laquelle les grands parcs de nos châteaux subissent en ce moment une transformation presque générale. En homme de foi et de conviction dans son art, M. Varé ne transige jamais avec le mauvais goût de ses prédécesseurs. A cela nous n'avons rien à dire; mais il enveloppe dans la même proscription les œuvres symétriques de Le Nôtre et de son école. Peut-être y a-t-il lieu de regretter ce que cette réaction a de

trop absolu. Les créations de Le Nôtre sont des monuments du goût et du caractère d'un autre âge, et, à ce titre, plus d'un motif militerait, selon nous, en faveur de leur conservation.

Quoi qu'il en soit, les plus grandes existences de l'époque confient à M. Varé la régénération ou l'agrandissement de leurs parcs et jardins sur les différents points de la France. Le moderne Le Nôtre va opérer coup sur coup les transformations et les bouleversements de terrain que nous l'avons vu faire subir au bois de Boulogne. On le voit passer successivement du beau domaine de Dampierre, appartenant à M. le duc de Luynes, aux Aygalades, chez M. le comte Jules de Castellane, et de là au jardin Bonaparte, que la ville de Marseille vient de créer, du domaine de Ferrières, appartenant à M. le baron J. de Rothschild, chez le marquis d'Hereford, à Bagatelle, partout enfin où l'opulence et le goût appellent à leur aide les traditions épurées du plus aimable des arts.

LE PARC.

Prenant le visiteur à sa descente de la station d'Auteuil, où se termine le chemin de fer du bois de Boulogne, que nous avons décrit au chapitre précédent, nous entrons dans le bois par la porte d'Auteuil, contiguë au village.

Cette avenue rectiligne, qui développe devant nous une longue perspective de candélabres éclairés au gaz, c'est la route de Saint-Cloud. A gauche, est le canton de **la Retraite**, retiré et solitaire entre tous. Son isolement en fait le théâtre habituel des sombres et insensés désespoirs, des rendez-vous d'amour et des rencontres inspirées par un faux point d'honneur. L'adoucissement de nos mœurs, bien plus que les sévérités légales, a réduit fort heureusement le nombre de ces homicides à deux, qui ont donné au bois de Boulogne une réputation si triste et si méritée.

La mare d'Auteuil est non loin de là. Chantée longtemps par les poëtes, elle était le point favori des promeneurs, le seul de tout le bois où l'on trouvât toujours l'ombre et la fraîcheur, grâce à sa petite nappe d'eau dans laquelle se mirent quelques saules. Les temps sont bien changés maintenant. Depuis les merveilles réalisées dans toutes les directions du bois, la mare d'Auteuil et

son tertre disposé en labyrinthe ne sont plus visités que par de rares habitués, demeurés fidèles au culte des souvenirs.

A quelques pas de la mare d'Auteuil est le **rond des Chênes,** à la visite duquel nous convions les artistes et les admirateurs de la belle et grande nature. Sur ce point, en effet, le bois revêt un caractère de beauté solennelle et grandiose que nous ne lui verrons plus, même au milieu de ses nouvelles splendeurs. De vieux chênes séculaires, des hêtres énormes, échappés à la cognée des Prussiens, élèvent vers le ciel leurs grands bras pittoresques, mutilés par la foudre. Ceux qui, comme nous, aiment par-dessus tout les bois, éprouveront une sorte de bonheur à errer sous les branches de ces contemporains de François Ier, au milieu d'un calme, d'une fraîcheur qui rappellent les futaies les plus célèbres de la forêt de Fontainebleau.

Les alentours sont sillonnés de charmantes routes qui se développent autour des vieux chênes et laissent à ce côté du bois tout son mystère. C'est sur ce point, dont la figure ci-contre reproduit l'un des aspects, que se réfugient les promeneurs amis de l'ombre, du calme et de l'isolement.

De vastes éclaircies, pratiquées en patte d'oie à travers la masse boisée et se dessinant en vertes pelouses, découvrent de toutes parts le cèdre qui marque le sommet de la **butte Mortemart.** Par leurs travaux gigantesques, les chemins de fer nous ont accoutumés à l'idée d'œuvres colossales, romaines par leurs dimensions. L'admiration serait donc difficile à éprouver à propos de cette colline artificielle, établie à grand renfort d'hommes, de wagons et de chevaux. Mais à mesure que l'on approche du sommet, l'esprit s'émeut et admire franchement l'étendue et la beauté des points de vue qui se développent de tous les côtés à la fois.

A gauche, se dessinent les coteaux de Bellevue, de Meudon, d'Issy et de Vanves, avec leurs villages pittoresques, leurs grands parcs et leurs habitations seigneuriales diversement célèbres.

Ce sillon blanc, qui creuse le fond de la vallée, c'est la route de Versailles, fatiguée autrefois d'équipages et de courtisans dorés, presque réduite aujourd'hui, par l'invention de la vapeur, à l'état



Le rond des Chênes.

de chemin vicinal. Des wagons, les seuls équipages qui se rendent maintenant dans la ville de Louis XIV, franchissent avec la rapidité de la flèche ces deux grands aqueducs qui donnent à leurs alentours une physionomie presque romaine.

Viennent ensuite les agrestes hauteurs dont les verdoyants ombrages abritent le palais de Saint-Cloud et le bourg lui-même, poétisés tour à tour par l'art, l'histoire et la nature. Plus près de nous est le village de Boulogne, qui a donné son nom au bois. A notre droite, les masses boisées qui fuient à l'horizon découvrent l'assiette imposante du Mont-Valérien, dont les cimes, nivelées par le génie militaire, nous cachent Nanterre, berceau de sainte Geneviève, patronne de Paris. A nos pieds, se développent avec une grâce et une élégance toute française les contours des lacs et des rivières dont le génie du moderne Le Nôtre a enrichi ces beaux lieux. Enfin, à l'extrémité de la perspective des îles, apparaissent, sous forme de lignes grisâtres et indécises, les riants coteaux de Montmorency et d'Écouen.

Tels sont les sites variés que le regard embrasse du sommet de la butte Mortemart. Ce point, déjà si favorisé, marque, dit-on, dans la pensée de l'Empereur, l'emplacement d'une tour de cent pieds de haut, fabrique imposante du faîte de laquelle apparaîtront des horizons plus vastes et plus magnifiques encore.

Lacs et rivières. Mais pour raviver la végétation souffreteuse du bois et y créer ces contrastes de lumière et d'ombre qui vivifient le paysage, il fallait le concours d'eaux vives et abondantes. Or, aucune source naturelle n'arrosait ce sol aride et sablonneux. Force fut donc de mettre encore l'art à contribution. Du pied de la butte Mortemart, de profondes tranchées furent creusées jusqu'à la grille de la Muette, et de là jusqu'au sommet de la colline de Chaillot, où de puissantes machines, établies à Paris sur le quai de la Conférence, font jaillir l'eau de la Seine. Du point où la science l'a introduite, et qui est le plus élevé du bois, la nouvelle Seine tombe deux fois en cascade, s'étend en lac, s'allonge en rivière et se divise enfin en une foule de ruisseaux qui s'en vont porter dans toutes les directions du bois la fertilité et la fraîcheur.

Ce prodige, renouvelé de la machine de Marly et des magni-

ficences de Versailles, a excité également la verve des poëtes. M. Barthélemy le décrit en ces termes :

La Seine, suspendant son cours mélancolique,
Rebelle tout à coup aux lois de l'hydraulique,
S'élance de son lit ; ses flots irrigateurs
Atteignent de Passy les agrestes hauteurs ;
Elle épanche ses eaux sur des plaines boisées,
Par l'eau seule du ciel jusqu'alors arrosées;
Elle tombe en cascade, en réseaux palpitants;
Elle forme des ports, des îles, des étangs;
Elle se plaît à voir sur la verte pelouse
La naïade s'unir à la nymphe jalouse,
A pousser des esquifs ornés de pavillons
Sur la place où des chars imprimaient leurs sillons.

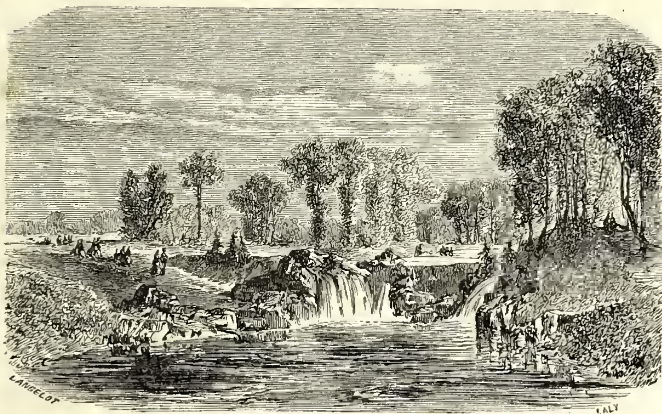


La source ou cascade du Lac.

Longtemps captives dans leurs conduits souterrains, les eaux, une fois arrivées au pied de la butte Mortemart, s'échappent librement, et tombent avec bruit sur un double banc de rochers, d'où elles descendent dans le lac sous forme de cascades : c'est là **la Source.** Ces masses de rochers confusément épars, tout hérissés de sombres arbustes et aux flancs desquels s'agitent de longues

lianes incessamment fouettées par les flots, ont un aspect de vérité et de naturel que l'on voudrait retrouver dans les créations du même genre établies sur d'autres points du bois.

Le ton sévère de ce tableau contraste avec la masse argentée du lac et ses contours gracieux. Du pied de la cascade, la nouvelle Seine, en effet, déploie son onde en large nappe, et coule paisiblement jusqu'au sommet de cascades nouvelles, d'où elle se précipite dans les rivières, après un parcours de plus de quatre cents mètres. D'admirables gazons verts, touffus et soyeux, tels que l'Angleterre seule sait les produire, dessinent les deux rives profondément encaissées du lac, tandis qu'au delà la vue se repose sur un épais rideau d'arbres pittoresques, ou plonge au loin dans des perspectives pleines d'air et de mouvement.



Le rond des Cascades.

Profondément encaissé à la source, le lac vient se terminer, presqu'à fleur du sol, au rond des Cascades. Le **rond des Cascades,** où afflue la foule des promeneurs, est un carrefour auquel aboutissent les routes principales du bois. La vue y est délicieuse; des arbres vigoureux se montrent dans les massifs, tandis qu'à droite et à gauche l'œil peut suivre à la fois, dans toute leur étendue, les contours gracieux du lac que nous ve-

nons de parcourir, et ceux des rivières et des îles qui serpentent à nos pieds. Des masses de rochers, disposés en cascades, reçoivent, par des canaux souterrains, l'eau du lac supérieur, et la laissent tomber en nappes bruyantes jusqu'au niveau de la rivière.

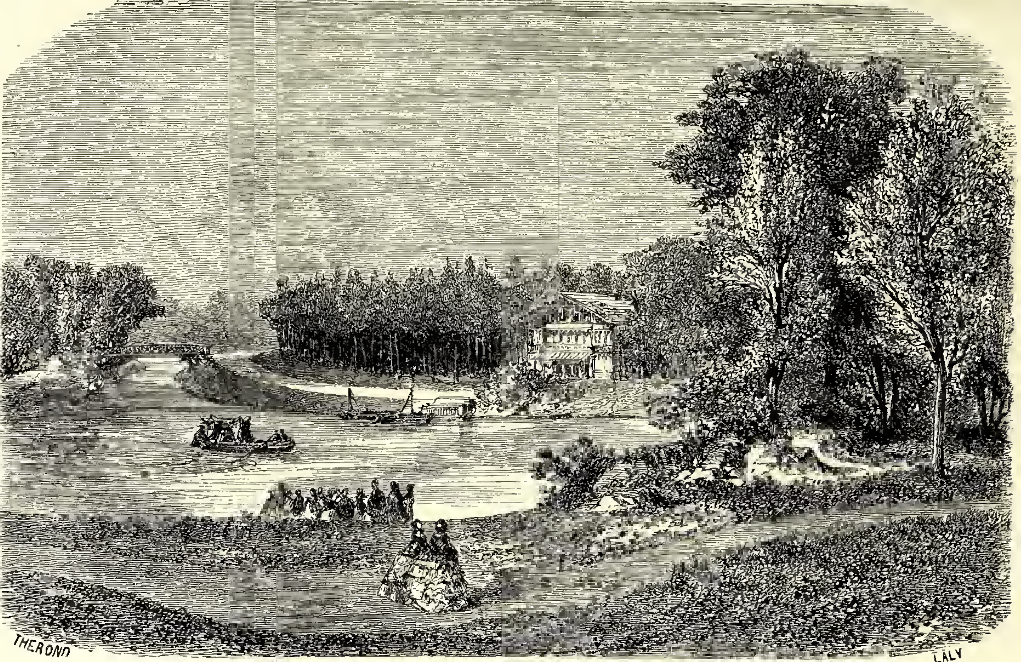
Ce point du bois est l'escale de prédilection d'un grand nombre de promeneurs. Des chaises et des fauteuils confortables sont établis à l'ombre de belles futaies et convient au repos. Un café-restaurant et un bureau de tabac, accordé à la veuve d'un capitaine de frégate tué en Orient, vont s'élever dans les arbres du pourtour.

Du rond des cascades on descend à la rivière par de petits sentiers qui serpentent au milieu des pelouses ondulées. Coupés çà et là par des corbeilles de fleurs, par des rochers et des grottes, ces sentiers, réservés aux seuls piétons, contrastent par leur aspect paisible et solitaire avec les routes bruyantes qui les dominent, et que parcourt incessamment la foule des cavaliers et des riches équipages. Ils conduisent aux embarcadères où stationne l'escadrille de canots qui, de la terre ferme, embarquent le promeneur et le conduisent aux îles.

Iles. Aucun pont ne conduit des allées du bois aux allées des îles. Le visiteur qui veut s'y promener ne peut donc éviter la traversée[1].

Rien d'ailleurs n'est plus frais et plus riant que ces deux îles qui, en réalité, sont la perle du bois et le lieu caressé avec le plus d'amour par le génie du grand artiste auquel on en doit la création. On y trouve à chaque pas des ondulations de terrain ménagées pour créer des perspectives ou multiplier les effets pittoresques. Un pont rustique, jeté sur des masses de rochers, les réunit. Elles sont d'inégales grandeurs. L'une, celle du nord, est presque entièrement couverte de bois; l'autre renferme de belles pelouses émaillées de fleurs riches et variées. Partout se montrent des massifs d'arbustes rares et précieux, que la fraîcheur du sol entretient toujours verts; partout une

1. La traversée coûte 50 centimes par personne; la demi-heure de promenade, 1 fr. par personne jusqu'au nombre de 3. De 3 à 7 personnes, le prix est de 3 fr. par demi-heure; de 8 à 14 personnes, il est de 5 fr. Pour la promenade sur le lac supérieur, le tarif est réduit de moitié.



Le chalet, la rivière et les îles.

végétation active et luxuriante, que l'on chercherait vainement sur tout autre point du bois, captive le regard.

Vers l'extrémité supérieure de la grande île, parmi les troncs rosés et les feuillages toujours verts d'une belle plantation de pins, s'élève le **chalet.** Il s'offre à nous comme point central d'un harmonieux paysage d'Helvétie, au fond duquel se dessinent les crêtes découpées du mont Valérien. Sortie des ateliers d'un célèbre constructeur suisse, M. Seiler, cette construction ravissante donne aux promeneurs étrangers aux Alpes une idée de la prodigieuse délicatesse avec laquelle les habitants de l'Oberland savent découper le bois.

Aujourd'hui ce genre de construction joue un grand rôle dans l'architecture des jardins. Longtemps les maisons ou pavillons d'agrément affectèrent la forme italienne ; puis vint le chalet, délaissé pour le cottage anglais, puis pour des imitations du moyen âge et de la Renaissance. Le mode d'exécution et la grâce du chalet de l'île ont beaucoup aidé à rendre à ce mode d'habitation la prééminence parfaitement justifiée dont il jouit. Le véritable chalet suisse offre en effet une économie infiniment plus grande, et, chose étrange, une siccité plus complète que celle des murs en pierre. Aidé du concours de l'État et de l'édilité parisienne, M. Seiler, qui vient de fonder au faubourg de la Villette une immense fabrique de chalets, va couvrir d'habitations de ce genre les terrains vagues de Paris. C'est toute une révolution que vont subir, dans leur aspect, les quartiers excentriques de cette grande ville ; mais c'est en même temps un moyen infaillible de remédier à l'exagération toujours croissante du prix des loyers dans Paris.

Tout récemment, le lac était le théâtre d'une expérience intéressante au point de vue de l'alimentation publique. Cent mille œufs de saumons, d'ombres-chevaliers et de truites, provenant du Danube, venaient d'arriver au Collége de France pour être soumis aux procédés d'incubation artificielle. Introduits dans des appareils spéciaux, les œufs ne tardèrent pas à éclore; mais la question d'acclimatation de ces exotiques restait indécise. Cinquante mille d'entre eux furent donc jetés à titre d'essai dans les eaux du bois de Boulogne ; puis on attendit le résultat.

Six mois après on en pêcha plusieurs dont la taille dépassait déjà douze centimètres. Au bout de six nouveaux mois, en février 1856, on en recueillit d'autres dont la longueur atteignait vingt centimètres. A ces derniers, un grand honneur était réservé, celui d'être présentés à l'académie des Sciences, qui en a fait l'objet d'un rapport spécial.

Ce rapport met hors de toute contestation l'importance économique de l'art de la pisciculture, art qui n'est pas nouveau comme on le croit généralement, mais dont la régénération, ou si l'on veut l'application usuelle, peut influer sur la solution de la question dont les gouvernements se préoccupent le plus aujourd'hui, celle des subsistances.

Les chiffres suivants, relevés sur les documents officiels, intéresseront ceux d'entre les lecteurs qui cherchent à connaître autre chose que les beautés pittoresques du nouveau bois de Boulogne.

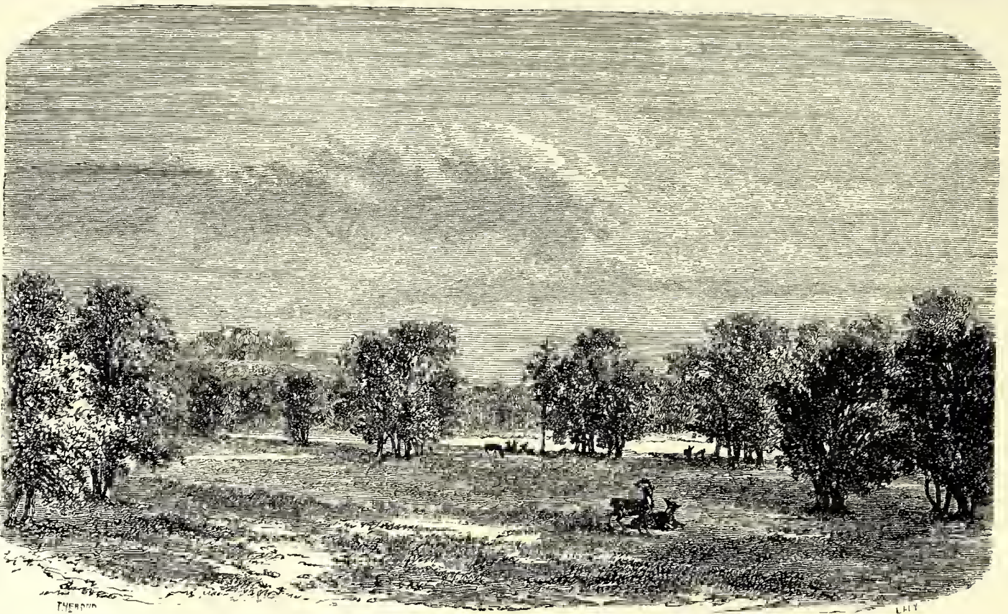
Le lit des eaux que nous venons de décrire couvre une superficie d'environ quatorze hectares. Le lac, dont la superficie est de près de trois hectares, a une longueur de 412 mètres, une largeur moyenne de 55 et une profondeur maximum de 1 mètre 50 centimètres. Il contient 27 391 mètres cubes d'eau.

La superficie de la rivière, y compris le lac de sa partie inférieure, dépasse onze hectares. Sa longueur est de 1152 mètres et sa plus grande largeur, au lac inférieur, de 102 mètres. Elle contient 83 676 mètres cubes d'eau.

Quant aux deux îles, leur superficie est en totalité de cinq hectares, dont trois hectares pour la plus grande, celle du Nord. Celle-ci a en longueur 416 mètres, et l'autre 332. Les routes qui environnent le lac et les rivières ont une largeur totale de 16 mètres et une longueur de 3776 mètres.

L'administration a résolu d'éviter, à l'aide d'un puits artésien, les dépenses incessantes occasionnées par l'alimentation des lacs et des rivières. On établit donc en ce moment dans la plaine de Passy, aux portes du bois, un puits de ce genre, dont les travaux, sous le rapport des difficultés vaincues, dépassent ceux du fameux puits de Grenelle.

Commencé en juillet 1855, le puits de Passy n'a pas moins de 1 mètre 10 centimètres de diamètre. On calcule que la couche



La pelouse du parc aux Daims.

des grès verts qui doit fournir l'eau est située à 580 mètres environ au-dessous du sol. L'exécution de ce travail important, qui touche à son terme, ne changera rien d'ailleurs au mode de distribution des eaux à l'intérieur du bois.

Le parc aux Daims se développe le long de la route du Pourtour, en face de la grande île. Ce n'est pas l'un des tableaux les moins intéressants du bois, que celui offert par les sveltes et élégants quadrupèdes qui bondissent dans cet enclos. De vastes pelouses et une pièce d'eau ont été disposées pour leur alimentation; pour abri ils ont des cabanes rustiques établies dans les taillis épais qui bordent çà et là le périmètre du parc.

Les clôtures diaphanes du parc aux Daims suivent le gracieux contour des deux routes formant l'entrée du bois vers Passy, et se rejoignent sous le regard des beaux arbres du rond-point de la Muette. De ce rond-point, l'œil traverse librement toute l'étendue du parc et du bois lui-même, jusqu'aux cimes de l'ancien Calvaire qui terminent la perspective.

L'extrémité nord du parc aux Daims avoisine le **carrefour du Bout du Lac,** où se montre à droite un bouquet d'arbres verts, seul reste de la couronne qui ceignait l'ancien *Rond-Royal*. Parmi les voies nouvelles qui y aboutissent, la *route du Lac* attire surtout le regard. Cette route, l'une des plus larges du bois, continue l'*avenue* babylonienne *de l'Impératrice*, à l'aide d'une double courbe gracieusement ondulée. Pour le promeneur qui entre au bois par ce point, elle commence avec bonheur la série des enchantements; car son extrémité découvre dans toute son étendue le lac supérieur qui, vu du carrefour, offre un tableau à la fois sévère et riant, grandiose et féerique.

Lac supérieur. Sur le premier plan, à droite et à gauche, s'élèvent des massifs de pins dont les cimes d'un vert sombre se reflètent par des lignes vigoureuses dans le miroir argenté du lac. Par une sorte de mirage trompeur, qui n'est qu'un effet de perspective habilement combiné, de vastes horizons apparaissent, un large golfe se déploie sous le regard et prolonge sa nappe liquide à travers des lointains infinis. Sous le double rapport du grandiose et de l'imprévu, aucun point du bois, à notre avis, ne peut être comparé à celui-ci. Ces eaux, aux contours

imposants et gracieux, ces arbres au feuillage pittoresque et varié, ce ciel, que prolongent à l'infini de savantes perspectives, reproduisent, avec un bonheur d'expression très-remarquable, les contrastes et les harmonies de la nature réelle.

La Ville-de-Nantes est à l'ancre au milieu du lac. C'est un navire de mer, mais dans des proportions très-réduites, et qui a figuré à l'Exposition universelle comme spécimen des améliorations introduites par M. Gache, l'éminent constructeur nantais, dans l'aménagement des navires à hélice.

Ici se termine la partie du bois dont les vastes éclaircies, les riches horizons, les routes spacieuses, les corbeilles de fleurs et les grandes pièces d'eau justifient la dénomination que nous lui avons donnée. Cette partie du bois de Boulogne, en effet, offre bien plutôt l'aspect d'un parc ou d'un immense jardin que celui d'un bois. Et ce qui achève la ressemblance, c'est la foule brillante d'équipages, de cavaliers et de promeneurs, qui fait des allées avoisinant le lac et les rivières une lice toujours ouverte aux prétentions de l'élégance et de l'apparat.

Mais au delà, et à mesure que l'on s'éloigne de Paris pour se rapprocher de la Seine, la physionomie des lieux change entièrement. On ne rencontre plus ces larges allées, théâtre privilégié de l'élégance et du luxe, ni ces lacs spacieux qui étincellent sous les rayons du soleil. Nous trouverons au contraire, par l'effet de contrastes savamment combinés, d'étroits sentiers ombreux, des retraites silencieuses et de petits ruisseaux qui serpentent sous la voûte des grands arbres. Çà et là cependant de larges avenues se montrent encore, mais elles sont presque désertes, car c'est sous les dômes des massifs les plus épais qu'ont été disposées les créations pittoresques qui charment et attirent plus particulièrement le regard du promeneur.

De cette large bande horizontale, limitée à l'est par le parc et à l'ouest par la plaine, nous ferons donc une division spéciale que nous appellerons :

LE BOIS.

C'est du carrefour du Bout du Lac que partent les **Ruisseaux** dont nous venons de parler. Sur ce point, les eaux du

lac supérieur, retenues par une cascatelle, tombent dans une sorte de gouffre disposé sous la route. Elles reparaissent bientôt, franchissent une autre petite cascade et suivent enfin d'un cours paisible la direction de la route de Madrid.

Bientôt il s'en détache un rameau qui, à son tour, se divise en deux ruisseaux encore inachevés. L'un, courant au nord vers la porte Maillot, s'infléchira ensuite à l'ouest ; il s'appellera *ruisseau d'Armenonville*, parce qu'il s'arrête au pavillon de ce nom. Là il formera, au milieu de vieux chênes et de magnifiques futaies dont nous avons expliqué plus haut (page 16), l'heureuse conservation, une mare et plusieurs petites îles, puis il ira se perdre dans un petit lac projeté à la porte de Neuilly. Le second, nommé *ruisseau de Neuilly*, se rendra également sur ce point après avoir formé, non loin de la porte de Saint-James, une vaste nappe d'eau déjà creusée et sillonnée d'îles, qui portera le nom de *lac de Madrid*. Des ponts rustiques et de petits sentiers ombreux, que leur nombre et leurs dimensions ne nous ont pas permis de fixer sur le plan, faciliteront l'accès et le parcours de ces créations hydrographiques.

Revenons sur nos pas et suivons les sentiers pittoresques qui bordent les deux rives du cours d'eau principal, aujourd'hui terminé et appelé **rivière de Longchamp**. Sur ses bords ou dans leur voisinage se trouvent les créations nouvelles qui nous restent à décrire et particulièrement la pelouse de Madrid, le Rond-Point, ou pré Catelan, la mare aux Biches, la grande cascade de Longchamp et l'Hippodrome.

Au delà de la route de Madrid, la rivière de Longchamp traverse une prairie coupée de larges sentiers qui sillonnent inaperçus au milieu du gazon. Plus à droite, une autre prairie d'une immense étendue, et que fécondera en la parcourant le ruisseau de Neuilly, doit couvrir la vaste éclaircie ménagée dans la direction de Madrid. Grâce à l'habileté des perspectives déjà dessinées, cette immense prairie, qui porte le nom de **pelouse de Madrid,** apparaît comme une réminiscence des savanes de l'Amérique. L'illusion est complète, moins cependant les troupeaux de buffles, à défaut desquels la direction des travaux, si

elle est sagement inspirée, laissera bondir en liberté des troupeaux de vaches ou de moutons.

Nos grands paysagistes ne peignent jamais le champ sans le bœuf, la prairie sans le mouton, la forêt sans le cerf : c'est qu'ils sentent que l'homme seul est impuissant à vivifier le paysage. Pourquoi l'art actuel des jardins, qui n'a qu'un principe fondamental, l'imitation de la nature réelle, dédaignerait-il cette précieuse ressource d'animaux paissant au milieu de vertes pelouses, ressource à laquelle les Anglais, dans leurs grands parcs, ne manquent jamais de recourir? Déjà des cerfs et des daims peuplent le parc spacieux qui leur a été réservé en face de la grande île; des chevaux paîtront en liberté dans le vaste hippodrome de Longchamp. Il est donc permis d'espérer qu'en dépit des puristes, les vertes pelouses de Madrid ne resteront pas plus longtemps dégarnies de ce mobilier vivant, qui anime avec tant de charme la placidité un peu morne de la nature herbeuse.

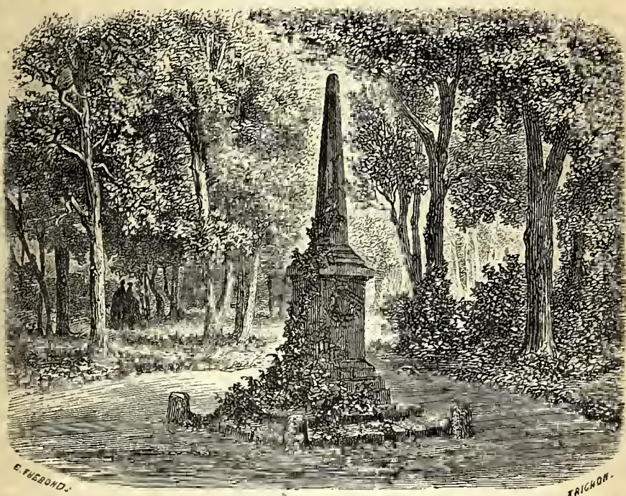
Après avoir arrosé une petite île semi-boisée, la rivière de Longchamp s'enfonce dans les ténèbres de la *forêt*. Ce terme amphibologique de forêt, dont nous nous servons à dessein, trouve sa justification dans la physionomie des lieux. Le point solitaire où nous nous trouvons, échappé par hasard aux dévastations des Prussiens, revêt en effet un caractère presque majestueux. Çà et là des chênes séculaires s'entrelacent de leurs bras noueux; de vieilles cépées y groupent en corbeille leurs troncs divergents. Sous leur épaisse verdure foisonnent le lierre terrestre aux pousses vagabondes, l'élégante digitale et le chèvrefeuille embaumé. Des ponts rustiques, jetés en désordre d'une rive à l'autre, facilitent l'accès de petits sentiers pittoresques tracés sous les épais ombrages. Partout une nature touffue, agreste, presque sauvage, pousse l'âme la plus froide à la méditation ou à la rêverie.

Bientôt une allée se présente et coupe les sentiers qui longent la rivière de Longchamp. Elle conduit d'une part au parc de Bagatelle, que nous décrirons plus loin; de l'autre, à la croix *Catelan*.

Croix Catelan. Le bois de Boulogne a ses légendes, tout comme les forêts les plus célèbres. La plus connue est celle

d'Arnould de Catelan, le poëte chéri de Béatrice, comtessse de Provence. Comme le poëte Hybicus, dont la mort est restée célèbre dans les fastes de l'ancienne Grèce, Catelan fut assassiné au milieu d'une forêt, et un hasard providentiel fit connaître et punir ses meurtriers.

Plusieurs versions de cet événement existent. Celle qui suit, rapportée par M. Quillet dans ses *Chroniques de Passy*, est la plus accréditée. Nous la résumons.



Pyramide de la croix Catelan.

C'était sous le règne de Philippe le Bel. Pendant qu'en France on s'occupait de procédures contre les Templiers, en Provence, sous l'inspiration de Béatrice de Savoie, femme du dernier comte Raymond Béranger, tout respirait amour et poésie. A la cour de Béatrice séjournaient les meilleurs poëtes du temps, les plus habiles champions des cours d'amour, tous les adeptes de la gaie science et du gentil savoir. Parmi eux brillait Arnould de Catelan, depuis longtemps célèbre par ses lais, ses rondels et ses fabliaux.

Philippe le Bel, épris des talents du poëte, voulut l'attacher à sa cour. Il écrivit à Béatrice pour obtenir son agrément. Catelan, flatté des suffrages d'un si grand roi, le remercia par une humble missive, et lui annonça son prochain départ. Il confia sa lettre à un pèlerin de l'île de France, qui passait par Aix à son retour de Terre sainte. A cette bienheureuse époque, les pèlerins étaient les messagers les plus sûrs et les plus ordinaires. Sans autre fortune que leur bourdon, leur chapelet et leur morceau de la vraie croix, ils n'avaient à craindre ni les routiers ni les grandes bandes, si redoutables pour tout autre voyageur.

Catelan parvint sans encombre jusqu'à Paris. Mais il s'agissait de joindre le roi, qui séjournait en son manoir de Passy. Arrivé aux portes de la forêt de Rouvray, alors infestée de malfaiteurs et d'assassins, le poëte trouve une escorte. C'étaient quelques hommes de la garde du roi, envoyés par le monarque pour lui faire honneur et pourvoir à sa sûreté.

Catelan se met en marche, suivi de son domestique, qui semble chargé d'objets lourds et précieux. Le poëte est heureux et porté à l'expansion. « Ces objets, dit-il au chef de l'escorte, sont de riches présents destinés au roi. » Les soudards, à ces mots, se regardent, se comprennent, s'élancent sur l'homme qu'ils avaient à protéger, le poignardent, lui et son domestique, puis se jettent sur ses dépouilles.

A la stupéfaction générale, les présents destinés au roi n'étaient que des liqueurs provençales et des parfums sans valeur. Le lendemain les meurtriers paraissent à la cour. « Arnould de Catelan, disent-ils au roi, n'est pas venu au rendez-vous. » Le monarque, surpris, ordonne des recherches; le cadavre du poëte est trouvé dans les taillis du bois. Restait à découvrir les assassins. On n'osait soupçonner les gardes du roi : ils se trahirent eux-mêmes. Quelques propos lancés par eux dans l'ivresse avaient inspiré déjà quelques soupçons, lorsqu'un jour le chef de l'escorte se présente devant le roi, les cheveux parfumés d'une essence qu'on ne fabriquait qu'en Provence. Une perquisition faite chez le capitaine fournit la preuve du forfait. Les coupables furent brûlés vifs.

Philippe le Bel consacra à la mémoire de l'infortuné Catelan



Sommet de la butte Mortemart. (Page 44.)

une croix monumentale, élevée sur le lieu même du crime. La croix Catelan, rongée par les siècles, fut remplacée au XVII[e] siècle par la pyramide actuelle. Sur deux des faces du piédestal apparaissent encore des restes d'écussons aux armes de Provence. Sur les deux autres faces on lisait l'épitaphe de Catelan et la consécration du monument. Un vieux lierre entoure de rameaux sinueux les quatre faces de la pyramide.

Pré Catelan. Dans les massifs épais qui avoisinent ce monument commémoratif, une célébrité littéraire du temps a conçu l'idée de créer un noyau d'établissements confortables et de plaisir. Autour du *rond-point*, vaste pelouse circulaire, parsemée d'arbustes et de fleurs, s'élèvent, comme aux Champs-Élysées, des constructions de toutes sortes que les gastronomes, les amateurs de fleurs, de musique et de plaisirs élégants, seront heureux de rencontrer. On y trouve restaurants, cafés, jardins fleuris, concerts en permanence, jeux champêtres, cabinets photographiques, salons de lecture, et autres établissements que l'heureux concessionnaire vient d'ouvrir à l'avantage du public et au sien propre.

Accessible aux cavaliers et aux voitures aussi bien qu'aux piétons, le pré Catelan sera pourvu successivement des mille jeux d'adresse dans lesquels on aime à trouver un délassement physique : jeux de paume, de bague et d'arbalète; escarpolettes, chars, montagnes russes, poneys, ballons captifs, marionnettes, etc. Ouvert dès le matin et jusqu'à la dernière heure du soir, la modicité de ses prix le mettra à portée de tous les promeneurs [1]. Le soir, le gaz serpentera le long des allées qui conduisent au rond-point, et complétera la ressemblance avec les Champs-Élysées, ressemblance que la spéculation va donner à cette partie ombreuse et solitaire du bois.

Au delà du pré Catelan, la rivière, au cours de laquelle nous assujettissons notre marche, se divise et forme une île boisée que traverse la *route des Chênes à la croix Catelan.* Près de là est l'*avenue de la Reine Marguerite*, l'une des deux avenues anciennes qui ont été conservées. Plantée de magnifiques acacias et

1. Prix d'entrée : piétons, 20 cent.; cavaliers, 50 cent.; voitures, 1 fr.

bordée de trottoirs sablés, cette magnifique avenue traverse le bois en ligne droite dans sa plus grande longueur. Du point où nous nous trouvons, un doux murmure se fait entendre. C'est la rivière de Longchamp qui, ayant traversé souterrainement l'avenue, tombe de rochers en rochers dans la mare aux Biches.

La mare aux Biches, comme la plupart des eaux stagnantes, était à sec pendant une grande partie de l'année. Néanmoins la chronique assure qu'elle doit son nom aux biches qui venaient s'y désaltérer, quand il y avait des biches dans le bois de Boulogne. Maintenant, une eau fraîche et limpide traverse en toute saison ce petit vallon mystérieux, si fréquenté naguère des poëtes et des amants de la solitude. A droite, existe une petite colline coupée par des sentiers sinueux et charmants.

Des fusains, des cornouillers et des saules pleureurs ombragent la mare aux Biches. Des deux côtés, des sentiers serpentent au milieu du tapis soyeux de gazon qui a remplacé les ronces et les lianes qui en défendaieut les approches. La cascade, du haut de laquelle l'eau tombe dans la mare, est surmontée d'une voûte rocheuse d'une forme singulière. Tout alentour s'étendent des arbustes pittoresques, des plantes grimpantes qui, dans quelques années, animeront ce sol tourmenté.

De la mare aux Biches au **lac de Longchamp**, la rivière n'offre aucun aspect nouveau. Un long ruban argenté, qui se dessine à droite dans le fond du ciel, annonce le voisinage de la grande *avenue de Longchamp*, la seule allée, avec celle de la Reine-Marguerite, qui existe encore de l'ancien bois. Ces anciennes avenues rectilignes, qui fatiguaient autrefois le regard par leur froide uniformité, l'attirent maintenant et le frappent par le contraste que présentent leurs majestueuses perspectives avec les lignes gracieusement ondulées des routes nouvelles.

Dix routes ou avenues, indiquées sur notre plan, descendent au carrefour de Longchamp. Au sommet de l'un des côtés est un lac semé d'îlots, dans lequel vient se jeter la petite rivière de Longchamp. Des sentiers qui bordent ce lac, l'œil embrasse un vaste et radieux tableau. La verte pelouse du grand hippodrome se déploie avec ses tribunes monumentales, ses bouquets d'ar-

bres et ses lacs ondoyants. Vient ensuite la Seine qui limite le bois, et au loin, les coteaux de Sèvres, de Saint-Cloud et du mont Valérien, qui d'ici s'offrent librement aux regards. A nos pieds, et comme repoussoirs à ce vaste tableau, des masses de rochers sortent de terre et retiennent les eaux prêtes à se précipiter dans la nappe de Longchamp, située à 14 mètres au-dessous du lac.

C'est entre ces deux nappes d'eau qu'a été disposée la **grande Cascade**, construction colossale dont les rochers reçoivent en trois chutes distinctes, d'un effet imposant, le trop-plein du lac disposé en réservoir. Cette cascade, qui n'a pas moins de 60 mètres de largeur sur 14 de haut, débite par heure 2000 mètres cubes d'eau. Les rochers qui la composent sont d'énormes blocs de grès de 4 à 6 mètres de hauteur, pris dans la forêt de Fontainebleau. Leur entassement a été combiné de manière à ménager au niveau du sol une grotte rocailleuse. Au centre de cette grotte existe une échappée de vue, et, au travers du miroitement des nappes liquides de la cascade, l'œil ébloui découvrira la plaine de Longchamp et les riantes collines qui la bordent.

Nous ne pouvons juger encore de l'effet que produira cette vaste composition, créée, comme celles qui nous restent à décrire, sous la direction de M. Alphand, ingénieur principal des ponts et chaussées et directeur des travaux du bois ; des centaines d'ouvriers sont encore à l'œuvre à l'heure où nous écrivons. Mais nous croyons la cascade de Longchamp destinée à figurer au premier rang parmi les merveilles pittoresques du bois.

Du bassin de la cascade, la rivière de Longchamp traverse le carrefour par un canal souterrain. Elle reparaît çà et là à la surface du sol de l'hippodrome, qu'elle traverse pour aller alimenter les trois pièces d'eau de la plaine et se perdre dans la Seine.

Cette plaine trouve surtout son intérêt dans l'hippodrome et le champ d'entraînement que l'on y établit. Nous lui consacrerons une division spéciale, qui terminera notre description du nouveau bois de Boulogne.

LA PLAINE.

La plaine comprend les extensions récentes du bois. Deux cents hectares de prés et de terres arables, enlevés à la culture et au pacage, ont été percés de larges routes ondulées, ornés de plantations, sillonnés d'eaux vives, et enfin annexés à la grande promenade dont ils diversifient davantage encore les effets pittoresques. Mais laissons la parole au *Moniteur* qui a publié, en mars 1856, une notice sur les travaux entrepris dans cette partie du bois :

« La plaine était coupée par un bras de la Seine inutile à la navigation ; un mur de clôture et un mamelon élevé, au sommet duquel se trouvait l'ancien cimetière de Boulogne, la séparaient du bois. Le mur a disparu ; le mamelon a fourni 420 000 mètres cubes de déblais qui ont été employés à niveler la plaine et à combler le bras du fleuve. Toutefois, afin d'économiser les remblais, on a conservé certaines parties de ce vaste fossé, qui forment aujourd'hui trois pièces d'eau réunies par un petit ruisseau. Ce ruisseau aboutit à la porte de Longchamp, après avoir serpenté dans la plaine, où il baigne le pied d'un ancien moulin à vent converti en ruine pittoresque. »

L'un des grands charmes de la nouvelle conquête du bois de Boulogne, c'est le **panorama** splendide qui l'entoure de toutes parts. Ce magique rideau de collines, dont la butte Mortemart ne nous montrait que les cimes à demi cachées par les arbres, apparaît ici dans son majestueux développement. Le regard y embrasse à la fois, de la base au sommet, la masse vigoureusement accentuée du mont Valérien, les coteaux de Meudon et de Saint-Cloud qui baignent leur pied dans le fleuve, limite nouvelle du bois; puis la côte de Suresnes, célèbre par la mauvaise qualité de son vin, estimé jadis. Si l'on parcourt ensuite les sentiers ombreux tracés parmi les vieux saules et les grands peupliers qui bordent la Seine, le bois de Boulogne en entier se dessinera en amphithéâtre sur le talus du coteau qui marquait naguère ses limites. Quant à la plaine en elle-même, c'est une vaste pelouse dont les reflets verdoyants s'étendent à perte de vue jusqu'au pied des coteaux qui la dominent. Parsemée çà et là de corbeilles

de fleurs et de bouquets d'arbres, de joyeux chalets, débris de l'élégant hameau de Longchamp et des ruines de l'antique abbaye fondée par saint Louis. La plaine offre aux visiteurs du bois des aspects tout à fait nouveaux. En outre, elle a l'avantage de pourvoir enfin la capitale de la France d'un emplacement qui lui manquait pour les solennités hippiques.

Hippodrome. Le champ de Mars, seul hippodrome de Paris, est, en effet, un champ de courses détestable. « A la moindre pluie, dit M. E. Chapus[1], dont la parole élégante fait autorité en matière équestre, son sol se détrempe : il devient pâteux et profond; les chevaux s'y enfoncent. S'il fait sec, le sol, friable à sa surface, durcit au fond sans offrir d'élasticité, et les chevaux, en galopant, soulèvent des nuages de poussière et de petits cailloux qui empêchent et aveuglent les coureurs. » Même en dehors de la nature du terrain, il y avait tout à reprendre au champ de Mars, insuffisance de tribunes, insuffisance de l'enceinte du pesage, qui aurait dû être macadamisée, absence d'abris pour les chevaux, etc. Le terrain, spécialement consacré aux solennités militaires, ne pouvait recevoir, à chaque course, que des constructions éphémères, impropres par cela même aux détails de l'organisation des courses.

L'édilité parisienne, si intelligente et toujours infatigable quand les intérêts de la grande cité sont en jeu, s'est émue enfin d'un tel état de choses. Elle a acquis, en participation avec l'État, la vaste plaine de Longchamp, au centre de laquelle on a tracé, à grands frais de nivellement, un magnifique hippodrome. Parallèlement à la Seine, on va élever un ensemble d'élégantes constructions destinées à rehausser encore l'éclat des solennités hippiques. C'est ainsi que les courses, inaugurées à leur origine en France dans le bois de Boulogne, ont retrouvé, à un demi-siècle d'intervalle, leur théâtre primitif[2].

La notice semi-officielle, dont nous venons de reproduire un

1. *Le Turf, ou les courses de chevaux en France et en Angleterre.* Paris, 1853.
2. Les premières courses eurent lieu en 1776, sous les murs du bois. Plus tard, elles se firent dans le bois lui-même, sur l'emplacement correspondant à celui des rivières. On partait du rond Royal, qui forme aujourd'hui le carrefour du bout du lac, on suivait l'allée des Princes; puis, après le tour du rond Mortemart, on revenait, par la même allée, au point de départ.

extrait, ajoute, à l'égard de cette importante création, les détails suivants :

« Le nouvel hippodrome contient deux pistes de 30 mètres de largeur : l'une, tracée dans la plaine, a 2000 mètres de longueur ; l'autre, qui se développe en partie sur le plateau en pente douce reliant la plaine au bois, est de 4000 mètres. De vastes et élégantes tribunes, adossées à la Seine et faisant face au bois, seront construites cette année ; elles pourront recevoir 5000 spectateurs.

« Douze kilomètres de routes de 20 mètres de largeur ont été disposés autour des pistes et sur les rives de la Seine. La route qui longe le fleuve doit être prolongée cette année par un boulevard en dehors du bois jusqu'au pont de Saint-Cloud. Déjà toute la plaine est nivelée et ensemencée ; bientôt elle offrira l'aspect d'une verdoyante pelouse. On y plante maintenant 200 000 pieds d'arbres et d'arbustes qui formeront des massifs isolés, de manière à ménager des perspectives sur le mont Valérien, Saint-Cloud, Meudon, le viaduc de Fleury, le pont de Suresnes, Neuilly et le clocher de Boulogne. »

Ces plantations, faites en grande partie avec l'appareil Mac-Glathen, dont nous dirons quelques mots, répandront spontanément, pour ainsi dire, l'ombre et la fraîcheur sur cette vaste plaine, aujourd'hui dénudée. La pelouse de l'hippodrome, qui en occupe le centre, recevra elle-même çà et là quelques arbustes qui ajouteront à l'effet pittoresque sans masquer la vue des courses.

Appareil Mac-Glathen. Le cèdre qui couronne la butte Mortemart étendait autrefois ses racines à trente-cinq pieds au-dessous du sol où elles reposent aujourd'hui. Grâce à l'ingénieux appareil imaginé par un agronome écossais, on a pu le déraciner, l'élever avec la terre qui l'entourait, et le replanter au point qu'il occupe.

Le principe de la machine Mac-Glathen est tellement puissant, qu'avec un appareil de dimension convenable, il ne serait pas impossible de déplacer les arbres les plus élevés, tels que les ormes séculaires de nos promenades publiques. Il consiste principalement en un châssis carré, armé intérieurement de bêches en fer très-tranchantes et qui, enfoncées dans la terre, isolent du

sol environnant l'arbre et ses racines. Au moyen de chaînes, l'arbre est soulevé comme un pot de fleurs gigantesque jusqu'au niveau d'un énorme véhicule en tous points semblable, aux dimensions près, à ceux affectés au transport des caisses d'orangers. C'est ainsi que des individus de 10 mètres de hauteur sur 70 centimètres de circonférence ont pu être amenés de différents points et plantés là où ne s'élevaient la veille, sur une plaine nue, que des arbres rachitiques ou des taillis étouffés.

Tombeau russe. Au milieu des plantations nouvelles établies au point de rencontre des deux pistes de l'hippodrome, quatre grands peupliers, dont les cimes élancées se découpent sur le fond du ciel, attirent le regard. Ces peupliers encadrent un caveau funéraire servant de tombeau à un général russe. Nous ignorons le nom de ce général qui, pendant l'occupation, fut enterré là avec plusieurs milliers de soldats de sa nation. Quant au **cimetière de Boulogne,** mentionné dans la note officielle, il a été conservé, bien qu'il cesse d'être affecté à la sépulture. Des plantations d'arbres l'entourent, et, bientôt, le dissimuleront aux regards.

La plaine sera affermée par la ville à la *Société d'encouragement*, dont les chevaux, paissant en liberté sur ce vaste espace, offriront un attrait de plus aux promeneurs. C'est un spectacle intéressant, en effet, que de contempler le cheval, ce compagnon de l'homme dans toutes les situations de la vie, paissant en liberté au milieu d'une prairie ou d'un parc. Mais combien ce noble animal acquiert plus de grâce encore lorsqu'il peut déployer au milieu des siens et sur un vaste horizon de verdure les belles proportions qu'il a reçuês de la nature! L'immense pelouse de l'hippodrome du bois de Boulogne rappellera ainsi les campagnes des plus riches comtés d'Angleterre et leurs immenses prairies couvertes des nobles animaux qui font la richesse et l'une des gloires de ce pays.

Aux jours des fêtes équestres, l'hippodrome et la plaine qui y conduit offriront un admirable spectacle. Les promeneurs, après avoir parcouru les épais ombrages du bois, déboucheront tout à coup à l'entrée d'une vaste plaine d'un vert d'émeraude, égayée d'une multitude élégante, coupée de routes d'une courbe

gracieuse et ayant pour fond de rideau le panorama le plus splendide. Une tour d'un effet pittoresque, intéressant débris de l'abbaye illustre fondée par saint Louis, anime l'aspect de cette pelouse verdoyante. Plus loin, se dessineront les tribunes, derrière lesquelles d'épais ombrages et un ruisseau entrecoupé de lacs répandront l'ombrage et la fraîcheur. Après avoir eu si longtemps pour hippodrome un terrain défectueux dont aucune ville de province n'eût voulu, Paris va posséder un hippodrome sans rival dans le monde. Sous ce rapport donc, comme pour ses monuments, ses écoles, ses salons, ses théâtres, la plus brillante cité des temps modernes restera en possession de ce privilége d'attraction universelle que les siècles lui ont légué et dont la sollicitude de l'administration agrandit chaque jour encore le cercle.

Plaine des Sports. Mais l'édilité parisienne n'a pas voulu arrêter à la plaine de l'hippodrome les conquêtes du bois. Du pont de Neuilly au pont de Suresnes, s'étend, le long du fleuve, une autre plaine, longeant la Seine d'un côté et le bois de Boulogne de l'autre, sous les regards du château de Bagatelle. C'est là que furent établis il y a peu d'années les *sports de Longchamp*, destinés aux audaces du steeple-chase ou course au clocher.

Longtemps la course plate fut la seule épreuve à laquelle ait été soumis le cheval. Mais la chasseresse Angleterre, afin d'assouplir aux difficultés du saut les facultés de ce noble animal, a imaginé la course au clocher, introduite chez nous pour la première fois en 1834.

Les membres du sport parisien sont les acteurs principaux de ces solennités. On les voit y déployer, sans aucun intérêt de position, de fortune ou d'avancement, un luxe de courage et de hardiesse qui rappelle nos vieux tournois, si brillants et si périlleux. Plusieurs catastrophes, entre autres la mort du marquis de Mac-Mahon, arrivée en 1844, avaient refroidi l'intérêt excité par ce genre de courses. La Croix-de-Berny, son théâtre habituel, était tombée dans l'oubli, lorsque M. Caisac d'Auxonne inaugura, en 1850, de brillantes réunions au domaine de la Marche, près de Ville-d'Avray.

L'empressement du public et son affluence aux courses émou-

vantes de la Marche firent naître la pensée d'ouvrir aux steeple-chase, une seconde lice. A la faveur d'une riche association, la belle plaine dont nous venons de parler reçut un hippodrome approprié aux nécessités de ce genre de course. La piste est semée, comme l'indique le plan que nous avons annexé à ce livre, d'obstacles artificiels et variés, tels que haies, talus, fossés et saut de rivière. Mais ces vastes terrains, qui se rattachent naturellement par leur situation au bois de Boulogne, viennent d'être acquis par la ville, afin de conserver à la plaine du bois, dans toute sa longueur, la vue ravissante qu'elle a sur le fleuve. Ils vont recevoir un **champ d'entraînement**, complément indispensable de l'hippodrome.

L'éducation du cheval de course et de chasse constitue l'art de l'entraînement, que les Anglais ont poussé si loin. « L'entraînement a deux parties distinctes, dit M. E. Chapus dans le livre que nous avons déjà cité ; l'une est médicale, l'autre gymnastique. Faire disparaître toute chair et toute graisse superflue, voilà par où débute l'entraînement ; puis il faut entretenir l'animal en longue haleine par un exercice régulier. L'air, l'exercice et la nourriture comprennent le grand art d'entraîner les chevaux. Le rôle de l'entraîneur, moins en évidence, moins scénique que celui du jockey, est plus capital. Le bon entraîneur contribue à faire le bon cheval ; il complète l'œuvre de Dieu. »

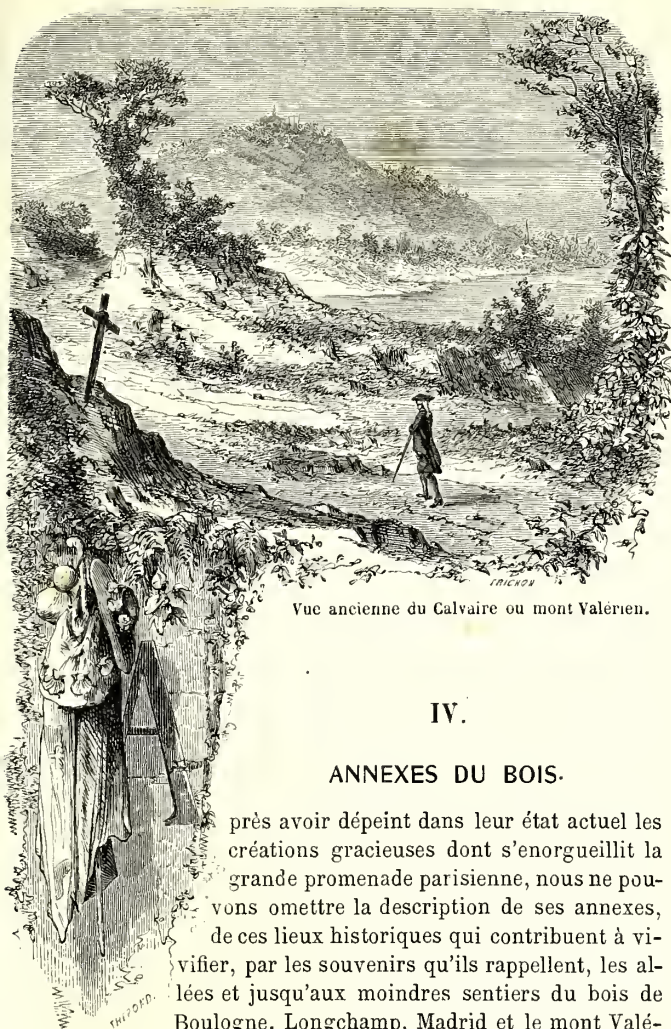
La vaste plaine des sports offre, au dire des connaisseurs, un lieu éminemment favorable aux pratiques de cet art équestre. Elle sera, dans tous les cas, pour le promeneur un but agréable d'excursions. Ainsi consacrés aux luttes hippiques et à l'éducation du cheval, les nouveaux territoires du bois de Boulogne deviendront inévitablement le centre unique du haut sport, un théâtre où se succéderont tous les plaisirs du genre. Ils ne pourront qu'ajouter encore aux magnificences d'un parc qui est déjà sans rival dans le monde.

Tel qu'il est, en effet, et sans tenir compte de ses futurs embellissements, le bois de Boulogne peut être considéré comme la promenade la plus magnifique, la plus variée et la plus étendue qui existe aux portes d'une capitale. Londres, si riche en parcs, peut invoquer leur nombre et leur situation heureuse au

centre de la ville; mais aucun d'eux, pris isolément, ne soutient le parallèle. Si la masse d'eau de *Serpentine River*, à *Hyde-Park*, dépasse en étendue celle des rivières et des lacs, elle ne saurait se comparer à la Seine, qui borde le bois dans toute l'étendue de la plaine; il lui manque en outre les deux îles gracieuses qui sont la perle de la grande promenade parisienne. Les vieux chênes voisins de la mare d'Auteuil et ceux du canton d'Armenonville valent bien les ormes des *Kensington Gardens*, et les amateurs de la ligne droite trouvent, dans l'avenue de la Reine-Marguerite et dans celle de Longchamp, des allées plus longues, plus larges et mieux peuplées que celles de *Regent's Park*.

C'est à l'initiative personnelle de l'empereur que revient la gloire d'avoir assuré l'existence si longtemps menacée de cette admirable promenade, et d'avoir doté Paris d'une création que toutes les capitales lui envient.





Vue ancienne du Calvaire ou mont Valérien.

IV.

ANNEXES DU BOIS.

Après avoir dépeint dans leur état actuel les créations gracieuses dont s'enorgueillit la grande promenade parisienne, nous ne pouvons omettre la description de ses annexes, de ces lieux historiques qui contribuent à vivifier, par les souvenirs qu'ils rappellent, les allées et jusqu'aux moindres sentiers du bois de Boulogne. Longchamp, Madrid et le mont Valérien mettront en relief les grands noms qui ont foulé ce sol privilégié. Bagatelle, la Muette, Saint-James et le Ranelagh nous

feront vivre un instant, par la pensée, avec les fantaisies capricieuses et à demi effacées déjà du siècle dernier.

Ce coin de terre est, sans contredit, le seul au monde qui rappelle, sur un aussi petit espace, tant de grands et historiques souvenirs.

LONGCHAMP.

Longchamp, qui n'éveille aujourd'hui dans l'esprit que des idées de modes, de luxe et de plaisirs, fut longtemps l'asile de l'humilité, de la prière et du recueillement. C'était alors un monastère illustre entre tous ceux de la chrétienté, par le rang élevé de ses religieuses, dont plusieurs étaient de sang royal, et surtout par la vie austère de sa fondatrice, sainte Isabelle, dont le tombeau y attira pendant des siècles la foule des pèlerins. De cette célèbre abbaye, édifiée par saint Louis et renversée par le flot de 1793, il ne reste rien, sauf deux vieilles tours dont l'une servait de moulin, et les humbles bâtiments affectés de nos jours encore à l'exploitation rurale.

« Le monastère de Longchamp, dit le P. Danielo, chroniqueur de l'abbaye, prend son nom de sa *longue planure.* Situé au pied de ce tant renommé tertre, nommé vulgairement *mont Valérien*, c'est, quant à l'aspect, une belle assiette de paysage. Mais vrai est que ce lieu désert et sujet pour cette cause à infinis meurtres et brigandages avait alors un fort triste surnom et sobriquet, à savoir de *coupe-gueule.* »

C'est le 10 juin 1256 que saint Louis vint poser solennellement la première pierre de l'église abbatiale. Après la cérémonie, le roi prononça un discours d'inauguration qui, dans le texte du P. Danielo (*Vie de Madame Isabelle*), ne contient pas moins de 24 pages in-8. Néanmoins, l'éloquence du saint roi subjugua l'auditoire. « Toute l'assemblée, dit cet écrivain, fut ravie en admiration en entendant des paroles si exquises. Chacun, au lieu de s'en lasser et de s'en ennuyer, eût voulu qu'il eût parlé la journée tout entière. » Protecteur naturel du couvent fondé par sa sœur, saint Louis lui attribua de riches concessions, confirmées ou étendues par ses successeurs.

Trois années après, l'abbaye étant construite, sainte Isabelle

quitta le palais des rois de France pour venir habiter Longchamp. De ce moment, sans prononcer de vœux ni prendre l'habit, elle élagua de sa vie tout ce qui rappelait la splendeur de son origine. Elle renvoya ses dames d'honneur et ne retint auprès d'elle que deux pauvres femmes dont elle refusait les services. Elle était misérablement vêtue et réparait de ses propres mains ses vêtements et ceux des pauvres. Elle préparait ses aliments, généralement grossiers, et allait elle-même, quel que fût le temps, en toute saison, puiser à la Seine l'eau nécessaire à son usage. Peu habituées à de si âpres travaux, et aux rigueurs de l'hiver, ses mains, qu'elle avait fort belles et délicates, étaient toutes fendues et gercées. En outre de ces macérations de la chair, elle s'imposait de sévères pénitences, augmentant chaque jour ses prières et ses abstinences. De telles austérités épuisèrent rapidement en elle les sources de la vie. Dix années après son arrivée à Longchamp, cette pieuse princesse, dont la main avait été vainement sollicitée par de puissants souverains, s'éteignit dans l'humble appareil de la vie cénobitique.

Le jour même de sa mort, elle appela auprès d'elle ses compagnes et leur fit de touchants adieux. Ce fut parmi les religieuses une désolation mêlée de larmes et de sanglots. Sentant que la mort approchait, Isabelle, à l'exemple de la reine Blanche sa mère en pareille agonie, se fit mettre sur de la paille, où elle expira (23 février 1269).

Saint Louis venait de partir pour la Terre sainte lorsqu'il apprit, à son arrivée à Tours, la mort de sa sœur. Il revint sur ses pas pour lui rendre les derniers devoirs. L'histoire nous le montre ce jour-là, *se tenant à la porte de l'église pour empêcher d'entrer les personnes qui n'étaient pas nécessaires*. La cérémonie terminée, il prononça un discours d'une onctueuse éloquence, et ayant pour but de consoler la communauté tout en larmes d'une perte si douloureuse.

Nous n'avons pu lire sans être ému, nous l'avouons, cette vie volontairement pauvre et humiliée, cet héroïsme d'abaissement, qui frappe d'autant plus, dans nos idées modernes, que l'exemple part de plus haut. Mais en même temps, que de grandeur, que de simplicité touchante dans les derniers devoirs rendus à Isabelle

par son digne frère ! Le vainqueur de Damiette faisant lui-même la police de l'église et remplissant les fonctions de prédicateur ! Qui ne reconnaîtrait, à ces traits, le royal magistrat rendant au pied du chêne de Vincennes ses équitables arrêts et n'ayant pour trône qu'un tertre de gazon ?

Aussitôt après la mort d'Isabelle, la voix publique la proclama sainte, et les malades accoururent autour de son tombeau. De nombreux miracles répondirent à ce pieux empressement. Le 19 janvier 1521, Isabelle fut béatifiée par le pape Léon X, et l'église célèbre sa fête le 31 août.

L'ordre qu'elle avait appelé était celui de Saint-François, alors en grande faveur. Les religieuses, aux termes d'une bulle du pape Urbain IV, s'appelèrent *Sœurs mineures de l'Humilité Notre-Dame*, auquel nom elles ajoutèrent celui de *Claristes urbanistes de l'archimonastère de Longchamp.*

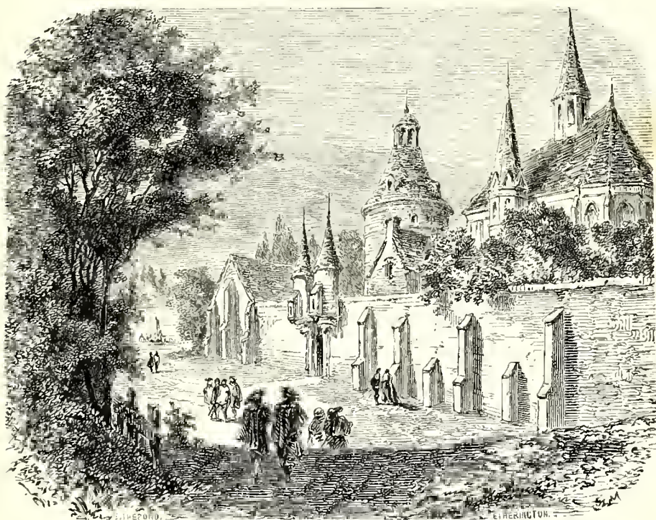
Les plus grands noms de la France féodale ont illustré cette abbaye. Marie, duchesse de Brabant, Madeleine, fille du duc de Bretagne, la princesse de Craon, les dames de Laval, de Beaujeu, de Chauvigny, d'Harcourt, de Méry, etc., touchées par la vie édifiante de la fondatrice, entrèrent au monastère et y prirent le voile. Blanche de France, femme de Ferdinand d'Espagne, Blanche, fille de Philippe le Long, et Jeanne, fille du roi de Navarre, figurent également parmi les religieuses ou abbesses de cette illustre maison [1].

Pendant plusieurs siècles, le monde assista donc à ce grand spectacle de princesses et châtelaines de haut rang, abdiquant volontairement l'usage des richesses, le bien-être de la vie, et venant à Longchamp embrasser avec franchise et amour la pauvreté. Mais les libéralités royales, non moins que les dotations de tant d'illustres adeptes, produisirent d'immenses richesses, et cet abus fit déchoir insensiblement l'austérité de la règle, tant recommandée par Isabelle à son lit de mort. L'humilité et les prescriptions ascétiques ne trouvant plus d'écho dans le cœur des

1. Philippe V, dit le Long, y résidait souvent afin de rester auprès de Blanche, sa fille. Il répara les bâtiments et fit reconstruire l'église et le cloître. Par ses libéralités, la communauté s'éleva à quatre-vingts religieuses, de soixante qu'elle comprenait auparavant. Philippe V mourut à Longchamp le 3 janvier 1322. M. Henri Martin, *Histoire de France*, t. V, prouve à l'évidence ce fait, jusque-là contesté.

générations mondaines de la Renaissance, on vit s'introduire parmi les religieuses les raffinements du luxe et de la sensualité. Puis, le relâchement des mœurs ayant suivi le mépris de la discipline religieuse, elles s'abandonnèrent à tous les désordres.

Nous n'éveillerons pas ici le souvenir de faits scabreux et difficiles à raconter. Ces aventures, assez uniformes d'ailleurs, enrichirent les chroniques de la cour *gentiment corrompue*, dit Brantôme, du rival de Charles-Quint, et celles de l'entourage du Béarnais. Nous nous bornerons à citer les principaux passages d'un rapport de saint Vincent de Paul, alors supérieur de la congrégation de la Mission. Ce rapport est adressé au cardinal de Richelieu, qui avait chargé ce saint homme de faire une enquête sur les désordres reprochés aux religieuses.



L'abbaye de Longchamp.

« Afin que les faits paraissent plus clairs à Votre Éminence,

dit-il, je tâcherai de présenter en peu de mots l'état actuel de la maison de Longchamp.

« Depuis deux siècles, le doux parfum du Christ qui régnait dans ce monastère a fait place à l'odeur infecte de l'indiscipline et de la corruption des mœurs.... Loin d'être fermés, les parloirs sont ouverts à tout le monde, même à des jeunes gens qui n'ont point de parentes dans le couvent. Là, et quand il leur plaît, accourent la plupart des religieuses seules et sans témoins.

« Contrairement aux statuts, on a pratiqué dans ces parloirs certaines ouvertures ou fenêtres qui offrent des périls évidents pour les jeunes filles. Les frères recteurs du couvent ne portent pas de remède au mal. Loin de là, ils l'augmentent eux-mêmes. En effet, à titre de confesseurs, et aux heures indues de la nuit, ils se glissent dans le couvent et viennent y causer avec les religieuses. Un de ces frères a été découvert au moment où l'une des plus jeunes sœurs l'introduisait de nuit dans sa cellule. »

Enfin, Vincent de Paul, en suivant l'ordre de progression décroissante, termine en reprochant aux religieuses de se vêtir de robes luxueuses, de porter des montres d'or, des rubans couleur de feu, des gants d'Espagne parfumés, etc.

L'enquête opérée par le saint homme fut sans résultat. Ne relevant que du saint-siége, les religieuses dédaignèrent les foudres diocésaines et persévérèrent dans leurs désordres. Aussitôt, les fidèles scandalisés s'éloignent, le tombeau de sainte Isabelle perd tout prestige, et l'église devient déserte.

C'est alors que, dans l'espoir de faire cesser la solitude qui les entourait, les religieuses imaginèrent de chanter en musique l'office des *Ténèbres* qui a lieu, selon la liturgie catholique, les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte. Parmi elles se trouvait une chanteuse célèbre de l'Opéra, Mlle Le Maure, qui venait de prendre le voile (1727). La beauté de sa voix fit accourir à l'église tous les habitués de l'Opéra, heureux de pouvoir entendre encore la cantatrice si longtemps applaudie et si vivement regrettée. Affriandée par ce succès, l'abbesse se mit en quête de belles voix. Elle alla même, dit-on, jusqu'à réclamer l'assistance des chœurs de l'Opéra, afin de rehausser l'éclat de ces concerts religieux. Quoi qu'il en soit, *la cour et la ville* se donnèrent rendez-

vous à Longchamp, dont l'église ne fut plus assez vaste pour contenir la foule.

Mais ce n'était plus cette foule pieuse et recueillie qu'une foi robuste attirait jadis au pied du tombeau d'Isabelle. Sans doute des âmes pieuses venaient encore à Longchamp pour y prier ; mais la plupart des visiteurs ne voulaient que voir ou être vus : car la mode avait pris sous son capricieux patronage les cérémonies des religieuses. Il était du dernier bon ton d'y assister en grande toilette des tribunes de l'église, sorte de champ clos où les femmes luttaient d'élégance et de belles manières, où les courtisanes mêmes et les filles d'Opéra, entourées des roués de l'époque, étalaient un faste inouï. Bientôt de cette foule bariolée sortirent tous les désordres signalés par saint Vincent de Paul. Le scandale fut à son comble, et l'autorité diocésaine, jusque-là méconnue, intervint avec efficacité. Les chants cessèrent, et la célébration de cérémonies devenues profanes fut interdite.

L'abbaye resta encore une fois déserte ; mais la promenade, qui était passée dans les mœurs, survécut. Seulement l'élégance, au lieu d'étaler son luxe dans les gothiques tribunes de l'église, se déploya en plein air. On la vit chaque année, pendant les trois jours consacrés à la mode, venir se mettre à la file dans la grande avenue qui, de Paris, conduit à Longchamp ; et, au lieu de pousser la promenade jusqu'au monastère, désormais sans attrait pour elle, l'élégante cohue tourna bride à la porte Maillot, et fit de la grande avenue des Champs-Élysées son théâtre privilégié.

Comme la plupart des institutions humaines, la promenade de Longchamp a eu ses époques de grandeur et de décadence. Ses plus beaux jours remontent aux dernières années de la vieille monarchie. « En 1785, dit un auteur contemporain, un Anglais parut à Longchamp dans un carrosse d'argent, dont les roues étincelaient de pierres précieuses. Ce carrosse était traîné par des chevaux ferrés d'argent, ornés de marcassites et autres pierres précieuses. C'était à qui étalerait le plus de richesses dans les équipages, le plus d'élégance dans les attelages et le plus de faste dans les livrées. Des masques élégants, représentant les personnages dramatiques les plus en vogue, sillonnaient la foule. On voyait le fameux *Jeannot*, avec son bonnet rouge et sa lanterne,

la *famille des Pointus*, *Cadet Roussel*, etc. La Mode, du haut d'un char que traînaient des papillons, dictait ses arrêts que la foule s'empressait de recueillir pour les transmettre, de province en province, jusqu'aux extrémités de l'Europe. »

La Révolution, qui détruisit le monastère de Longchamp, laissa toute sa vogue à la promenade. Seulement, aux dames et au luxe de la cour avaient succédé les femmes et les gaspillages des parvenus du Directoire ; aux richesses élégantes de la monarchie, un faste guindé et des toilettes de mauvais goût. C'est au Longchamp de 1796 qu'apparurent les *incroyables* en habits carrés et coiffés en caniche, et les *merveilleuses* qui, sous prétexte d'archaïsme, réduisirent le costume féminin à sa plus simple expression. L'année suivante, la réaction thermidorienne produisit la coiffure à la Titus, qui s'est conservée jusqu'à nous en raison de sa commodité. La plus grande révolution du costume moderne, la substitution du pantalon à la culotte, date du Longchamp de 1802.

Bientôt l'élégante arène vit éclore les modes disgracieuses de l'Empire. Les robes étroites, les tailles courtes et la ceinture nouée sous le sein, ne disparurent complétement que vers 1822 ; mais à cette époque, une autre monstruosité, les manches à gigots, s'introduit dans le costume féminin et prépare le règne de la crinoline. Les élégants revêtent le gigantesque carrick, qui surcharge leurs épaules d'une cascade de collets. Au Longchamp de 1811, la botte ose se cacher sous le pantalon. Vers 1826 enfin, après une absence de deux siècles, la barbe reparaît sur les visages masculins.

Cependant le retour aux idées du moyen âge introduit l'anarchie dans le vêtement. Les hommes se font graves et visent à la simplicité ; puis du simple, ils arrivent au négligé par l'horrible invention du paletot, cette blouse déguisée. Aujourd'hui, il y a bien encore des courants qui entraînent la foule ; mais la mode, pour les hommes du moins, ne s'exerce plus que sur la coupe et la couleur des vêtements, qui restent toujours les mêmes. C'est presque dire qu'il n'y a plus de mode.

Mais il y a encore des progrès, grâce au génie industriel de l'époque. Le Longchamp de 1856, par exemple, a consacré le succès de la mécanique appliquée à la confection des vêtements.

Humann, le célèbre Humann, perfectionnant le travail informe des machines américaines, a produit le pantalon et l'habit sans couture. L'ouvrier tailleur va donc jeter l'aiguille qui le tenait péniblement accroupi; le voilà devenu, de manœuvre qu'il était, surveillant, contre-maître des machines à coudre!

Longchamp aujourd'hui n'est plus, comme avant 1830, un carrousel de luxe et d'élégance, recherché surtout du grand monde et des étrangers de distinction. Le noble faubourg, en se retirant de la lice, lui a enlevé la majeure partie de son éclat. La foule, il est vrai, s'y porte encore; mais ce n'est plus la foule dorée d'autrefois. Pour un équipage de vrai luxe et d'une élégance recherchée, on y rencontre vingt voitures de remise et de place et un nombre illimité de véhicules commerciaux, cherchant à attirer sur telle ou telle création les faveurs de la vogue. Longchamp, en grande partie, sert donc d'annexe à la quatrième page des journaux. Il se fait mercantile et s'efforce ainsi de consoler le commerce parisien de la perte des beaux profits que lui valait cette émulation de beaux équipages, de belles livrées et de toilettes étudiées tout exprès pour la circonstance, et qui faisaient la gloire du Longchamp d'autrefois.

Les grandes capitales de l'Europe, imitant l'exemple de Paris. ont aujourd'hui leur Longchamp. Moscou a établi le sien, avec un succès croissant, dans le bois des Faucons. Saint-Pétersbourg, Londres, Vienne et Berlin voient également, à des époques régulières, les cavaliers et les équipages du monde opulent se rencontrer pour suivre, à la file les uns des autres, un itinéraire fixé.

Quant aux constructions de l'antique abbaye, nous n'avons malheureusement que peu de mots à ajouter. A Longchamp, comme ailleurs, la révolution de 1789 s'est montrée sévère et même aveugle. Tous les tableaux furent brûlés, tous les monuments sépulcraux furent détruits; rien n'est resté du tombeau de sainte Isabelle, dont les cendres furent jetées au vent.

L'abbaye n'est plus même une ruine. L'église, nef élégante et gracieuse du XIVe siècle, a disparu. Une mare d'eau stagnante occupe l'emplacement bouleversé des tombeaux du chœur. Les constructions abbatiales ont subi le même sort. Les épaisses murailles crénelées qui fermaient le monastère portaient, de dis-

tance en distance, des tourelles d'un effet pittoresque. Affamée de matériaux de construction, la bande noire termina son œuvre par la destruction de l'enceinte. La grange seule, qui remonte au XIIIe siècle, et qui montre encore son vieux pignon soutenu par deux contre-forts, fut conservée avec l'une des tours et le moulin.

Celui-ci, dont on admire la belle et solide construction, forme aujourd'hui la tour pittoresque du grand hippodrome, dont nous avons parlé au chapitre précédent.

MADRID.

Vincennes, Saint-Germain, Rambouillet, Fontainebleau et Versailles, avant d'être des palais, furent de simples rendez-vous de chasse. Le château du bois de Boulogne, à l'origine, devait avoir cette humble destination; mais le goût de François Ier pour les constructions fastueuses l'emporta sur sa résolution première, et produisit cet admirable édifice qui fut, pendant deux siècles, l'une des gloires de la France et l'ornement du bois qu'il dominait par sa masse imposante.

Ce splendide rendez-vous de chasse s'est d'abord appelé le château du bois de Boulogne. En 1560, on trouve écrit dans un document officiel : *Boulongne* dit *Madril* ou *Madric*. Pourquoi ce changement de nom? Quelle en est la cause et la signification?

Plusieurs versions circulent à cet égard. La seule à laquelle nous nous arrêterons, parce qu'elle est encore accréditée de nos jours, est due à un bourgeois de Paris qui écrit ce qui suit dans son *Journal du règne de François Ier* : « En l'an 1528, incontinent après Pasques, le roy commença à faire bastir et édifier un château et lieu de plaisance, auprès du bois de Boullongne et du couvent des religieuses de Longchamp, qui est quasi sur la rivière de Seyne entre la dicte religion de Longchamp et le pont de Nully, et le nomma le roy Madril, parce qu'il estoit semblable à celui d'Espaigne, auquel le roy avait esté par longtemps prisonnier. »

Le palais de Charles-Quint où François Ier fut détenu était une lourde et féodale construction élevée au XIVe siècle par le succes-

seur de Pierre le Cruel. Le château du bois de Boulogne brillait, au contraire, par la grâce et la légèreté de son architecture de la Renaissance; mais, en dépit des dénégations de tous les voyageurs, la version du bourgeois de Paris s'accrédita. Elle est encore admise aujourd'hui par la foule des auteurs.

Voici ce qui a pu propager cette erreur, tellement enracinée dans l'opinion, que les meilleurs esprits désespèrent de la détruire. L'architecture polychrome que François I[er] avait adoptée pour le nouveau château n'était nulle part d'un usage aussi général qu'en Espagne. Il est impossible que le roi n'ait pas été frappé de cette analogie, et qu'il ne l'ait pas fait remarquer à son entourage, à la vue seule des plans que lui soumettait Jérome della Robbia, l'architecte du château. A la cour, dont le journal ci-dessus vise à mentionner tous les faits, on disait donc que le nouveau château ressemblerait à celui de Madrid *par son ornementation émaillée*, et le Dangeau du temps s'empresse d'écrire *qu'il est semblable* à celui d'Espagne, et cela vers 1530, c'est-à-dire alors que la construction n'était pas encore sortie de terre. C'est seulement, on n'en peut douter, à cette similitude du genre de décoration, ainsi qu'à l'absence d'un nom précis pour l'emplacement du château, qu'est dû le surnom de Madrid qui, insensiblement, a fait son chemin au point d'être admis, du langage familier, dans les documents officiels.

Le château s'élevait majestueusement à l'extrémité nord-ouest du bois. Nous avons cru répondre au désir d'une partie des promeneurs en fixant, sur le plan annexé à ce livre, son ancien périmètre. Le parc, disposé en quinconces réguliers, en forme de damier, montrait à son extrémité sud un labyrinthe, réminiscence des grands jardins d'Italie. Un mur élevé isolait de toutes parts la royale retraite, entourée elle-même de larges fossés sur lesquels un pont unique était jeté.

Le château avait la forme d'un rectangle de vingt-trois toises de long sur huit de large. Il reposait sur un puissant soubassement, caché par le revêtement du fossé et contenant les cuisines et les offices. Chacune des deux façades était composée d'un corps de logis flanqué de deux énormes pavillons. Quatre tourelles carrées, très-saillantes, marquaient cette division des deux

grandes façades. L'édifice avait quatre étages, dont les deux premiers étaient composés d'élégants portiques en arcades, ornés de colonnes engagées. Au centre de chacun des deux pignons, s'élevait une grosse tour circulaire dont chacune renfermait un escalier d'honneur. A cette époque les escaliers étaient considérés comme un hors-d'œuvre que l'on ne pouvait placer qu'en dehors des constructions. Ducerceau, en 1567, nous a laissé, de cette œuvre admirable, une description et des dessins très-détaillés. (*Excellents Bastimens de France*, tome I.)

Mais ce qui en faisait un édifice unique en France, et précieux pour l'histoire de l'art, c'était son ornementation extérieure, imitée des palais arabes de l'Alcazar et de l'Alhambra [1]. Des pièces de faïence, émaillées en relief et de couleurs étincelantes, recouvraient les murs des façades, ou tout au moins les parties saillantes de leur ornementation. Ces pièces portaient, ou formaient, par leur réunion, des sujets de tout genre, rendus inaltérables par la cuisson et l'émaillure. C'est de Majorque, où ils vainquirent les Arabes, que les Pisans, entre autres dépouilles opimes, rapportèrent des *azulejos*, bassins émaillés qu'ils incrustèrent comme ornement sur la façade de quelques églises. De cette importation naquit bientôt une nouvelle statuaire, que les aspirations sublimes de Lucca della Robbia, sculpteur florentin, élevèrent au plus haut rang des productions de l'art. Désireux d'en enrichir la France, François Ier appela Jérome, un des membres de cette famille des della Robbia, et le chargea de construire et décorer le château du bois de Boulogne.

« Girolamo della Robbia, dit M. de Laborde [2], avait non-seulement pratiqué tous les procédés secrets qui formaient comme le patrimoine de la famille, mais il avait eu la principale part dans l'extension donnée à l'architecture polychrome. Tandis que ses frères étaient des sculpteurs peintres, il était, lui, peintre, sculpteur et architecte. »

1. Les carreaux de faïence émaillés, qui recouvrent encore les murs de l'Alhambra, furent peints en 1280. La grâce des compositions et l'éclat des couleurs montrent combien était avancée, à cette époque, la civilisation arabe.

2. *Le Château du bois de Boulogne*, dit *château de Madrid*, Etude sur les arts au XVIe siècle, par M. le comte de Laborde, membre de l'Institut. Paris, 1855.

Jérome della Robbia couvrit de ses compositions, aujourd'hui perdues totalement, les trois façades alors terminées du château. L'éclat des émaux venait s'ajouter à la richesse et à l'élégance des sculptures. Toutes les parties saillantes des façades en étaient recouvertes, depuis le soubassement jusqu'au faîte des cheminées. Au dire des contemporains, ces décorations, procédant à la fois de la peinture et de la sculpture, produisaient un effet original et éblouissant. Le peuple, frappé de cette ornementation magique, ne désignait jamais le château de Boulogne que sous le nom de *château de faïence.*

Dans la décoration de la grande salle du premier étage, la nouvelle statuaire avait produit une œuvre capitale, bien supérieure aux décorations qui ornaient les murailles extérieures : Jérome della Robbia y avait représenté les principaux sujets des Métamorphoses d'Ovide. Les autres salles étaient peu spacieuses, d'après le genre de distribution intérieure qui prévalait alors; mais les dessins de Ducerceau donnent une haute idée des richesses sculpturales et des ornements qui couvraient les manteaux de cheminée, les plafonds, les murailles, et même les parquets.

Après la mort de François Ier (1547), Jérome della Robbia continua les travaux, mais sous la direction, peut-être un peu jalouse, de Philibert Delorme, nommé surintendant des bâtiments royaux. Vers 1553, l'artiste italien, accablé de dégoûts, rentra dans sa patrie; quelques années plus tard il en fut rappelé par le Primatice, son compatriote, qui venait d'être investi de la charge de Philibert Delorme.

L'architecte du château de Madrid, en quittant la France, laissait ce monument inachevé. Le surintendant termina l'étage supérieur de la façade du nord; mais au lieu de continuer son style, il supprima l'ornementation coloriée dont ses écrits blâment hautement l'usage[1]. Cependant, pour éviter de paraître

1. Selon lui, la pureté des lignes architecturales ne peut que souffrir du voisinage de ces colorations éclatantes. De si haut qu'elle parte, cette opinion n'a jamais prévalu dans le monde des arts. L'antiquité associait avec bonheur, aux formes de l'architecture, les brillantes couleurs de la mosaïque; mais le prix élevé de cette décoration en raréfiait l'emploi. Les architectes arabes, dans leurs admirables palais de Grenade et de Cordoue, ont obvié à cet inconvénient. Avec une

exclusif et pour montrer aussi qu'on pouvait se passer de l'émailleur italien, Philibert Delorme fit appel aux habiles artistes de Limoges[1], et, si l'on en croit la tradition, à l'imitateur des della Robbia, à Bernard de Palissy.

Le Primatice est généralement considéré comme l'auteur principal des plans du château. Des documents que vient de publier M. de Laborde, il ressort à l'évidence que c'est à Jerome della Robbia, qui a conçu le plan, suivi la construction et exécuté toute la sculpture d'ornementation en pierre, en marbre et plus particulièrement en faïence émaillée, que revient tout le mérite de cette création. Au Primatice revient seulement l'honneur d'avoir réintégré Jérome dans ses travaux et d'avoir fait achever, sur ses données premières, ce curieux monument. En 1567, l'artiste florentin mourut, en jouissant du succès de son œuvre qui venait d'être complétement achevée.

Rappelons maintenant les faits essentiels qui se rattachent à la courte, mais brillante existence de cette demeure.

Ses murs abritèrent, pendant les dernières années du règne de François Ier, toutes les illustrations de la science, de l'art, de la poésie et de la beauté. François Ier y stimulait par sa présence ces doctes entretiens qui préparèrent la domination intellectuelle de la France.

Sous Henri II, Madrid ne fut qu'un brillant tournoi d'élégance et d'esprit. Arrivée à cet âge où les femmes renoncent généralement à plaire, Diane de Poitiers avait su captiver le cœur du jeune roi, et consolidait son règne par l'enivrement des fêtes et des plaisirs. A Madrid, comme à Anet, son chiffre gravé sur la façade nouvelle de Philibert Delorme, se montrait non loin de celui de Catherine de Médicis, l'épouse légitime.

matière grossière, la terre dite *faïence*, ils ont produit des résultats analogues, sinon identiques, à ceux de la mosaïque. Ce sont, d'un côté, les mêmes effets de vivacité et d'harmonie des couleurs; de l'autre, des conditions égales de solidité et de durée. Il en résultait, sans contredit, pour la décoration monumentale, une ressource précieuse que les architectes de nos jours se gardent bien de dédaigner.

1. Le musée de Cluny possède de Pierre Courtois, émailleur de Limoges, élève de Léonard, neuf grands médaillons qui proviennent du château de Madrid. Ils sont émaillés sur cuivre, et représentent chacun un dieu ou une déesse de l'Olympe. Ces médaillons, qui ont cinq pieds de hauteur, sont les émaux les plus grands que l'on connaisse.

Madrid dut aussi des embellissements au roi Charles IX. L'humeur mélancolique de ce prince lui fit aimer cette royale retraite, où Marie Touchet le consolait des préoccupations politiques[1]. Passionné pour la chasse et versificateur agréable, de l'aveu même des huguenots, qu'il traita fort mal comme on sait, il y composa *la Chasse royale*, poëme didactique où se révèle l'habileté du roi-poëte dans l'art de la vénerie.

Son frère, Henri III, n'aimait point la chasse et n'avait point de maîtresse à conduire au château de Faïence. Ses mignons, habitués aux passe-temps raffinés du Louvre, ne se seraient guère accommodés de ce séjour solitaire. Faute de mieux, il en fit une ménagerie et une arène où les dogues combattaient des lions, des ours et autres bêtes féroces. Mais ces hôtes immondes furent enfin détruits, et on ne les remplaça point. Henri médita alors de nouveaux projets sur Madrid. Il voulut y placer le siége de l'ordre du Saint-Esprit qu'il venait de fonder, et ordonna d'ouvrir, dans le bois de Boulogne, qui eût été entièrement replanté d'ifs et de cyprès, six larges avenues, le long desquelles on aurait érigé un mausolée splendide à la mort de chaque chevalier. « Dans cent ans, disait l'imbécile monarque, le bois de Boulogne sera une promenade bien amusante; il contiendra au moins quatre cents tombeaux. » Les factions, qui déchirèrent ce triste règne, entravèrent fort heureusement la transformation du bois en cimetière.

La race des Valois s'éteint dans le sang. Henri IV arrive, et renoue pour le château de Madrid la chaîne des galanteries royales. A de certains jours, deux carrosses royaux, arrivant de points opposés, franchissaient presque simultanément le pont jeté sur les larges fossés du palais. L'un, venant du Louvre, renfermait le roi; l'autre amenait mystérieusement Catherine de Verdun, l'une des *recluses* de Longchamp. Madrid ce jour-là n'était pas réservé aux rendez-vous de chasse. Comme prix de ces visites, Catherine reçut l'abbaye de Vernon en Normandie,

1. Deux enfants lui naquirent au château de Madrid. L'un, qui fut légitimé, reçut les titres de Charles de Valois, duc d'Angoulême, et mourut sans enfants après une existence orageuse. L'autre, non reconnu, devint évêque de Périgueux sous le nom de Beraud. Quant à Marie Touchet, elle épousa Balzac d'Entragues et elle eut de lui la fameuse marquise de Verneuil.

et obtint de plus, pour son frère, la présidence du parlement de Paris.

L'asile des amours clandestins du Béarnais appartenait cependant en toute propriété à sa femme légitime Marguerite, l'héritière des Valois. Catherine de Médicis maria cette fille de prédilection, huit jours avant la Saint-Barthélemy, et ce mariage, qui n'eut d'autre mobile que la politique, sauva les jours d'Henri IV. Marguerite, dans ses *Lettres* et *Mémoires*, prétend qu'au moment de prononcer le *oui fatal*, on lui donna un petit coup sur la tête pour la lui faire incliner, et que ce fut la seule marque de consentement qu'elle donna. Henri de Navarre ne semblait pas mieux disposé; aussi les deux époux vécurent-ils toujours séparés.

Après le second mariage d'Henri IV, Marguerite reparut sur le théâtre si regretté de ses premiers succès. Le 20 septembre 1605 la vit arriver à Madrid en grande pompe. Toutes les villes qu'elle traversa, depuis Usson, lieu de sa retraite, lui avaient accordé des honneurs souverains. Le lendemain, les principaux seigneurs de la cour et le corps diplomatique vinrent l'y complimenter. C'est là que cette femme extraordinaire, non moins remarquable par les charmes de sa personne et de son esprit que par sa science et ses talents, vint terminer sa carrière romanesque et aventureuse (1615).

La reine Marguerite clôt l'ère des brillantes destinées du château de Madrid. En 1630, on y installa soixante ouvrières chargées de faire fonctionner les premières machines à bas établies en France. La royale demeure et ses charmilles attristées durent regretter ces temps heureux où elles abritaient les brillantes beautés de la cour des Valois.

Le 26 août 1648, Broussel et deux autres conseillers au parlement sont renfermés au château de Madrid sous la garde d'une troupe nombreuse. Le peuple de Paris, qui était alors le champion de l'aristocratie contre l'autorité, prend aussitôt les armes, tend les chaînes des rues, fait des barricades et réclame à grands cris la liberté des prisonniers. La reine-régente, assiégée dans le Palais-Royal par les *insurgents*, refuse-toute concession. Il fallut les supplications de la malheureuse reine d'Angleterre, qui était là comme un éclatant exemple de la fragilité des grandeurs hu-

maines, pour obtenir d'elle l'élargissement des prisonniers de Madrid.

Broussel fit sa rentrée à Paris au bruit du canon et des cloches qui sonnaient à toute volée. « Jamais triomphe de roi, dit Mme de Motteville, n'a été plus grand que celui de ce pauvre petit homme, qui n'avait rien de remarquable que d'être entêté du bien public et de la haine des impôts. » Le lendemain, les barricades furent partout abattues; la révolte s'était évanouie comme un rêve.

Mais bientôt elle éclata plus terrible que jamais. Condé, le vainqueur de Rocroy, s'étant fait l'épée des rebelles, obligea la cour à quitter Paris. On vit alors la reine mère et ses deux fils, dont l'un fut depuis le grand roi Louis XIV, errant hors de la capitale, sans argent, sans linge et presque sans pain, venir demander asile au château de Madrid. La sanglante bataille du faubourg Saint-Antoine, gagnée par Turenne sur Condé, ayant terminé la lutte, le jeune roi quitta cette retraite et rentra dans Paris à la tête de l'armée victorieuse.

Après ces événements, la royale demeure de François Ier fut livrée à la solitude et à l'abandon. Des personnages distingués par la faveur royale ou par des services éclatants l'habitaient lorsqu'éclata la Révolution de 1789, qu'elle n'était pas destinée à traverser. Le 27 mars 1793, le château et ses dépendances furent vendus pour le prix de 648 205 livres assignats, représentant alors 200 000 fr. argent. L'édifice avait coûté plus de 7 millions de francs!

L'acquéreur, nommé Leroy, l'un des précurseurs de cette fameuse *bande noire* qui détruisit tant de richesses et tant de souvenirs, dépeça et vendit en détail les immenses et fructueux matériaux sur lesquels il avait spéculé. Le plomb seul, métal de guerre bien coté à cette époque, lui rapporta 150 000 livres. Les marbres et les boiseries splendides qui décoraient les appartements furent vendus à vil prix et passèrent à l'étranger. Quant aux chefs-d'œuvre des della Robbia, à ces émaux splendides que se disputent aujourd'hui à prix d'or les grands musées d'Europe, ils furent vendus à un maître paveur, pulvérisés et convertis en ciment!

Cet acte de vandalisme accompli, le sieur Leroy s'occupa de démolir les épaisses murailles du château. La démolition pierre par pierre ayant été jugée à peu près impossible, à cause de la dureté du ciment, on imagina de saper, à des distances très-rapprochées, la base des gros murs, puis de les étançonner par une forte charpente en bois à laquelle on mit le feu. « Les flammes et la fumée de ce vaste incendie, dit M. Albert Lenoir, qui décrit en détail la destruction de cet admirable édifice, le bruit et les éclats de la calcination de la pierre ressemblaient de loin à l'éruption d'un volcan. »

Chose incroyable, cette opération barbare n'eut aucun succès. Quelques crevasses partielles se déclarèrent, mais le puissant édifice demeura debout. Le marteau et le pic durent reprendre l'œuvre avortée de l'incendie. Alors la destruction marcha, mais avec une lenteur telle, que les frais de main-d'œuvre dépassèrent la valeur des matériaux. L'ignare adjudicataire ne recueillit ainsi de son entreprise que la honte et la ruine !

L'État, quelque temps après, procéda à une revente totale par suite de folle enchère. Madrid, cette fois, fut divisé en cinq lots, dont deux, comprenant les communs et les écuries, demeurèrent entre les mains du domaine et ne furent pas démolis. Ces bâtiments existent encore. L'un des trois lots vendus fut acquis par M. Born, restaurateur en renom, qui tenait alors à bail le domaine de Bagatelle.

Animé d'une sorte de respect pour le château de François Ier, M. Born avait sauvé de la destruction quelques fragments de faïence émaillée. Aujourd'hui qu'une sorte de réaction du luxe fait rechercher avidement les vieilles faïences de l'époque de la Renaissance, l'on considère avec un vif intérêt ces fragments, conservés avec soin par M. Born fils, dont le restaurant est fréquenté par le public fashionable du bois. Quelques-uns ornent le portail d'entrée de l'établissement, réminiscence heureuse du style de Madrid. Tout à côté est le *Chêne de François Ier*, planté, dit-on, des mains de ce monarque.

Des anciennes écuries on fit un haras royal, supprimé en 1825, et acheté par Crémieux, le marchand de chevaux attitré de la vénerie moderne. Quant aux communs, ils furent disposés en

habitations particulières, dont l'une fut occupée durant son exil par le général Espartero.

Une riante habitation, d'abord obscure, mais parée aujourd'hui d'une impérissable illustration, fut élevée sur l'emplacement même du château. C'est là en effet que séjourna longtemps, livré aux charmes de l'étude et aux méditations du problème social, le grand poëte et le grand citoyen que 1848 attira sur la scène politique. M. de Lamartine a habité pendant cinq années cette maison, associée désormais à la gloire des domaines patrimoniaux de Milly et de Saint-Point.

LA MUETTE.

Le promeneur qui, de l'arc de l'Étoile, se rend au bois par l'ancienne avenue Charles X, jouit, à l'extrémité de cette avenue, d'un coup d'œil ravissant. A ses pieds se déroulent les vertes pelouses du *parc aux Daims*, tandis qu'au loin les cimes des grands arbres se développent en dômes épais jusqu'au mont Valérien, dont les sommets anguleux se dessinent à l'horizon. Puis, dans l'axe même de l'avenue, un magnifique jardin étale devant le regard surpris une immense corbeille de verdure et de fleurs. Ce jardin spacieux n'est qu'un faible reste des vastes dépendances de l'ancien château royal de la Muette, qui, tout défiguré, existe encore à l'entrée du bois, du côté de Passy.

Ce château a-t-il pris son nom de sa proximité avec les bâtiments de la *Meute*, où François Ier renfermait ses chiens de chasse, ou bien de l'aspect particulier de ce lieu solitaire, que le silence des bois environne? Grave question depuis longtemps débattue, et que nous ne nous chargerons pas de résoudre! A défaut de son étymologie, l'origine du château est du moins certaine.

Le roi Charles IX, qui y rendit plusieurs édits, datés de *notre maison royale de Passy-lès-Paris*, en est le fondateur. Il passa ensuite entre les mains de Marguerite, reine de Navarre, qui l'offrit au Dauphin. Il tombait en ruines, lorsque le régent, Philippe d'Orléans, le reconstruisit et le céda à sa fille, la fa-

meuse duchesse de Berry. Enfin Louis XV, qui devait en faire son séjour favori, l'agrandit et lui donna l'aspect que représente notre gravure.

L'édifice élevé par le Régent se composait d'un rez-de-chaussée, orné de terrasses à l'italienne; Louis XV le suréleva d'un étage, adjonction malheureuse de ses goûts bourgeois aux mâles proportions du rez-de-chaussée. Cet étage fut surmonté de mansardes et de combles.

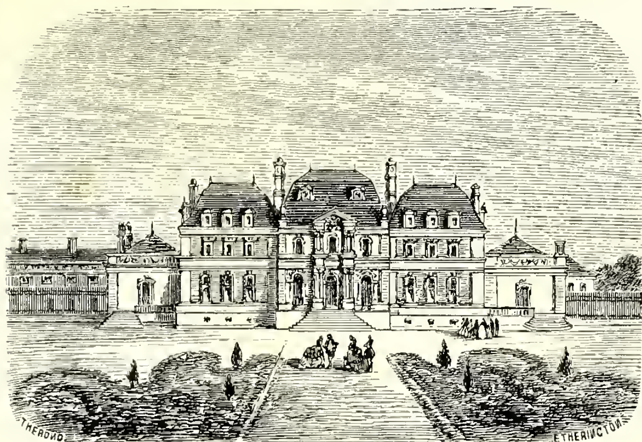
L'architecture du château de la Muette offrait nécessairement le caractère de l'époque, maniéré et empreint pourtant de richesse et d'originalité. A l'intérieur, le contraste entre les anciennes et les nouvelles constructions ne naissait pas seulement de la différence des proportions, mais encore du genre opposé de leur décoration. De grands tableaux de bataille, peints par Van der Meulen, et des sujets de chasse, par Oudry, ornaient les appartements du rez-de-chaussée, reflets encore imposants du caractère du grand siècle. A l'étage, au contraire, de ravissants et licencieux boudoirs, de petites et mystérieuses alcôves, peintes par Boucher, indiquaient clairement la destination plus qu'épicurienne du lieu. Les communs, logements affectés aux familiers du roi, le théâtre et la chapelle, entouraient le château à gauche, du côté de Passy.

Des appartements on descendait dans les jardins, qui étaient vastes et plantés sur les terrains du bois de Boulogne. Lemoine, Poirier et Lepeaute, les sculpteurs les plus en vogue, furent appelés à décorer les parterres et les vastes allées rectilignes, conçues dans le style grandiose de Le Nôtre.

L'histoire de la Muette jusqu'au moment de sa reconstruction par le Régent n'offre aucun fait digne de mention; mais, depuis cette époque jusqu'à l'avénement de Louis XVI, ces beaux lieux furent le théâtre de tous les désordres qui remplirent le XVIIIe siècle de leur scandaleuse renommée. La duchesse de Berry, digne fille du Régent, rappelle, par la vie qu'elle y mena, toutes les traditions de Messaline. Spectacles, bals et festins s'y succédaient toute l'année et sans relâche. L'orgie terminait chacune de ces réunions; puis, au point du jour, la duchesse, *lassata, sed non satiata*, ne rentrait à son palais du Luxembourg que

pour revenir continuer la nuit suivante ce qu'on appelait, en style de cour, *les après-dîners de la Muette.*

Parfois de secrets entretiens y avaient lieu entre le père et la fille. Saint-Simon parle, dans ses *Mémoires*, de ces tête-à-tête qui duraient longtemps et toujours recommençaient, et où « tout languissait quand il y avait un tiers. » Le duc de Berry finit par ouvrir les yeux, et sa colère éclata en scènes de la dernière violence. « L'une d'elles, dit le terrible conteur d'anecdotes, attira un coup de pied dans le c.. à Mme la duchesse,



Ancien château de la Muette.

et la menace de la faire enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours. » Le duc, huit jours après, mourait empoisonné.

Plus sensuelle qu'attachée à la vie, elle tint à honneur, sans doute, de justifier la devise : *courte et bonne*, qu'elle s'était choisie. En 1719, elle s'éteignit dans les plaisirs, âgée de 24 ans!

Louis XV, que la majesté du palais de Versailles intimidait, augmenta, comme on l'a dit, le château de la Muette. Le but du roi était d'avoir sous la main un asile impénétrable à l'étiquette, où il pût souper avec Fronsac et d'Ayen, et faire préparer son

café par la Dubarry. La Muette vit encore des scènes d'un autre genre, préludes de la création du Parc aux Cerfs. Mais à quoi bon rappeler au XIXe siècle les faiblesses du XVIIIe? Laissons donc dans l'ombre ces scènes déplorables, dans lesquelles la débauche joua le principal rôle, et rappelons en quelques mots les petits soupers historiques de la Muette, où le souverain de trente millions d'hommes, après avoir passé presque tout son temps à chasser, ou à tourner des tabatières, ou même à faire la cuisine, venait terminer sa journée au milieu de convives non moins spirituels que corrompus.

Dans ces réunions, le monarque aimait à oublier sa dignité de roi et portait seulement le titre de baron de Gonesse. Au milieu du feu roulant des saillies de ses intimes, sa timidité naturelle disparaissait et il devenait spirituel à son tour. Là, tout prestige s'évanouissait; l'esprit égalisait les rangs, rapprochait les distances. Quelquefois, cependant, la licence des propos débordait. Richelieu traitait le roi de France de : *mon cher baron*, et le duc d'Ayen lui rappelait qu'il était à la fois successeur de Pharamond et de M. Dubarry. Alors le faux baron, fronçant le sourcil, s'écriait d'un ton sévère : *Messieurs*, *le roi!* Aussitôt tout rentrait dans l'ordre, et, à la place de joyeux convives, il n'y avait plus qu'un maître courroucé et des sujets tremblants.

La Dubarry seule avait toujours et partout ses coudées franches. Il a été dans la destinée de ce triste souverain de voir sa réputation décliner comme le choix de ses maîtresses. La première, la duchesse de Châteauroux, en le conduisant à Fontenoy, lui disait : *Sire*, *soyez grand*, *soyez victorieux*. La dernière, en préparant son café au château de la Muette, pouvait lui dire impunément : *La France*, *ton café.... s'en va*.

Il exigeait de sa famille qu'elle accordât à l'élève de la Gourdan[1] les honneurs dus aux princesses du sang. Lorsqu'arriva en France Marie-Antoinette, que le dauphin venait d'épouser à Vienne par procureur, elle vint avec toute la famille royale coucher à la Muette. La bénédiction nuptiale n'était pas donnée, et,

1. La Gourdan, modiste de la rue de la Ferronnerie, où travailla Jeanne Vaubernier, depuis comtesse Dubarry.

pendant deux jours encore, Marie-Antoinette demeurait archiduchesse. Le roi n'en fit pas moins souper la fille des Césars à côté de l'impure Dubarry.

De tels scandales devaient nécessairement attirer et attirèrent, en effet, le châtiment sur une société assez faible ou assez dépravée pour les tolérer. Mais qu'importait à l'égoïste promoteur de ces scandales? N'avait-il pas trouvé, pour éloigner les soucis qui le visitaient parfois, ce propos impie recueilli par l'histoire : *Après moi le déluge!* Rien ne l'empêchait donc de creuser sans relâche l'abîme où disparut tout sanglant le sceptre de son successeur!

A la mort de son aïeul, Louis XVI vint s'établir au château de la Muette et y fit de longs séjours. Ce fut pour la société corrompue du temps un spectacle inattendu qu'un roi honnête homme, donnant dans cette résidence, toute souillée encore des orgies de son prédécesseur, l'exemple de *mœurs bourgeoises*, comme on disait alors, n'ayant ni courtisans ni favorites, chassant l'adultère du trône de Versailles, et prenant en sérieux souci la prospérité et la grandeur du pays que le hasard de la naissance lui avait confié. Pendant que la cour et la ville récitaient les méchants vers de la *Pucelle* et de la *Guerre des dieux*, le nouveau roi avait réformé des abus, aboli la torture, rendu l'état civil aux protestants, dépeuplé la Bastille, tracé l'itinéraire de La Pérouse, restauré notre marine, donné la gloire au pavillon de notre flotte, favorisé la liberté américaine, soutenu Tippo-Saïb, conquis et fondé au Bengale une France nouvelle.

L'édit connu sous le nom d'*édit de la Muette* contenait le germe d'autres améliorations ; mais le gouffre de prodigalités et d'infamie creusé par son prédécesseur s'ouvrit sous les pieds de l'infortuné Louis XVI et l'engloutit!

La reine Marie-Antoinette, qui ne se trouvait heureuse que dans la simple et gracieuse résidence de Trianon, affectionnait cependant le séjour de la Muette. Elle se plaisait surtout dans cet admirable jardin, chef-d'œuvre d'élégance et de goût, réminiscence du parc de Versailles, et plein cependant de silence et d'ombrages mystérieux. Elle y reçut un jour un pauvre luthier allemand qui ne prétendait à rien moins qu'à détrôner ces pe-

tits clavecins de Vienne qu'elle aimait tant. Quelques mois plus tard, lorsque l'ouragan révolutionnaire eut renversé l'antique monarchie, le modeste ouvrier que son génie avait enrichi acquit les débris de ce même château de la Muette, où Marie-Antoinette l'avait accueilli et encouragé. Il y est mort en 1832, couronné par l'industrie, béni par ses ouvriers et chanté par les poëtes. Le nouveau possesseur de la Muette, chacun l'a nommé déjà, c'était Sébastien Erhard, l'inventeur du piano.

Toutefois, l'ancien domaine royal n'est arrivé dans les mains de la famille Erhard, qui le possède encore, qu'après maintes vicissitudes. Le parc, vendu en 1791, fut défriché et converti en carrières. Du château on fit deux lots; l'un, comprenant le pavillon de gauche et les communs y attenant, fut acquis par un particulier. Puis des combles jusqu'au niveau du sol on pratiqua une longue déchirure qui isola ce pavillon du reste du château. Faute d'acquéreur, ce débris de l'habitation royale et la majeure partie du jardin demeurèrent propriété de l'État, qui, sous le Directoire, les loua à Talleyrand. Le diplomate y donna des fêtes splendides, célèbres dans l'histoire de cette singulière époque. C'est seulement après 1830 que Sébastien Erhard acquit de la liste civile les restes du château de la Muette.

Le jardin, malgré les diverses transformations de ce domaine, a conservé son ancienne physionomie. De belles avenues rectilignes encadrent de riantes pelouses disposées symétriquement. A chaque pas s'élèvent des quinconces, des bosquets, des vases, des statues; en un mot, tout le pompeux appareil des règles posées par le jardinier du grand roi. Et pourtant ces beaux lieux, malgré la symétrie de leur ordonnance, offrent sur divers points des paysages étendus et variés. Grâce à l'une de ces échappées de vue que les Anglais appellent *deceptions*, l'œil du promeneur découvre des horizons immenses qui s'étendent à travers le bois de Boulogne, le parc aux Daims, et les lacs, jusqu'aux riants coteaux de Suresnes et du mont Valérien. Dé ce côté, en effet, le jardin n'est séparé du bois que par le saut de loup circulaire qu'indique notre gravure (voy. page 21), limite qui n'emprisonne ni la pensée ni le regard.

Le château est loin d'offrir le même état de conservation.

L'avant-corps central ayant été démoli, ce qui restait n'offrait plus une étendue suffisante. M. Erhard, au lieu de le réédifier, surchargea les parties conservées de deux étages, adjonction malheureuse qui donna à l'édifice une forme carrée, plus convenable pour une caserne que pour un château. Toutefois, ce manque de goût s'expliquait par la nécessité de placer, en dehors des appartements réservés à l'habitation, une splendide collection de tableaux originaux des plus grands maîtres, patiemment recueillie par le célèbre luthier. Cette collection, qui fit pendant longtemps du château de la Muette un lieu de pèlerinage cher aux artistes, fut vendue à la mort d'Erhard et dispersée à l'étranger.

Parmi les deux cent quarante toiles qui la composaient, on comptait trois Corrége, un Pérugin, deux Murillo, deux Velasquez, six Téniers, cinq Rembrandt, tous authentiques, plusieurs Claude Lorrain et trois Poussin. M. Erhard fils, mort récemment, l'avait offerte à d'équitables conditions à l'ancienne direction du Louvre, qui refusa de l'acheter.

Le pavillon, séparé en 1791 du château et nommé depuis **château de la Petite-Muette,** a conservé son cachet architectural. Le chemin de fer du bois de Boulogne l'a isolé de son parc, couvert aujourd'hui de petites maisons d'agrément, entourées de riches ombrages. Peut-être qu'un jour une volonté intelligente rejoindra les tronçons épars du château et réédifiera l'avant-corps monumental qui les unissait. En retrouvant ainsi une partie de son ancienne splendeur, l'historique château de la Muette ajouterait singulièrement à l'illustration et aux prestiges de l'admirable promenade dont son vaste jardin orne les abords.

LE RANELAGH.

Chez nos joyeux ancêtres, le voisinage d'une résidence royale amenait toujours la création d'un lieu destiné à la danse. A peine Louis XV venait-il de bâtir la Muette, que des danses en plein air s'établirent sur la pelouse du château. Bientôt le voisinage des eaux thermales de Passy leur donna un cachet particulier d'élégance et de distinction.

Marie-Antoinette, assistée des dames de la ceur, se rendait seuvent aux danses champêtres de la pelouse. Comme en craignait pour la santé de la reine la fraîcheur des seirées, le maréchal de Soubise, geuverneur du château de la Muette, auterisa la censtruction d'une salle de bal. Un garde du beis, nemmé Merisan, avait ebtenu d'élever, à côté de l'emplacement de la danse, un café, un restaurant et une salle de bal pouvant se transfermer au besein en salle de spectacle. En 1774, il euvrit sen établissement, auquel il denna le nom de *Petit-Ranelagh.*

Ranelagh était le nom d'un lerd qui avait fait bâtir à Chelsea, près des berds de la Tamise, une rotende eù l'en dennait de brillants cencerts. En souvenir de la vogue mementanée acquise à la retonde anglaise, Merisan lui emprunta son nem, qu'il sauva de l'oubli.

Le neuveau Ranelagh, en effet, éclipsa et fit eublier l'ancien. Marie-Antoinette s'était mise à la tête des dames patronnesses seus les auspices desquelles l'établissement s'était fondé. Elle centinua de s'y rendre, en cempagnie des princes et des dames de la cour. Le bal organisé par cette seciété d'élite avait lieu le jeudi, et l'admissien était une faveur recherchée par tout ce que les salons de Paris cemptaient d'illustratiens, de brillants désœuvrés et de femmes élégantes.

Mais la Révolutien survint: les danseurs et les danseuses du Ranelagh passèrent les frontières. La carmagnole remplaça le menuet, et le bonnet reuge du patriete, la perruque peudrée du gentilhomme. Bientôt même l'aristocratique établissement se vit teut à fait délaissé et réduit à fermer ses portes. Il les rouvrit seus le Directeire, qui les fermà violemment dans les circenstances que voici:

Les *muscadins*, les lions de l'épeque, avaient pris le Ranelagh seus leur protectien et y étalaient chaque soir leurs habits carrés, aux couleurs tranchantes, leurs cravates énermes et leurs cheveux relevés en cadenettes eu tombant en oreilles de chien. Dans cette teilette, qui n'était que ridicule, le geuvernement vit des emblèmes de séditien, et un beau soir six cents grenadiers de la garde directoriale vinrent assiéger, au Ranelagh, les malheureux muscadins. Ce fut un sauve-qui-peut général. Les uns

grimpèrent dans les arbres, les autres sur les toits, d'où ils tombèrent. On ramassa les blessés, on emmena les valides, qui eurent à subir plusieurs mois de prison. L'établissement, ravagé par les vainqueurs, ferma encore une fois ses portes.

Il les rouvrit après le 18 brumaire et brilla bientôt d'un éclat nouveau. On y vit plusieurs fois Talleyrand, Lucien, Bertrand et Barras, au milieu des sommités de la société du temps. Mme Tallien et Mme Récamier, dans leurs toilettes mythologiques, y rappelaient les grâces demi-nues d'Homère. Là brillait aussi le célèbre Trénitz, qui dut à sa réputation de danseur l'amitié d'un roi. La valse commençait à peine à se répandre. La contredanse était encore dans toute sa gloire, et l'on venait admirer au Ranelagh les grâces du beau Trénitz, dans le quadrille qui porte son nom. C'est là, dit-on, que ce danseur, modeste et spirituel comme ils le sont tous, répondit à l'un de ses admirateurs, qui se félicitait d'avoir pu le voir danser, ce mot resté célèbre: *Étiez-vous bien placé ?*

En 1814, les Cosaques envahirent le Ranelagh dans l'intention de se chauffer avec l'édifice, planche par planche. Ils avaient déjà commencé à faire irruption dans le magasin de décors du théâtre; ils s'apprêtaient à faire bouillir leur marmite avec des coulisses et une toile du fond, représentant des arbres, lorsque survint M. Herny, directeur de l'établissement, qui remplit aujourd'hui encore les mêmes fonctions.

« Comment, leur dit le brave directeur avec autant de justesse que d'indignation, comment, vous avez là un bois sous la main et vous voulez brûler ma forêt? »

A ces paroles fermes et inattendues, la forêt tomba des mains des Cosaques, et le Ranelagh fut sauvé.

Quelques jours après, les Russes transformèrent en écurie la joyeuse salle de bal dont les Anglais, l'année suivante, firent un hôpital.

Le Ranelagh, du temps de la Restauration, retrouva de beaux jours sous le patronage de la comtesse Corvetto, femme du ministre des Finances; des bals par souscription s'organisèrent et acquirent, grâce à des statuts rigoureux, le parfum de bonne compagnie qui les distinguait à l'origine. Les femmes n'étaient

admises qu'après d'amples informations sur leur moralité extérieure, leur position sociale, etc. Pour les hommes, la cravate blanche et l'habit noir étaient seuls de rigueur.

Ainsi constitué, le bal du Ranelagh obtint un succès honnête et tranquille. Toutes les dames de Passy figuraient sur les listes de souscription. La duchesse de Berry y vint plusieurs fois, et sa présence ajouta à la vogue et à la bonne tenue des réunions. Mais après 1830, les bals d'abonnement périclitèrent et le Ranelagh, pour ne pas mourir, dut subir la loi commune aux établissements publics. C'est aujourd'hui le bal le plus ancien de Paris. Il a vu tour à tour briller et disparaître Marbeuf et ses enchantements, Tivoli et ses épais ombrages, Beaujon et ses gigantesques montagnes russes. D'autres rivaux ont surgi, il est vrai, et ont vu couronner dans leur enceinte des danseuses qui vaincraient en désinvolture celles de l'Opéra; mais *noblesse oblige*, et jusqu'à ce jour le Ranelagh considère sans trop d'envie ces célébrités éphémères qui empruntent aux îles Marquises ou aux côtes du Maroc et leurs titres et leurs noms.

D'ailleurs, le doyen des bals publics est alimenté en bonne partie par la population paisible et bourgeoise de Passy, que trop d'excentricités effaroucheraient, et, en bon navigateur, il s'ingénie et parvient à se maintenir entre deux eaux.

Une fois par semaine, le lundi ordinairement, la salle est transformée en salle de spectacle, au moyen d'un théâtre portatif, dont l'avant-scène vient se raccorder par sa décoration avec celle de la salle. Le théâtre, comme le bal, obtient un légitime succès et ajoute encore aux agréments que présente Passy durant la belle saison.

BAGATELLE.

Bagatelle, dont on attribue généralement la création au comte d'Artois, qui fut depuis Charles X, existait longtemps avant que ce prince en modifiât le parc et en reconstruisît les bâtiments. Sa fondation, son nom même, allusion à l'insoucieuse épicurienne qui devait séjourner longtemps dans ses murs, sont dus à Mlle de Charolais, petite-fille du grand Condé.

Cette princesse, célèbre dans les fastes galants de la Régence, habita d'abord avec sa sœur, Mlle de Clermont, le château de Madrid. Un accident étrange l'éloigna de cette résidence et contribua à la création de Bagatelle.

L'un de ses poursuivants, le comte de Melun d'Épinay, dont le nom avait acquis une triste célébrité par l'enlèvement brutal des deux sœurs Camargo [1], s'amusait à courir le cerf dans le bois de Boulogne, lorsque l'animal aux abois le tua roide d'un coup de corne. Son cadavre, placé tout sanglant sur de la paille dans une charrette, fut apporté au milieu de la cour du château. Au bruit de l'émoi général, les princesses, occupées à faire de la pâtisserie, accoururent les mains couvertes de farine et tombèrent évanouies devant ce lamentable spectacle. Le lendemain elles avaient quitté Madrid.

Dans ce château, d'ailleurs, comme dans les résidences royales de Hampton-Court et de Kensington, des logements de faveur étaient donnés à plusieurs personnages en faveur ou recommandés par leurs services à l'État. Cette habitation commune, où elle rencontrait des témoins incommodes, ne pouvait longtemps convenir à Louise-Marie de Bourbon-Condé, l'héroïne de tant d'aventures galantes. La princesse choisit donc, et obtint du roi Louis XV, une portion du bois de Boulogne, située derrière Madrid et longeant la plaine solitaire de Longchamp. C'est là qu'elle fit élever sa *petite maison* de Bagatelle, portant cette même devise conservée depuis :

PARVA, SED APTA,

L'habitation, *petite, mais apte* à sa destination galante, était riche et ornée. Ce n'était à l'intérieur qu'une série de boudoirs, décorés de glaces et de tableaux dus en grande partie au pinceau facile de Boucher. L'un d'eux était le portrait de la fondatrice, qu'une fantaisie étrange avait conduite à poser devant ce maître sous le costume austère de religieuse franciscaine. C'est à la vue de ce tableau que Voltaire, un des hôtes assidus de la petite

1. Voy. *Causes célèbres*, tome VII. La mort tragique du comte de Melun eut lieu en 1732.

maison de Bagatelle, adressa à la divinité du lieu cet impromptu souvent cité :

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture, etc., etc.

Élevée dans les idées de corruption élégante que la noblesse d'alors considérait comme l'un de ses priviléges, Mlle de Charolais, indépendamment des grâces de la figure et de l'esprit, avait un cœur aimant et facile à toucher. A peu près chaque année et pendant plusieurs semaines, Bagatelle devenait inaccessible à ses hôtes habituels : c'était le temps pendant lequel la princesse rendait son culte à Lucine. Le fait étant généralement connu, la cour affectait alors d'aller chercher de ses nouvelles. Un jour, un nouveau suisse, qu'elle venait de prendre à son service, répondit naïvement à tous les visiteurs : « La princesse se porte bien, et l'enfant aussi. »

Les Mémoires du temps font de cette fille des Condé l'héroïne d'une foule d'intrigues et d'aventures, fondées pour la plupart. Il existe d'elle une lettre où elle s'excuse de ne pas *vivre comme une bourgeoise*, rejetant ses entraînements sur sa sensibilité extrême et sur sa crainte de l'ennui !

Mlle de Charolais mourut à Paris, en 1758. Après elle, le domaine, suivant une clause expresse de la donation, fit retour à la couronne. Le maréchal de Biron et le marquis de Pezé l'occupèrent successivement. Enfin Louis XVI, au commencement de son règne, le donna à son frère le duc d'Artois.

C'était le temps des fadeurs pastorales, que nous avons tâché d'esquisser dans les notes relatives à l'archéologie des jardins. Le peintre Robert venait de créer le Petit-Trianon. Déjà fatigué de ses fonctions de garde champêtre du hameau dont la reine était fermière et Louis XVI bailli, le comte d'Artois voulut avoir aussi, aux portes de Paris, un château entouré de chaumières et de laiteries ; car, tout en jouant à l'idylle avec l'auguste vachère de Trianon, il avait parié cent mille livres qu'en six semaines tout cela serait créé. Joseph Bellanger, l'architecte, fit si bien qu'un mois après le pari se trouva gagné.

Le comte permit aux Parisiens de venir visiter le palais et les jardins merveilleux improvisés par son caprice. Paris y accourut en foule, et sa voix retentissante baptisa la nouvelle création du nom de *Folie d'Artois*.

Doué d'un caractère ouvert et généreux, d'un esprit vif et éminemment français, sans ambition et sans espoir probable d'arriver au trône, le jeune prince s'y livra à des plaisirs de tous genres, à des écarts de jeunesse qui, depuis, lui furent amèrement reprochés. Mais ces écarts, aux yeux d'une époque brillamment corrompue, semblaient l'essence même de la vie élégante, et peut-être l'impartiale histoire doit-elle en absoudre la mémoire du vieux roi.

Plus heureux que l'abbaye de Lonchamp et que le château de Madrid, Bagatelle existe encore. Vendu à la Révolution comme domaine national, il fut d'abord occupé par Mme de Beauharnais et Mme Tallien, puis par un restaurateur en renom, M. Born, dont le fils tient encore à Madrid un établissement de ce genre. L'Empereur, lorsqu'il chassait dans le bois, aimait à venir se reposer chez M. Born avec sa suite. Avant la campagne de Russie, Napoléon acheta Bagatelle, qui rentra ainsi dans les possessions de la couronne.

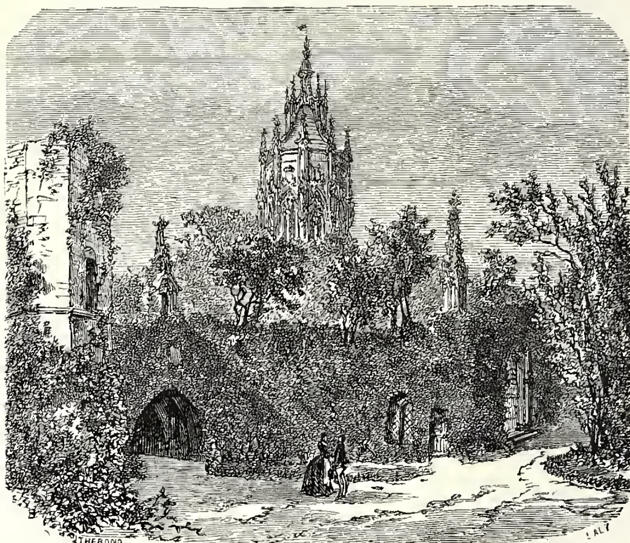
Sous la Restauration, ce beau domaine retrouva son ancien maître, qui en fit présent au duc de Berry. Le duc de Bordeaux et sa sœur, aujourd'hui duchesse régnante de Parme, y firent avec leur mère de longs séjours. Aliéné, en 1832, par la liste civile, il fut acquis par M. le marquis d'Hereford, pair d'Angleterre et d'Irlande, qui le possède encore aujourd'hui. Grâce à l'accortise de son propriétaire, Bagatelle n'est jamais fermé à la curiosité intelligente et discrète. Sur demande écrite adressée à son hôtel, rue Laffitte, le noble lord accorde avec empressement des permis d'introduction pour le parc, et même parfois pour le château.

L'un et l'autre sont de véritables merveilles sur lesquelles nous nous arrêterons quelques instants.

Le parc, œuvre de goût et d'originalité, figure parmi les créations les plus heureuses que la France puisse opposer aux jardins les plus vantés. Ses dimensions sont, il est vrai, assez restreintes; à peine atteignent-elles quinze hectares d'étendue.

Mais la mise en œuvre de tous les prestiges de l'art sylvicole quadruple, en apparence, cette superficie. Le nombre des effets de paysage, la variété des horizons, la perspective savante des courbes, l'harmonieuse ondulation des terrains, tout cet ensemble gracieux, plein d'air, de vie et de mouvement, donne en effet au parc de Bagatelle cette grandeur morale qui est le cachet véritable des œuvres d'art bien conçues.

Une machine à vapeur, qui est l'une des premières que la



Belvédère du parc de Bagatelle.

France ait vues, y amène l'eau du fleuve. Tout en décrivant de sinueux contours, pleins de caprice et de mystères, la nappe liquide circule et murmure au milieu du paysage le plus varié. Elle entoure des îles, des grottes et de silencieuses retraites; elle coule au sein d'une verte prairie, ou bien elle baigne le pied de rochers énormes portant des arbres séculaires. Comme au bois de Boulogne, toutes les ressources d'un art exquis sont venues en aide à la nature : mais ici la teinte du temps a effacé la

trace du factice; elle a complété l'œuvre et l'a revêtue d'un inexprimable prestige.

A part un pavillon chinois, sorte d'intrus qu'aucun accessoire n'entoure et ne justifie, il n'y a qu'à louer dans les fabriques du parc. La plus importante, représentée par notre gravure, est un belvédère gothique, construit par le duc de Berry. Ce belvédère surmonte un labyrinthe qui lui-même repose sur les voûtes d'un ermitage. Un double sentier rampant aux flancs de la montagne artificielle conduit au sommet, d'où l'œil plonge sur le paysage ravissant qui domine le bois.

Les grands carrés et les lignes régulières du style de Le Nôtre s'accordent mieux avec les lignes architecturales que la disposition des jardins paysagers : aussi Bellanger a-t-il appliqué aux abords du château le style français. Le parterre qui décore la façade principale se terminait naguère au mur du parc, dont la limite, de ce côté, a été reculée de plus de deux cents mètres. M. Varé, chargé d'harmoniser cet agrandissement avec l'œuvre de Bellanger, y a réussi sans peine, grâce à la beauté des ombrages séculaires qui couvrent la majeure partie des terrains annexés.

Le château, comme œuvre d'architecture, est sans intérêt; mais l'intérieur offre aux regards toutes les merveilles que peut réunir sur un seul point l'opulence unie au bon goût. Des groupes en marbre, signés des noms les plus célèbres, des bronzes splendides, un ameublement marqué au coin de l'art le plus exquis, font du château de Bagatelle, à ce point de vue, le rival de nos plus riches palais.

LE CALVAIRE OU MONT VALÉRIEN.

Le mont Valérien est l'une des illustrations historiques du bois de Boulogne, dont il anime l'horizon par sa masse tronquée, mais encore imposante. Selon les uns, il doit son nom à un camp romain commandé par l'un des Valérius qui occupèrent la Gaule, et selon d'autres à Sévérus Valérianus, père de sainte Geneviève, qui y avait, disent-ils, son domaine. Quoi qu'il en soit, les siècles ont consacré le mont Valérien au culte religieux; les martyrs, les ermites, les couvents, les missions l'ont successivement rendu

célèbre, et les pèlerinages ont marqué la route qu'on suit encore pour s'y rendre.

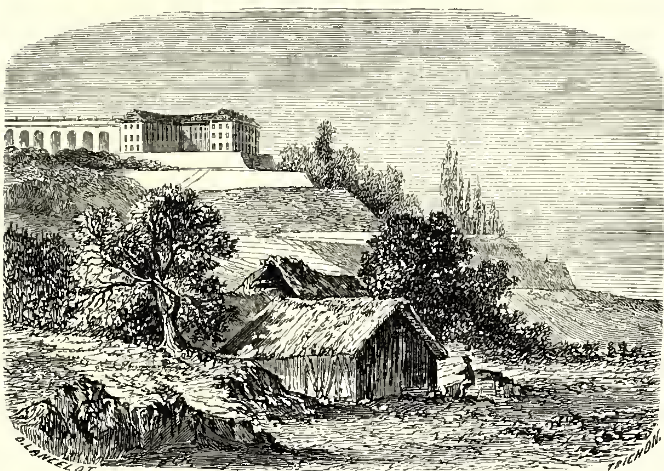
De l'an 250 de notre ère à l'an 1400, de pieux solitaires se succédèrent sans interruption sur ce plateau inaccessible, environné qu'il était par d'épaisses broussailles et de dangereux précipices. Ils le défrichèrent, le rendirent à la culture, et érigèrent à son sommet, sous l'invocation de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, un oratoire que les Bourguignons, sous Charles VII, réduisirent en cendres. Les bons ermites, après la tourmente, revinrent habiter la montagne, vivant du travail de leurs mains et rappelant, par l'austérité de leurs mœurs et par les privations rigoureuses qu'ils s'imposaient, les pieux solitaires de l'ancienne Thébaïde.

En 1580, un ermite y attirait de toutes parts la foule. Il se nommait Jean du Housset, et vivait de racines sauvages dans une cellule ouverte à tous les vents. Il donnait aux laboureurs des environs des conseils sur leurs travaux, et prédisait l'avenir de leur récolte. Sa longue habitude de vivre en plein air et d'observer la température faisait qu'il se trompait rarement. On raconte qu'un jour trois jeunes gentilshommes vinrent en riant prier Jean du Housset de leur dire leur bonne aventure. L'ermite, les ayant regardés attentivement, refusa de s'expliquer ; et comme ils le pressèrent vivement : « Jeunes seigneurs, leur dit-il, vous portez le même nom et vous mourrez de la même mort ; prenez garde au poignard. » En effet, peu de temps après, Henri de Guise expirait à Blois. Henri III, quelques années plus tard, tombait sous la main de Jacques Clément ; et en 1610, le fer de Ravaillac enlevait à la France le plus grand des Henri et le meilleur des rois.

Sous Louis XIII, Charpentier, grand vicaire de l'archevêché d'Auch, conçut le projet de transférer au mont Valérien le fameux Calvaire qu'il avait fondé à Bétharan, dans les Pyrénées, « afin, dit le saint homme, que le signe de la rédemption frappât incessamment le regard des habitants de la ville où le luxe et la vanité règnent avec le plus d'empire. » Le roi, son ministre le cardinal de Richelieu, les princesses et seigneurs de la cour, secondèrent à l'envi, par des dons abondants, l'exécution de ce

projet. Sept chapelles, à l'intérieur desquelles étaient représentés, par des statues en pierre de grandeur naturelle, les principaux mystères de la Passion, s'étagèrent sur les pentes de la montagne. Ces constructions servaient en quelque sorte d'avenue au monastère et à l'église placée sous l'invocation de la sainte Croix. Au point culminant du mont s'élevait un rocher portant les trois croix du Calvaire.

Les membres de la congrégation de la Croix, à peine réunis,



Fort du mont Valérien.

se dispersèrent, répandant au loin leurs paroles énergiques et souvent éloquentes. Bientôt de nombreuses troupes de pèlerins accoururent des provinces les plus éloignées. Chargés de lourdes croix en bois, ils gravissaient avec ferveur et les pieds nus les pentes abruptes de la sainte montagne. On vit souvent la reine mère, femme de Louis XIII, et sa belle-fille, Marie-Thérèse d'Autriche, dépouillées des marques de leur grandeur, montant à pied le Calvaire et allant se prosterner devant la croix. Sur la liste des pèlerins on trouve Marie-Henriette d'Angleterre,

femme de l'infortuné Charles I[er]; sa fille, qui fut depuis la célèbre duchesse d'Orléans; Louise-Marie, reine de Pologne; la reine d'Angleterre, femme de Jacques II; la princesse de Condé et d'autres personnages illustres.

C'était surtout dans les derniers jours de la semaine sainte, et pendant les fêtes de la Croix, que l'affluence des pèlerins se montrait prodigieuse. Les avenues du bois de Boulogne et les routes aboutissant au mont Valérien étaient littéralement couvertes d'une foule immense, récitant le chapelet ou chantant des cantiques. Mais, au dernier siècle, les désordres de l'abbaye de Longchamp rejaillirent sur le mont Valérien qui en est proche. Peu à peu la foi s'attiédit et le pèlerinage au Calvaire devint moins une pratique de piété que l'occasion d'une partie de plaisir. Les désœuvrés de Longchamp, prolongeant jusqu'au sommet de la montagne leurs courses extravagantes, établirent la mode des pèlerinages nocturnes où se passaient, comme on le pense bien, des choses peu édifiantes. L'archevêque de Paris intervint, et, entre autres mesures disciplinaires, ordonna aux religieux la fermeture des chapelles pendant la nuit. Pendant les jours de Longchamp, le bac sur lequel on passait la Seine pour aller au Calvaire fut interdit aux voitures ainsi qu'aux cavaliers. Les scandales cessèrent alors, et les pratiques religieuses purent s'accomplir avec calme et recueillement.

Quant aux ermites, le voisinage des confrères de la Croix ne changea rien à leur vie pauvre et austère. En 1766, Jean-Jacques Rousseau alla les visiter accompagné de Bernardin de Saint-Pierre, qui raconte cette promenade dans le livre VII des *Études de la Nature*. De ce récit intéressant, nous extrairons quelques lignes.

« Un jour étant allé avec Jean-Jacques promener au mont Valérien, quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet d'aller demander à dîner aux ermites. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table et pendant qu'ils étaient à l'église. Jean-Jacques me proposa d'y entrer et d'y faire une prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont fort belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle et que les ermites

se furent acheminés vers leur humble réfectoire, Jean-Jacques me dit avec attendrissement: « Il y a ici un sentiment de paix et « de bonheur qui pénètre l'âme. »

« Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si « Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter « de devenir son valet de chambre. »

« Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage. Son aspect contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest et semblaient remplir la vallée. Comme nous marchions en silence en considérant ce spectacle, Jean-Jacques me dit : « Je reviendrai souvent médi- « ter ici. »

Le philosophe protestant tint parole. Ses Mémoires nous transmettent, en effet, le souvenir d'épisodes qui lui survinrent dans le bois de Boulogne, au retour d'excursions à l'ermitage du mont Valérien, mais dont le charme du style fait tout l'intérêt.

La Révolution, n'épargnant pas plus les ermites que les religieux, supprima et déposséda les deux communautés. Le fameux Merlin de Thionville occupa leur domaine. Mais le clergé de Paris, après le rétablissement du culte, sous le Consulat, acquit des héritiers Merlin la montagne du Calvaire, et rendit à la religion un lieu qui lui était consacré depuis si longtemps.

Les bâtiments, bien que ravagés dans le premier accès de fièvre révolutionnaire, étaient demeurés debout, ainsi que l'église et les chapelles, lorsqu'en 1811, Napoléon fut informé qu'ils servaient aux conciliabules hostiles de quelques grands dignitaires de l'Église. L'Empereur donna l'ordre à un bataillon de grenadiers de sa garde de se rendre la nuit au mont Valérien, de s'emparer des *conspirateurs* et de raser jusqu'aux fondements le couvent, les chapelles et l'église. L'ordre fut exécuté à la lettre : plusieurs prélats, soupçonnés avec raison de ne point *obéir aux puissances*, furent arrêtés et conduits à Vincennes. Lorsque le jour vint éclairer la scène, au lieu de bâtiments su-

perbes, on ne vit plus qu'un tas de décombres. Les grenadiers avaient tout rasé.

Mais la colère du maître passa. Humilié peut-être d'avoir exercé sa vengeance sur des objets inanimés, l'Empereur ordonna aussitôt de réédifier les bâtiments sur un plan plus vaste, mais infiniment moins pittoresque. Telle est l'origine des constructions actuelles, destinées d'abord à recevoir une succursale de la Légion d'honneur, puis à servir de caserne, et qui, n'étant pas terminées lors de la chute du pouvoir impérial, reçurent, en 1822, la fameuse congrégation des Missionnaires qui, du mont Valérien, rayonna sur toute la France.

Nous n'avons pas à apprécier ici le rôle politique que la faiblesse du gouvernement d'alors réserva à cette congrégation fameuse. Constatons seulement le caractère peu édifiant des processions et pèlerinages organisés à son instigation dans les églises de Paris et de la banlieue. A côté des chants religieux retentissaient, le long du chemin, les imprécations des libéraux et les railleries d'une population au sein de laquelle l'élément irréligieux dominait. Aussi beaucoup de fidèles s'abstinrent-ils de figurer dans des cérémonies qui pouvaient sembler une atteinte à la liberté des autres croyances.

La suppression de la congrégation fut l'un des premiers actes que l'opinion triomphante imposa au gouvernement de juillet. Pendant dix années, le silence et l'abandon régnèrent dans ces lieux si animés naguère; l'herbe poussa tout autour de l'église, du cloître et des chapelles en ruine; elle couvrit même les débris des trois croix symboliques élevées au sommet du mont et renversées par le peuple dans un jour de colère.

Bientôt la sainte montagne, que les siècles avaient consacrée au culte religieux, fut condamnée à recevoir l'un des seize forts détachés qui défendent les approches du mur d'enceinte de Paris. Des essaims de terrassiers s'abattirent sur le sol et le bouleversèrent sans pitié. En peu de mois, les lignes roides et compassées des édifices militaires se substituèrent aux lignes pittoresques que les dômes de verdure décrivaient sur le fond du ciel. Aujourd'hui, les anciens jardins supportent des remparts; le couvent des Missionnaires est devenu toute une ville

de casernes, et des anciennes splendeurs du mont sacré, il ne reste plus que le souvenir.

Il lui reste encore toutefois ce que les révolutions ne peuvent ôter aux contrées qu'elles bouleversent : nous voulons parler de ce panorama splendide, en regard duquel J. J. Rousseau aimait à méditer, et qui est considéré avec raison comme l'un des plus vastes, des plus poétiques et des plus riants que l'on connaisse. C'est d'abord Rueil, le Versailles de Richelieu, séjour de Masséna et tombeau de l'impératrice Joséphine ; puis l'historique domaine de la Malmaison et le village de Nanterre, patrie de sainte Geneviève, qui suspendit la colère d'Attila et que nos aïeux proclamèrent patronne de Paris.

Au loin se dessinent la ville de Saint-Germain et sa forêt. A nos pieds s'étend la vaste plaine où l'apôtre de ce nom, le saint évêque d'Auxerre, fit entendre sa voix éloquente et persuasive. De l'autre côté s'étendent les charmants coteaux qui entourent le bois de Boulogne, le bois lui-même et ses historiques villages, l'arc de l'Étoile, puis Paris avec ses grands dômes et ses nombreux clochers; et, au loin, le rideau de collines qui limite la grande ville au sud et à l'est. Nulle part peut-être le regard de l'observateur n'embrasse un espace aussi varié ni rempli de plus grands souvenirs.

Le mont Valérien, aujourd'hui, doit à sa situation l'avantage de primer en importance stratégique les autres forts qui entourent Paris. Placé en dehors de toute attaque probable, c'est une vaste tête de pont destinée à protéger les opérations qui pourraient avoir lieu entre Meudon et Saint-Denis, à faciliter les arrivages de l'Ouest et à servir de lieu de sûreté pour les approvisionnements d'armes et de munitions. Il peut loger quinze cents hommes d'infanterie, le personnel d'artillerie et du génie nécessaire, et un matériel immense.

Les officiers occupent l'ancien couvent des Missionnaires, orné au centre de colonnes portant un fronton qui représente la *Résurrection du Christ*. Un joli donjon pseudo-gothique, ancienne maison de campagne de M. de Quélen, archevêque de Paris, est habité par le colonel commandant. Le parc qui entourait l'habitation a été détruit.

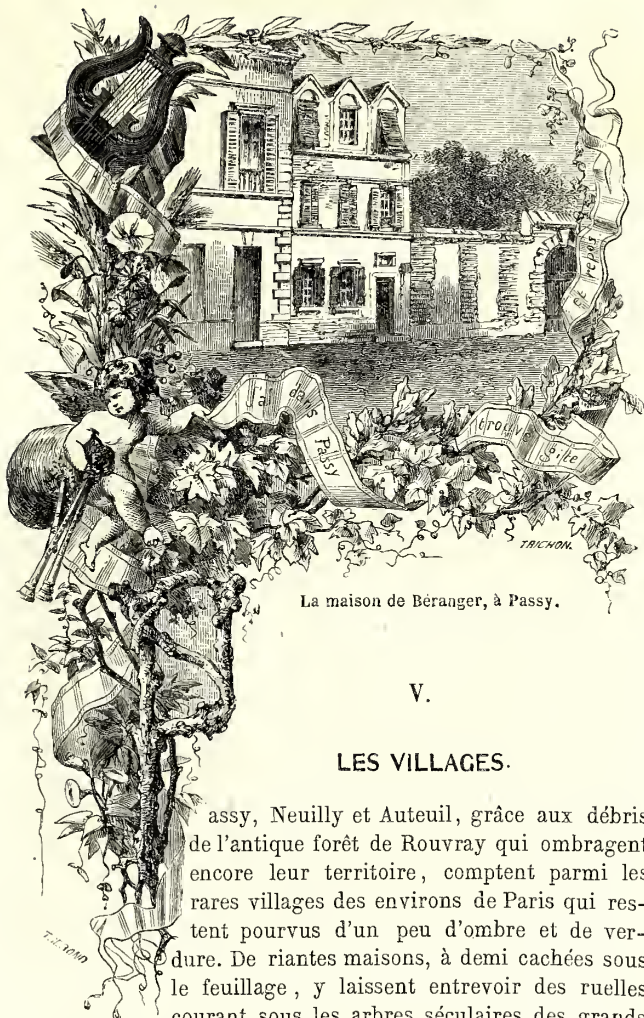
Les casernes, d'un style froid et lourd, sont disposées sur trois côtés d'un grand carré servant de champ de manœuvres. Le sol sur lequel elles reposent est à 137 mètres au-dessus du niveau de la Seine, hauteur supérieure de 26 mètres à celle de la butte Montmartre.

Le cimetière, sorte de nécropole catholique où furent enterrés plusieurs personnages influents du gouvernement de la Restauration, est compris dans l'enceinte fortifiée. Il a été respecté.

On peut visiter le mont Valérien avec des cartes délivrées au ministère de la Guerre. Une route carrossable y conduit; mais de la station de Suresnes, située à mi-côte sur le chemin de fer de Versailles, l'ascension n'est nullement pénible.



La maison de Boileau, à Auteuil.



La maison de Béranger, à Passy.

V.

LES VILLAGES.

Passy, Neuilly et Auteuil, grâce aux débris de l'antique forêt de Rouvray qui ombragent encore leur territoire, comptent parmi les rares villages des environs de Paris qui restent pourvus d'un peu d'ombre et de verdure. De riantes maisons, à demi cachées sous le feuillage, y laissent entrevoir des ruelles courant sous les arbres séculaires des grands parcs, et reliées l'une à l'autre par des chemins agrestes, plantés de haies vives. Ajoutons qu'à droite et à gauche de ces che-

mins, des carrés de choux et de carottes ne viennent pas, comme sur les autres points de la banlieue, substituer leur triste prosaïsme au ravissant tableau de riches moissons aux épis dorés.

Que, maintenant, l'on joigne au bonheur de cette situation, privilégiée entre toutes, le prestige légué à ces beaux lieux par tant de personnages, chers au souvenir de l'intelligence humaine, qui les ont habités, et l'on concevra sans peine le double intérêt qu'ils ont inspiré de tout temps aux esprits cultivés comme aux simples promeneurs. Aussi, ne pouvons-nous omettre dans ce petit livre les faits saillants qui se lient à l'existence de ces charmants villages, l'une des gloires du bois.

AUTEUIL.

> Auteuil, lieu favori, lieu fait pour les poëtes,
> Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux !
>
> CHÉNIER, *Promenades.*

Auteuil, point extrême du chemin de fer du bois de Boulogne, est le terme habituel de la promenade du visiteur à travers les nouveaux embellissements que nous venons de décrire. A ce titre, nous en parlons avant Passy, son rival en agréments et en souvenirs. Rappelons d'abord ses souvenirs, qui sont toute son histoire. Nous parlerons ensuite de ses beautés.

Maison de Boileau. La maison où Boileau mit à profit *les jours que lui filait la Parque* [1] est telle encore ou à peu près qu'il la posséda pendant vingt-deux années. Elle est petite et d'un aspect peu agréable. Voltaire, qui la visita, s'étonne, dans ses remarques sur l'*Épître à Boileau*, du contraste de cette simplicité avec la position de fortune du poëte. Boileau jouissait, en effet, indépendamment de son patrimoine, d'une pension particulière de Louis XIV et des triples émoluments attachés à sa sinécure d'historiographe de France, à sa qualité de membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions. Nous ne par-

1. C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.

Cette maison, située rue Boileau n° 18, est composée d'une salle basse et de trois pièces au premier étage.

lerons que pour mémoire de ses droits d'auteur qui, en ce temps-là, n'enrichissaient que les libraires.

Le jardin, dont le *gouverneur* Antoine[1] étanchait avec tant de peine la soif démesurée, existe encore, mais dessiné *à l'anglaise*, pour nous servir du terme consacré. Le milieu est occupé par une splendide villa, dont les grandes proportions écrasent la vieille demeure. Toutefois on a laissé subsister ces massifs silencieux de grands arbres sous lesquels le poëte,

Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élan envolées,
Effrayait les oiseaux perchés dans les allées.

(BOILEAU, *Épître à mon Jardinier.*)

Boileau passa dans cette modeste demeure la plus grande partie de sa vie. De ce long séjour du poëte aux champs, il ne nous reste ni une lettre, ni même un vers qui trahisse en lui une émotion tendre, un sentiment naïf et vrai de la nature et du paysage. Pourtant Horace, son modèle, s'accommodait, pour rêver, d'un petit champ, d'une petite source d'eau vive coulant au pied d'un petit bois. Mais Boileau et les écrivains de son siècle, à l'exception de La Fontaine, ne virent rien au delà des créations théâtrales de Versailles et de Marly. Ils ignoraient la nature, cette source inépuisable de beautés, la plus grande idée, après celle de Dieu, où la poésie ait jamais puisé ses inspirations.

Sur ses vieux jours, Boileau, que le soin de ses infirmités retenait fréquemment à Paris, vendit sa maison d'Auteuil. Mais l'acquéreur, Leverrier, était de ses amis, et il voulut que le poëte conservât, sa vie durant, la jouissance de cette maison. Boileau, en effet, y revint quelquefois; mais un jour qu'il se promenait dans le jardin, ne voyant plus un berceau qu'il chérissait : « Qu'est devenu mon berceau ? s'écria-t-il en s'adressant à Antoine. — Je l'ai abattu par ordre de M. Leverrier, répondit le jardinier. — Je ne suis plus le maître ici, » murmura le poëte, qui regagna tristement la route de Paris et ne revint plus à Auteuil.

1. Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuille.

Malgré le mal qu'il disait des médecins, Boileau en avait quelques-uns pour amis. Gendron était du nombre. A la mort de Leverrier, et guidé par sa vénération pour la mémoire du poëte, Gendron acquit son ancienne demeure. C'est à cette occasion que Voltaire, qui connaissait le nouveau propriétaire de la maison d'Auteuil, vint la visiter et y improvisa ce mauvais quatrain qu'il désavoua bientôt :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon :
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace ;
Esculape y paraît sous les traits de Gendron.

Aujourd'hui une pension de jeunes gens est établie dans l'ancien domaine de Boileau. On peut y faire impunément des fautes de français, car le poëme de Chapelain n'est plus là pour punir les coupables. « Quand on était condamné, dit Racine le fils, à lire vingt vers de la *Pucelle*, la faute était grave ; lire la page entière était considéré à l'égal de la peine de mort. »

En quittant la maison de Boileau, le visiteur demande celle de Molière, cette maison illustre où le grand poëte composait et jouait lui-même ses admirables comédies. Malheureusement, un zèle inconsidéré pour la mémoire de ce grand génie a ôté de leur prestige aux lieux qu'il habita.

Maison de Molière. Une partie de cette maison existe encore (rue Molière, n° 1), mais dénaturée par sa transformation en un temple de style néo-grec, dont le dessin, placé à la fin de ce livre, indique suffisamment le froid caractère.

La statue assise, qui surmonte l'entablement ionique, représente Thalie éplorée, laissant tomber son masque. Dans le nu du fronton sont sculptées deux couronnes de laurier, renouvelées sur de moindres proportions dans la frise du péristyle. Au sommet de l'arcade, on lit :

ICI
FUT LA MAISON
DE MOLIÈRE.

L'intérieur est une petite rotonde percée de cinq niches contenant : celle du fond, le buste de Molière ; à droite, Racine et La

Fontaine; à gauche, Boileau et *Corneille.* Ce dernier, qui n'était pas de la société de Molière, tient évidemment ici la place de Chapelle, le camarade d'étude et le meilleur ami de Molière. A l'aide de cette restitution, on trouverait ainsi réunie la société habituelle de Molière, cette réunion d'hommes qui lui composaient une famille et le consolaient de ses chagrins domestiques.

Indépendamment de Racine, Molière recevait fréquemment à sa maison d'Auteuil, Boileau son voisin, La Fontaine, Chapelle, La Bruyère, Lamoignon, le vertueux d'Aguesseau, Maurepas, etc.

Racine le fils et l'abbé d'Olivet ont décrit ces soirées si gaies, ces conversations si animées qui souvent inspirèrent à Molière d'excellents sujets de scènes comiques. Les alentours rappellent plusieurs faits relatifs à la bande joyeuse. A droite de la grande route est la prairie où Molière réconcilia Chapelle avec Gomer, son vieux domestique, qui se plaçait toujours dans le carrosse de son maître et que celui-ci voulut un jour faire monter derrière. Molière donna raison au bon Gomer, valet fidèle et dévoué. Cette allée plantée d'arbres, à laquelle on a donné le nom de rue Molière, est celle où tous ces fous à moitié ivres cheminaient lentement vers la Seine pour s'y noyer, lorsque heureusement le grand poëte parvint à les ramener à la raison en leur promettant de se noyer avec eux le lendemain. Louis Racine, dans ses *Mémoires*, raconte ainsi cette aventure étrange, que le poëte Andrieux a mise sur la scène dans *le Souper d'Auteuil*, l'une de ses meilleures comédies :

« Mon père n'y était pas. Le sage Boileau y perdit la raison comme les autres. Le vin ayant jeté tous les convives dans la morale la plus sérieuse, leurs réflexions sur les misères de la vie, et sur cette maxime que le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement, leur firent prendre l'héroïque résolution d'aller se jeter dans la rivière. Ils y allaient; elle n'était pas loin. Fort heureusement Molière, qui, ce soir-là, souffrait de la poitrine et n'avait bu que du lait, courut après eux et leur représenta qu'une si belle action ne devait pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit, et qu'elle méritait d'être faite en plein jour. Ils s'arrêtèrent, et se dirent en se regardant

les uns les autres : « Il a raison. » A quoi Chapelle ajouta : « Oui, « messieurs, ne nous noyons que demain ; et, en attendant, « allons boire le vin qui nous reste ! »

« Les habitants d'Auteuil ayant voulu, dès l'abord, s'opposer à l'exécution du projet de ces messieurs, ils dégainèrent et fondirent sur eux l'épée à la main, en criant : « Arrière, vi- « lains ! »

C'est cependant du milieu de cette vie expansive et désordonnée, qui serait non sans raison jugée défavorablement à notre époque, que quelques esprits d'élite créèrent, à une époque d'ignorance, le goût et les magnificences intellectuelles du grand siècle. Du sein de cette maison transformée en temple grec sortit une voix puissante qui, sans autres armes que le ridicule, corrigea les vices des grands, et fit entendre au souverain le plus arbitraire qui fut jamais le langage de la raison et de l'équité.

Maison de Racine. L'auteur d'*Andromaque*, voulant être plus à portée de ses illustres amis, prit à bail une maison située presque en face de celle de Molière, reconstruite totalement depuis, et occupée aujourd'hui par M. Farina, fabricant d'eau de Cologne. Là fut écrite la comédie des *Plaideurs*, inspirée à Racine, dit-on, par la gaieté communicative du joyeux Chapelle.

Nous n'en avons pas fini avec les illustrations historiques du village d'Auteuil. D'Aguesseau, cet homme antique qui consacra toute sa vie à défendre l'innocence et le malheur, cet esprit profond et éloquent, ce ministre intègre, l'honneur de la magistrature française et l'une des gloires les plus pures de la France, d'Aguesseau séjourna souvent à Auteuil, qui possède encore son tombeau. C'est un obélisque monolithe en marbre rouge supporté par un piédestal en marbre blanc. Sur l'une des faces est inscrite cette belle pensée :

LA NATURE NE FAIT QUE PRÊTER LES GRANDS HOMMES A LA TERRE ;
ILS S'ÉLÈVENT, BRILLENT ET DISPARAISSENT,
LEUR EXEMPLE ET LEURS OUVRAGES RESTENT ;

Maison Helvétius. A la société des grands hommes du XVIIe siècle succéda celle des brillants esprits du XVIIIe. Mme Hel-

vétius, après la mort de son mari, fermier général et auteur du livre de *l'Esprit*, se retira dans ce village, où vinrent l'entourer de leur amitié et de leur esprit, Cabanis, son médecin, l'abbé Morellet, Franklin, le ministre Turgot, Chamfort, Thomas, l'auteur des *Éloges*, et Boufflers, l'aimable poëte. Mme Helvétius, cette femme d'un esprit si charmant, que Franklin appelait *Notre Dame d'Auteuil*, et les philosophes leur Égérie, rendait heureux tout ce qui l'entourait, même les oiseaux. En effet, elle avait apprivoisé à tel point les oiseaux de sa volière, que, lorsqu'elle leur en ouvrait la porte, ils se groupaient autour d'elle en plein air, ne la quittaient point, et rentraient d'eux-mêmes dans leur cage.

Après l'orage révolutionnaire, les savantes conversations d'Auteuil reprirent leur cours. La France n'avait plus à souffrir alors que de la gloire, de cette terrible passion de conquérir le monde, qui animait le jeune héros qui marchait à sa tête. Il vint un jour à Auteuil visiter Mme Helvétius, qui, parcourant avec lui son jardin, lui dit ces paroles : « Vous ne savez pas, général, combien on peut trouver de bonheur dans quatre arpents de terre. »

Mme Helvétius voulut être enterrée dans son jardin; puis, lors de la vente de la propriété, on transféra sa dépouille dans le cimetière commun. On attend encore de la munificence municipale qu'une inscription ou un signe quelconque indique le lieu de repos de celle qui fut pendant trente ans la bienfaitrice de la contrée.

La maison Helvétius, occupée aujourd'hui par un prince de la famille impériale, est située rue Molière, n° 40.

Hôtel Boufflers. Non loin de là est la maison de la marquise de Boufflers, que possédait en dernier lieu l'historique famille des Montmorency. Le maréchal de Boufflers, l'un des grands capitaines du siècle de Louis XIV, et sa petite-fille, l'aimable marquise de Boufflers, l'amie intime de Voltaire et l'âme de la petite cour du roi Stanislas, se succédèrent dans cette habitation, heureusement conservée. La société de Mme de Boufflers se distinguait par un genre particulier d'esprit, de gaieté et de hardiesse, qui lui a créé une place à part dans le

mouvement intellectuel du XVIIIe siècle. C'est par ce que les Anglais appellent *humour*, et nous *esprit naturel*, que brillèrent le chevalier de Boufflers, le duc de Lauzun, le prince de Ligne, l'abbé Galiani, Narbonne, le comte de Tressan, le duc de Nivernais, et plus tard Rivarol, Champcenetz et les frères Ségur. Sans doute ce genre d'esprit ne s'éteindra jamais en France; mais il n'a plus aujourd'hui de lieu de réunion où il se transmette avec cette grâce et ce vernis d'atticisme qui firent du salon de Boufflers l'hôtel Rambouillet du XVIIIe siècle.

La **villa Montmorency,** que mieux eût valu nommer *villa Boufflers*, en mémoire des souvenirs légués à ces lieux, pendant une possession séculaire, par cette aimable famille, s'élève sur l'emplacement du parc. Elle est devenue, en moins de deux années, un gracieux village composé d'élégantes habitations isolées et entourées de jardins. A ces lieux se rattache le souvenir de Marie-Antoinette, qui, avec sa jeune et intéressante famille, venait visiter souvent la marquise de Boufflers. Celle-ci, le jour du mariage de sa royale amie, planta dans le parc un peuplier qui existe encore et que la fille de Louis XVI, sous la Restauration, vint plusieurs fois visiter.

A l'autre extrémité d'Auteuil, vers Passy, est la célèbre **Tuilerie** occupée sous le Consulat par Talleyrand, et de nos jours par M. le docteur Véron, l'auteur des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. M. Thiers, pendant sa présidence du conseil des ministres, habitait la *Tuilerie*. Comme il n'était pas toujours d'accord avec le roi, les journaux de l'opposition d'alors imaginèrent ce jeu de mots : *La Tuilerie dit oui*, *mais les Tuileries disent non.* Une partie du domaine, récemment aliénée, porte le nom de *villa de la Tuilerie;* le château et la partie conservée du parc viennent d'être acquis par une communauté religieuse.

Auteuil compte, en outre, plusieurs résidences splendides, situées à l'ombre de grands parcs. Tels sont : le **château seigneurial,** maison de plaisance des abbés de Sainte-Geneviève, situé à droite de l'église, belle habitation du dernier siècle; le **château du Coq,** ancien rendez-vous de chasse du bois de Boulogne, reconstruit par Louis XIV, et dans lequel Louis XV enfant fit de longs séjours. Pendant que la cour séjournait au

château de la Muette, Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, habitait le château du Coq, où se sont succédé depuis deux célébrités politiques du dernier règne, M. Guizot et M. Pasquier. Citons encore, rue Molière n° 17, le **château Ternaux**, élevé par un fermier général, acquis par le célèbre manufacturier dont il porte le nom, et occupé actuellement par une institution destinée aux jeunes gens de nos familles aristocratiques.

Dans l'ancienne seigneurie de l'abbaye de Sainte-Geneviève, dont Auteuil dépendait, habita longtemps le peintre Gérard. Latour, le fameux pastelliste, demeurait près de là.

De l'hôtel du vertueux d'Aguesseau il ne reste plus de traces. La maison qui en occupe l'emplacement a servi de demeure à Washington Irving pendant son séjour en France. A côté, sur la place d'Aguesseau, n° 12, est l'ancienne habitation du philosophe Destutt de Tracy, acquise depuis par le célèbre géomètre Legendre qui y est mort. L'*ancien presbytère* a abrité longtemps deux académiciens estimables : Thomas, l'auteur des *Éloges*, et le poëte Ducis.

Parmi les hôtes qu'Auteuil, plus récemment, a possédés ou possède encore, nous devons citer : le poëte Soumet, le compositeur Halévy, l'abbé de Genoude, Grandville, l'auteur des *Fleurs animées*, et enfin le spirituel Gavarni, au crayon duquel tant de publications contemporaines doivent tout leur succès.

Quant au village d'Auteuil, dont il est temps de parler, il s'étend tout autour de ces demeures historiques qui font sa gloire et sa beauté. « C'est tout à fait un village d'opéra comique, dit un spirituel écrivain; les maisons y sont hautes de deux étages, avec des jalousies peintes en vert, des portes à claire-voie, un banc de gazon à côté de la porte, et quelques massifs de verdure sur le second plan. Tout cela est propre, peigné et *tiré à quatre épingles*.... Durant six mois de l'année, les rues sont désertes, les portes sont closes, les jalousies strictement baissées, les maisons silencieuses et inhabitées. Les habitants d'Auteuil sont alors à Paris, où ils passent l'hiver. Ce sont des familles anglaises, des notaires en retraite, d'anciens avoués, et des banquiers retirés des affaires. Viennent les beaux jours, et tout ce monde va reparaître avec son cortége obligé de cuisiniers, de palefreniers, de cochers et de

valets de chambre. Auteuil sort brusquement de son sommeil léthargique.... »

Avant 1160, Auteuil était déjà connu sous le nom d'*Altolium* ou *Autolium*. Passy et Boulogne en dépendaient. Cependant cette antique paroisse n'a pour église qu'une sorte de grange obscure, couverte de ces gravures encadrées qui font le désespoir des artistes. Le clocher seul, en style roman du XIe siècle, est assez curieux. C'est le monument le plus ancien des environs du bois de Boulogne.

Le souvenir du curé d'Auteuil se rattache à l'affligeant épisode de la mort de Molière. Bravant les foudres diocésaines, ce brave curé, ami sincère du grand homme, courut à Versailles, accompagné de la veuve, pour obtenir du roi que les cendres de Molière ne fussent pas jetées à la voirie. L'ordre de l'enterrer fut obtenu; mais celui auquel l'antiquité eût élevé des temples n'obtint même pas une simple tombe.

PASSY ET NIGEON.

Passy n'a pas d'histoire antérieure à la seconde moitié du grand siècle. C'était jusque-là un chétif hameau de la seigneurie d'Auteuil, formé d'une vingtaine de cabanes échelonnées le long de la rue Basse. Philippe le Bel y possédait un domaine, mais on ignore en quel lieu s'élevait la royale demeure, et l'auteur des *Chroniques de Passy*, M. Quillet, qui a décrit Passy en deux volumes in-8°, n'élucide pas ce point. La tour qui a donné son nom à l'une des rues de Passy, et que nous n'avons vue mentionnée nulle part, en serait-elle un débris? On ne sait. Toutefois sa construction, qui, à l'intérieur, annonce le XIVe siècle, sa situation au point culminant du plateau, d'autres considérations encore, viennent à l'appui de cette conjecture, que nous soumettons en toute humilité à l'examen des érudits.

Vers 1660, un médecin nommé Le Givre constata l'existence, dans un clos de vignes du coteau qui regarde la Seine, de deux sources d'eaux ferrugineuses. Passy dès lors sortit brusquement de son humble condition, et vit s'élever plusieurs maisons d'agrément au milieu de ses chaumières et de ses champs

de vignes. En 1719, le confesseur de Mme de Maintenon, l'abbé Le Ragois, qui habitait l'une d'elles, découvrit dans son jardin, voisin de la source Le Givre, deux autres sources qui enlevèrent pour quelque temps aux anciennes le prestige dont elles jouissaient. La Faculté de Médecine, appelée à rendre son arrêt, déclara d'une voix unanime qu'elles étaient ferrugineuses, sulfureuses et balsamiques, et essentiellement propres au traitement des affections engendrées par le séjour des grandes villes, à l'exemple de ces plantes salutaires qu'on remarque toujours auprès du poison, dont elles doivent neutraliser les effets.

A partir de ce moment, les eaux minérales attirèrent dans le village de Passy une foule brillante de malades et d'oisifs. Du jour où il y eut un air d'aristocratie et de haute existence à y respirer, l'humble village se couvrit de maisons élégantes, d'hôtels et de châteaux splendides. Le roi de France lui-même en fit sa résidence favorite, et la foule dorée des courtisans vint se mêler à la foule variée des buveurs d'eau.

Cette population d'élite trouvait à Passy des plaisirs élégants et nombreux. Autour des sources s'étendaient et s'étendent encore des jardins enchanteurs, disposés çà et là en terrasses d'où la vue domine Paris, et s'étend sur un vaste horizon. Salons de conversation, bal, concerts, spectacles, tout se trouvait réuni pour guérir les malades et charmer les bien portants. Au dehors, pour varier les plaisirs, on avait les excursions dans le bois de Boulogne, et, à certains jours, la promenade de la pelouse, où se rendait deux fois par semaine ce que *la cour et la ville* avaient de plus brillant. La reine Marie-Antoinette elle-même, pendant ses longs séjours au château de la Muette, y figurait avec son cortége obligé de princes, de marquis et de dames de la cour.

L'âge d'or de Passy se rattache donc à l'existence de la vieille France de qualité. Aux premiers bruits du tocsin de 1789, l'un et l'autre disparurent. On vit alors s'éparpiller dans toute l'Europe cette foule brillante qui commença la fortune des villes d'eau de Belgique et d'Allemagne. Quand revint le calme, les eaux de Passy, sans avoir rien perdu de leur efficacité, ne re-

trouvèrent plus leur ancienne vogue, et, de nos jours encore, elles ne sont visitées que par un petit nombre de buveurs. Leur défaut capital, c'est d'être à la portée de ceux qui peuvent en avoir besoin, car le bon ton condamne toute guérison obtenue sans voyage. C'est ainsi que des familles allemandes, voisines des sources les plus célèbres, viennent prendre chaque année les eaux de Passy : tant parfois il est vrai de dire que, jusqu'à ces pauvres fontaines, nul n'est prophète dans son pays.

De sa splendeur passée, l'ancienne résidence royale a conservé une vaste promenade qui est l'une des plus intéressantes de l'Europe, et l'un des ornements du bois de Boulogne, dont elle dépend. Elle se compose d'une plaine verdoyante, coupée de plusieurs avenues d'acacias, et placée sous le regard des belles allées du jardin de la Muette. Au siècle dernier, comme nous l'avons dit, toute la société élégante se rendait à cette aristocratique réunion, création de la mode, et qui a passé avec elle.

Tout récemment, Passy eut à trembler pour sa belle promenade, dont une société de spéculateurs demandait l'aliénation. A la place des beaux arbres et des gazons soyeux, on aurait élevé quelques douzaines de ces maisonnettes à enclos, dans lesquelles le bourgeois de Paris vient chercher aujourd'hui un semblant de villégiature. L'édilité parisienne, toujours si intelligente, a rejeté l'offre des capitalistes ; elle a compris qu'en aliénant la Pelouse, elle condamnait implicitement la haute pensée à laquelle est due l'avenue de l'Impératrice, créée principalement pour rapprocher de Paris l'air pur, l'ombre et la verdure, si recherchés des promeneurs. La pelouse de Passy, en effet, comme l'avenue de l'Impératrice, a le double mérite de rapprocher le bois de Boulogne de Paris et d'embellir ses abords.

Passy, que l'on est habitué à nommer un village, est en réalité une grande et belle ville, supérieure en étendue et en population à une foule de chefs-lieux de département. Mais les grands parcs historiques et les jardins ombreux qu'il renferme encore, sa position escarpée qui l'isole du mouvement et du bruit qui affligent les autres abords de Paris, et, plus encore, l'analogie de ses maisons et de ses habitants avec ceux d'Auteuil, dont nous ve-

nons de parler, tout cela donne à l'ensemble de Passy un caractère agreste, presque champêtre, et qui éloigne tout à fait de la pensée ce titre de ville qu'il est si fier de porter.

Ses monuments publics toutefois sont dénués d'intérêt. **L'Église paroissiale**, récemment agrandie, est déjà insuffisante, et bientôt sans doute on la remplacera par un édifice mieux en rapport avec l'importance de la localité. L'élégante chapelle



La tour de Passy.

auxiliaire que vient d'élever au rond-point de la plaine de Passy M. Debressenne, architecte, n'est qu'un palliatif qui ajourne la solution.

La **Tour**, débris présumé du domaine de Philippe le Bel (rue de la Tour, 64), a subi sous l'Empire une restauration complète : c'est assez dire qu'elle y a perdu son caractère architectural. Le panorama splendide qui se déploie du haut de la plate-forme constitue tout l'intérêt de ce monument. Paris et le vaste rideau de collines qui l'entoure de toutes parts y apparaissent dans leur immense étendue.

Une construction assez élégante est adossée à l'antique édifice. Elle porte le nom de *Château de la Tour*, et a été habitée longtemps par M. Villemain, de l'Académie française. Le Château de la Tour a été subdivisé depuis en plusieurs locations occupées généralement par des étrangers de distinction, qui viennent y passer l'été dans des conditions parfaites de villégiature.

Le **pensionnat des Frères**, vaste construction surmontée d'un belvédère élevé, domine le cours de la Seine. Il a été érigé, en 1844, par les Frères de la Doctrine chrétienne, qui, aujourd'hui, ne comptent pas moins de 650 élèves. La chapelle est vaste, et toute couverte de peintures exécutées par les Frères eux-mêmes. Quelques-unes sont fort belles.

Mais si Passy ne renferme aucun monument public important, en revanche on y rencontre à chaque pas une foule de demeures historiques que la magie des souvenirs anime et vivifie. Ce **Château**, enfoncé au milieu de vastes jardins qui descendent le long de la rue de Seine jusqu'au quai, est celui de la princesse de Lamballe, l'une des victimes les plus touchantes de la Révolution. Réfugiée en Angleterre, elle pouvait y vivre heureuse; mais elle apprend l'arrestation à Varennes de la reine Marie-Antoinette, et revient partager le sort de sa royale amie. Arrêtée dans ce château après la journée du 10 août et conduite à l'Abbaye, elle périt dans les massacres de septembre, et sa tête, promenée au bout d'une pique, fut présentée à la reine dans sa prison du Temple.

La maison de santé du docteur Blanche, célèbre dans toute l'Europe, occupe depuis longtemps cette belle et historique demeure.

Franklin fut aussi l'un des habitants de Passy. Les puissantes colonies anglaises de l'Amérique du Nord venaient de proclamer leur indépendance (1776). Franklin, délégué par elles pour négocier et obtenir l'appui de la France contre son ennemie séculaire, vint s'établir à Passy, où il occupa, pendant les sept années que dura son ambassade, non l'**hôtel Valentinois**, comme on l'imprime fréquemment, mais l'un des pavillons dépendant de cet hôtel. En 1839, le salon de ce pavillon fut approprié en chapelle par les Frères de la Doctrine Chrétienne, qui ont élevé

pelle par les Frères de la Doctrine Chrétienne, qui ont élevé depuis sur le même emplacement la chapelle actuelle. Le gros œuvre du pavillon correspondant à celui occupé par l'illustre Américain existe encore à gauche, dans la grande cour de l'établissement.

Tout à côté est la maison qu'habitait Dumersan, rue Basse, 44. Elle est surmontée du paratonnerre établi par Franklin lui-même sur le pavillon qu'il habitait : c'est le premier que la France ait vu.

Parcourons la **rue Basse**, nommée autrefois *rue Vieille*, et plus récemment *rue Haute*. Nous trouverons au n° 27 la maison habitée par Mlle Contat, et fréquentée par tout ce qui brillait alors dans les lettres, les arts et dans le monde élégant. Collé y brilla par ses chansons, Parny par ses vers, Marmontel par ses *Contes moraux*, Cailhava par ses contes gaillards, de Bièvre par ses calembours, et la maîtresse de la maison, Mlle Contat, par tous les agréments de la figure et de l'esprit. A deux pas de là, au numéro 18, est le gracieux hôtel de la grande cantatrice qui tint le sceptre théâtral de son temps, de Mme Mainvielle-Fodor, heureuse de pouvoir consacrer au bonheur de ses semblables une grande fortune noblement acquise.

Vient ensuite, au n° 22, la petite mansarde de l'humble demeure figurée en tête de ce chapitre, mansarde à jamais célèbre, d'où le moderne Tyrtée consola la patrie vaincue de revers plus glorieux que des victoires. D'autres ont eu une inspiration plus élevée, un vol plus soutenu; mais lui, par un heureux mélange de tons divers qui est comme le fond même de sa nature, a été l'homme de tous : tous l'ont aimé et compris. Béranger, on peut le dire, est le seul grand poëte populaire de notre pays.

A côté de la maison de Béranger, est celle où le vaudevilliste Brazier s'éteignit en murmurant sa dernière chanson. Ses amis et voisins, Carmouche et Dumersan, membres de la bande joyeuse, le suivirent de près dans la tombe. Dans la maison située à l'angle de la rue de l'Église, mourut Picard, trop célébré de son temps, trop oublié depuis. Tout à côté est celle où l'abbé Raynal rendit son dernier soupir dans les tortures de l'indigence.

Plus loin, aux n°s 7 et 9, au milieu des arbres majestueux d'un grand parc paysager, existe encore le soubassement du château splendide qui servit de demeure au duc de Lauzun, à cet heureux cadet de Gascogne, que son esprit éleva aux plus hautes dignités et qui fut sur le point d'épouser Mademoiselle de Montpensier, petite-fille d'Henri IV. Ce parc, depuis près d'un siècle, appartient à la famille Delessert, dont la reconnaissance publique a consacré la mémoire. On trouve en effet le nom vénéré de cette famille partout où il y a du bien à faire, des maux à prévenir ou à soulager.

Une seule fabrique orne le parc, qui, néanmoins, est splendide : c'est un chalet suisse, sorte d'hommage rendu par les propriétaires au pays qui accueillit leurs aïeux à la révocation de l'édit de Nantes, et qui fut longtemps pour eux une nouvelle patrie. Près de là, un pont en fil de fer, le premier qui ait été construit en France, relie deux coteaux séparés par une vallée assez profonde.

Ce fut pour Mme Gauthier, l'un des enfants de Mme Delessert, sa compatriote et l'appui de sa vieillesse, que Jean-Jacques Rousseau écrivit les *Lettres sur la Botanique*. Dans les dernières années de sa vie, le philosophe composa pour son élève un herbier dont toutes les plantes, cueillies et annotées de sa main, sont disposées avec le soin le plus minutieux. Cet herbier a été le noyau des collections remarquables formées par Benjamin Delessert et célèbres dans toute l'Europe savante. MM. François et Gabriel Delessert, encore pleins de vie et de santé, tiennent à la disposition du public studieux ces collections, dont l'une, celle de botanique, est devenue, dit M. Flourens, la plus riche et la plus complète qui existe.

La rue Basse débouche sur le **carrefour des Sept Routes,** d'où le regard domine tout Paris et ses plus beaux alentours. Il a été question de convertir en place publique ce point favorisé entre tous, ce qui doterait Passy d'un panorama merveilleux. M. Possoz, l'honorable magistrat qui, depuis 1830, administre la commune, porte, dit-on, une vive sollicitude à l'exécution de ce projet.

Engageons-nous dans la **Grande-Rue,** l'une de celles qui aboutissent au carrefour ; elle a toute la physionomie d'une rue

de Paris. Nous trouvons au n° 12 un charmant hôtel du XVIIIe siècle que Louis XV fit bâtir pour Mlle de Romans, l'une de ses favorites. Un enfant y naquit; il porta, d'après l'ordre du roi, le nom de Louis de Bourbon, et mourut à Rome dans l'exil.

Remarquons plus loin, n° 58, l'*hôtel de Mme de Genlis.* A côté de l'hôtel est la *maison Pastoret*, où André Chénier fut arrêté et d'où on le conduisit à la Conciergerie, puis à l'échafaud. Naguère encore, on voyait, au numéro 66, l'*hôtel de l'amiral d'Estaing*, le vainqueur des Anglais. Son emplacement et celui du parc ont livré passage à de nouvelles rues, dont l'ensemble est appelé *quartier Guichard*, du nom d'un acquéreur qui a agrandi d'abord, puis enfin morcelé et vendu lot par lot cet historique domaine.

L'*hôtel Barras*, n° 76, servait de demeure au célèbre Orfila, dont le fils porte glorieusement l'héritage. L'hôtel qui lui fait suite dépendait du château de la Muette et contenait le *cabinet de physique* auquel il doit son nom. Aux approches de cet hôtel, existait encore il y a dix ans l'une des portes du bois, reculée aujourd'hui jusqu'aux fortifications.

C'est au restaurant de la grille, ancienne demeure du garde, que commence la **Chaussée de la Muette,** large avenue qui, à travers le bois de Boulogne, conduisait à l'ancien château royal. A droite, sont les *communs*, hôtels affectés jadis à l'habitation de la suite royale; et à gauche, les écuries, récemment restaurées et qui servent actuellement à loger les gardes et le service des travaux du bois de Boulogne. Citons enfin, à côté de la station du chemin de fer d'Auteuil et en face de l'entrée des deux châteaux de la Muette, l'ancien *ermitage du frère Paolo*, agrandi par le P. La Chaise, confesseur de Louis XIV, et nommé aujourd'hui Beau-Séjour.

Le **parc de Beau-Séjour** renferme au milieu de ses beaux arbres séculaires, de ses ombrages et de ses vertes pelouses, des chalets, des cottages, des temples et des pavillons aux formes les plus variées. L'un des grands charmes de ce hameau élégant, c'est l'absence de toute clôture apparente : des frontières agrestes, des haies de lilas et d'aubépines laissent librement circuler l'air

embaumé de la pleine campagne sans borner la vue, qui est non moins étendue que pittoresque.

Chacune des habitations de ce beau parc a son souvenir historique. Dans ce pavillon élégant, où Mme de Récamier recevait Chateaubriand et sa brillante cour littéraire, la marquise d'Aguesseau et la princesse de Talleyrand ouvrirent leurs salons, demeurés célèbres. L'habitation voisine servait de retraite à la spirituelle princesse de Liéven, l'Égérie de M. Guizot, tandis qu'au rond-point s'élève une jolie maison à l'italienne, illustrée à jamais par le séjour du cygne de Pesaro, l'illustre Rossini, qui y composa des chants de *Guillaume Tell*.

Si la société élégante de notre époque, si les étrangers de distinction abondent dans cet Eldorado d'hiver et d'été, c'est que, sans quitter Paris, l'on vient à Beau-Séjour comme on se rendrait à Bade, à Vichy, non-seulement pour y respirer l'air pur des champs, mais encore pour y prendre les eaux minérales.

Les **eaux minérales** de Passy, en effet, sans avoir reconquis leur vogue bruyante du dernier siècle, attirent encore beaucoup de familles opulentes et paisibles. Elles comprennent cinq sources ferrugineuses, longtemps rivales et aujourd'hui réunies. Alibert, Isid. Bourdon, Chenu, Cloquet, Cruveilher, Itard, Orfila, et une foule de médecins célèbres, les recommandent comme « astringentes, toniques et propres à remédier à la débilité, à la laxité du tissu muqueux, source des affections dont sont le plus fréquemment atteints les habitants des grandes villes. » Ajoutons que les eaux de Passy sont, avec celles de Forges, les plus ferrugineuses de toute la France[1].

L'établissement des eaux minérales, dont l'entrée est quai de Passy, 32, rappelle entre autres souvenirs historiques le séjour qu'y fit J. J. Rousseau, sur l'avis de son médecin. La nature

1. On les prend à la dose de cinq ou six verres tous les matins, en commençant par les eaux épurées et par conséquent légères. On paye 15 fr. par mois pour 30 cachets, et 50 c. pour une séance, avec le droit d'emporter un litre d'eau minérale. Plusieurs terrasses, une salle de billard et un pavillon de lecture sont à la disposition des buveurs. L'ouvrage de M. le docteur Chenu (*Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy*) contient plusieurs analyses chimiques de chaque source et la bibliographie complète de ces eaux.

agreste du lieu inspira au philosophe les principaux motifs de son joli opéra, *le Devin du village.*

« Le matin, dit-il dans ses *Confessions* (livre VIII), en me promenant et en prenant les eaux, je fis quelques manières de vers à la hâte, et j'y adaptai des chants qui me vinrent. J'écrivis le tout dans l'espèce de salon voûté qui est en haut du jardin. Les morceaux que j'avais esquissés étaient le premier monologue.... l'air du devin et le dernier duo. »

Il nous dépeint plus loin les personnes dont il faisait sa société. « A leur tête je place, dit-il, l'abbé Prévost, homme très-aimable et très-simple, et qui n'avait rien dans la société du sombre coloris qu'il donnait à ses ouvrages, dignes de l'immortalité ; le médecin Procope, petit Ésope à bonnes fortunes ; Boulanger, le célèbre auteur du *Despotisme oriental;* Mme Denis, nièce de Voltaire, qui, n'étant encore qu'une bonne femme, ne faisait pas encore du bel esprit. »

L'espèce de salon voûté dont parle J. J. Rousseau fait partie du soubassement du château de Lauzun, dont nous avons dit un mot. Aujourd'hui, c'est une vaste galerie où sont déposées dans des jarres les eaux auxquelles on veut enlever, pour certains cas médicaux, une partie de leurs principes ferrugineux.

Passy, de nos jours, est encore la retraite chérie des hommes d'étude et de loisir. Plus haut, nous avons mentionné plusieurs célébrités qui y font leur séjour. Parmi ses habitants on peut citer encore, depuis le commencement du siècle, La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, le général Moreau, Goldoni, Marsollier, Piccini, Gossec, Hoffmann, l'abbé Gérard, Raynouard, Michaut, Droz, M. Villemain. M. le comte Portalis, l'une des gloires actuelles de la magistrature, habite rue de la Tour, 62. Citons enfin deux critiques éminents, MM. Paulin Limayrac et Jules Janin. L'habitation de ce dernier est un véritable chalet suisse, une de ces maisons mobiles, tièdes en hiver, fraîches en été et pittoresques en tout temps, qui ont été importées en France par M. Seiler, député de la Confédération suisse. Nous avons signalé plus haut, page 54, la révolution bienfaisante que ce nouveau genre de construction est à la veille d'opérer à l'intérieur de Paris.

Le **Bas-Passy**, placé en regard de la Seine, offre aussi des souvenirs intéressants. On y retrouve, comme nous l'avons dit, des traces bien caractérisées de l'antique village de **Nigeon**. L'ancienne censive du lieu existe encore au fond de la cour d'une maison située rue de la Montagne, n° 9. Elle montre, du côté de Passy, une lucarne délicatement sculptée.

Par donation de Clotaire II, saint Bertran, évêque du Mans, devint seigneur de Nigeon. A sa mort, arrivée en 623, le prélat légua ce village à l'église de Paris. Au XIIIe siècle, les ducs de Bretagne y possédaient un château appelé *manoir de Nigeon* ou *hôtel de Bretagne*. Vers 1495, la reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII, cédant aux sollicitations de saint François de Paule, lui concéda l'emplacement de ce domaine.

Telle est l'origine du *monastère des Pères Minimes*, surnommés *Bons-Hommes*, et dont les bâtiments spacieux sont affectés aujourd'hui au service d'une usine. L'église, abattue en 1792, servait de paroisse au château de la Muette. Elle était grande et ornée de tombeaux intéressants, entre lesquels on remarquait celui de la femme du chancelier Duprat, et le tombeau du fameux maréchal de Rantzau, ce glorieux mutilé qui n'avait plus, à l'heure de sa mort, qu'un bras, une jambe et un œil. « Mars, disait l'inscription placée sur son tombeau, ne lui avait laissé d'entier que le cœur. »

Cette **raffinerie de sucre** que l'on voit plus loin sur le quai est la première qui ait produit du sucre de betteraves. On ne se figure plus aujourd'hui, à quarante années de distance du blocus continental, l'intérêt immense, passionné, qui s'attacha à cette découverte. Le problème consistait à obtenir en grand le sucre de betteraves bien cristallisé. M. Benjamin Delessert l'ayant résolu, Chaptal en instruisit l'Empereur, qui accourut aussitôt à l'usine de Passy. Napoléon, après avoir tout vu, tout examiné, créa M. Delessert baron de l'Empire, et lui attacha sur la poitrine la croix qu'il portait. Le lendemain, on lisait en tête du *Moniteur* : *Une grande révolution dans le commerce français est consommée.* La science, en effet, venait de créer des richesses qui, dans les circonstances où se trouvait l'Europe, avaient toute l'importance d'un grand fait politique. M. Benjamin Delessert

est mort en 1847, laissant dans l'histoire de la bienfaisance publique un nom impérissable.

Nous avons décrit ailleurs le château royal de la Muette. Aujourd'hui le splendide *hôtel Valentinois* et ses vastes jardins, célèbres dans les chroniques galantes du dernier siècle, ont disparu, à l'exception d'un pavillon dont nous avons parlé. Du *château seigneurial*, enfin, il ne reste que le nom, porté par un hameau pittoresque élevé sur une partie du parc.

Le **hameau de Boulainvilliers** est une sorte de république dont les habitants s'administrent et se gouvernent d'après leurs propres lois. Il est clos de murs et formé d'une trentaine de maisons d'agrément, entourées de jardins ombragés. Chaque habitant contribue pour sa quote-part dans les frais d'entretien des routes, du mur d'enceinte, d'éclairage, de surveillance, etc. Deux artistes célèbres, Bouffé et Chollet, ont, à titre d'habitants du hameau, voix délibérative dans l'assemblée.

Le *château* s'élevait presque au sommet de la colline. C'était une vaste et magnifique construction, d'un aspect imposant, et qui portait le cachet architectural du grand siècle. Il est tombé, en 1826, sous les coups de la bande noire.

Le château seigneurial de Passy appartint successivement : au fils du fameux Samuel Bernard, dont l'or fit fléchir l'étiquette de Versailles ; à Leriche de La Popelinière, fermier général connu par ses prétentions littéraires et ses disgrâces conjugales, et enfin au vertueux Boulainvilliers, dont la femme recueillit et éleva une jeune mendiante, qui demandait l'aumône à la porte du château. Cette mendiante, de sang royal, n'était autre que Jeanne de Valois, comtesse de La Mothe, l'instigatrice de la scandaleuse affaire du collier.

BOULOGNE.

A l'époque de la grande ferveur des pèlerinages, Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer était une des églises les plus fameuses de la chrétienté ; car les miracles attribués à son image de la Vierge étaient les plus nombreux, et sa réputation très-étendue. Des Parisiens, de retour de cette excursion, qui était alors un long et

pénible voyage, voulant épargner à de plus pauvres ou à de moins courageux les fatigues qu'ils avaient endurées, résolurent de construire une église *à la semblance de celle qui est sur la mer, à Boulogne*. Deux d'entre eux, Girard de La Croix, scelleur au Châtelet, et Jean son frère, ayant offert un emplacement de cinq arpents aux *Menus-Saint-Cloud*, situés à deux lieues de Paris, on trouva cette distance suffisante pour simuler en petit le grand pèlerinage, et cet emplacement convenable pour construire l'église. Depuis longtemps déjà les pèlerins qui avaient accompli le grand voyage étaient constitués en confrérie, sous l'invocation de Notre-Dame de Boulogne, lorsqu'en 1319 Philippe le Long, protecteur de la pieuse agrégation, vint poser solennellement la première pierre de l'édifice.

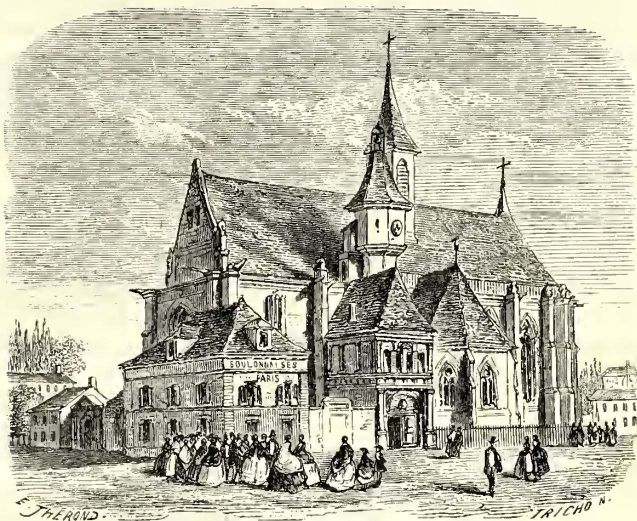
Les Menus étant de la mouvance de l'abbaye de Montmartre, depuis la donation faite par Louis le Gros en 1134, l'abbesse, Jeanne de Repentie, autorisa l'année suivante la construction de l'église. Grâce aux largesses du roi, de la reine, des princes et de la cour, cette construction s'exécuta, et la *Confrérie des pèlerins de N.-D. de Boulogne-la-Petite* s'y établit. L'église, en 1329, fut érigée en paroisse distincte de celle d'Auteuil; puis, peu de temps après, elle acquit le rang d'église royale.

Bientôt, si nous en croyons Foulques de Chanal, évêque de Paris, les miracles qui avaient illustré la Vierge de Boulogne-sur-Mer se renouvelèrent dans l'église des Menus. Au bruit de ces miracles, la foule des pèlerins s'accrut: des indulgences spéciales accordées par le pape Jean XXII, et des orateurs célèbres qui vinrent s'y faire entendre, ajoutèrent encore à la ferveur des fidèles. Un jour, entre autres, à la suite d'un sermon contre le luxe, qu'y prononça le frère Richard, célèbre prédicateur du charnier des Innocents, les Parisiennes, à peine rentrées chez elles, firent des feux de joie de tous les ornements mondains dont se composait leur toilette. En même temps, leurs maris, stimulés par un si bel exemple, brisèrent leurs instruments de jeu [1]. Des Parisiennes brûlant leurs attirails de toilette! Certes, l'éloquence d'un Bossuet ne produirait plus de nos jours un tel miracle, le

1. *Journal du règne de Charles VII*, année 1429.

plus étonnant, sans contredit, qu'ait jamais vu l'antique église de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine.

Le P. Richard obtint bientôt, à Paris et en d'autres villes, des résultats analogues. Ce n'était pas à l'aide de paroles onctueuses et persuasives que le terrible et persévérant antagoniste des déréglements de la mode convertissait son auditoire; c'était par des imprécations énergiques, par des expressions d'une crudité qui ne serait pas tolérée aujourd'hui, qu'il attaquait le



L'église Notre-Dame de Boulogne.

vice et le montrait à nu. Il dénonçait à l'indignation chrétienne, non-seulement les échancrures démesurées des robes, « que les femmes, dit-il, n'ont adoptées que pour exciter la sensualité des hommes, » mais encore l'indécence des cerceaux de baleine nommés *bouffants*. On dirait que ces deux traits des sermons du célèbre Cordelier, et plusieurs autres encore, font allusion, sous des termes différents, aux détails de l'ajustement actuel de nos dames, détails qui nuisent presque toujours à leur beauté, et coûtent si cher à leurs maris.

Pendant ce temps, la confrérie de Notre-Dame de Boulogne atteignit le plus haut degré de fortune. Après s'en être déclarés les protecteurs, les rois de France tinrent à honneur d'en faire partie. Charles IV, Philippe VI, le roi Jean, Charles V, Charles VI, Charles VII et Louis XI, qui clôt la liste, furent membres effectifs de la pieuse agrégation; et après eux venaient les plus grands noms de la France féodale. Le temps, qui détruit toutes les gloires, n'a pas épargné cette somptueuse hiérarchie. Supprimée en 1789, la confrérie de Notre-Dame de Boulogne-la-Petite a été rétablie le 1er mai 1853, mais elle n'a plus d'autre protection que celle du R. P. Jean Roothaan, supérieur général de la Compagnie de Jésus.

L'**église,** qui est encore debout, porte avec verdeur ses cinq siècles d'existence. Elle se compose d'une simple nef très-élevée et de deux chapelles latérales. Le chœur a toute la légèreté et la délicatesse du gothique de l'époque; seulement, ses hautes fenêtres, privées de leurs vitraux, ont été bouchées en grande partie, afin de recevoir l'ornementation négative d'un bas-relief colorié, représentant, sur une mer agitée, une chaloupe montée par la sainte Vierge. Indépendamment de cette mutilation, un clocher de mauvais goût a été élevé récemment. Le XVIe siècle a accolé à l'église un petit portail assez gracieux.

Le **château seigneurial** de Boulogne fut construit par ce grand ministre auquel est due la réunion de la Corse à la France, et dont l'inepte Louis XV disait, à propos de l'assassinat de la Pologne : « Si le duc de Choiseul était encore ministre, il n'en serait point ainsi. » Ce château appartient aujourd'hui à M. le baron J. de Rothschild, qui s'est acquis le rang de bienfaiteur du pays. Aussi Boulogne, en 1848, à la nouvelle des attentats commis par les pillards de la banlieue contre les châteaux voisins, se leva-t-il comme un seul homme pour défendre le château du célèbre banquier. Les incendiaires survinrent; mais, devant l'attitude résolue de la population, ils se dispersèrent et coururent infliger à la plupart des localités voisines un opprobre dont Boulogne avait su se défendre.

Sauvé de la dévastation, le château de Boulogne est tombé, il y a deux ans, sous le marteau. Sa démolition, peu regrettable

au point de vue de l'art, était devenue une mesure de sécurité. Il doit être remplacé par une vaste et imposante construction, qui dominera majestueusement la plaine, l'Hippodrome et le bois de Boulogne lui-même.

Le parc, sans être vaste, a un aspect particulier de grandeur. De la terrasse qui le termine, on jouit de points de vue magnifiques sur Saint-Cloud et sur le mont Valérien, qui semble commander tout le paysage.

C'est à partir du XVIe siècle que les Menus, dont on a vu l'origine, commencèrent à s'appeler le village de Notre-Dame de Boulogne, puis ensuite Boulogne-la-Petite (*Bononia parva*), et enfin Boulogne-sur-Seine. C'était, il y a cinquante ans à peine, un humble village agricole, dont la rue des Menus formait le noyau principal. L'ouverture de la route de Paris à Saint-Cloud par le bois en a fait une sorte de faubourg de la grande ville. Les champs, les jardins et quelques beaux parcs ont cédé le terrain à une foule de maisons de vulgaire apparence. La rue La Rochefoucault occupe l'emplacement de l'hôtel de ce nom, habité longtemps par les membres de cette famille illustre. Boulogne, depuis ces extensions, est une véritable ville, peuplée d'environ onze mille habitants, dont le blanchissage du linge des Parisiens constitue la principale industrie.

Boulogne s'étend maintenant jusqu'à Saint-Cloud, dont il n'est séparé que par la Seine. On la franchit sur un pont de douze arches, reconstruit sous Henri II et qui montre encore les fondations rajeunies d'une forteresse qui défendait de ce côté les abords du vieux Paris. Cette forteresse, prise et reprise plusieurs fois dans les guerres civiles des XIVe et XVe siècles, a été abattue sous Louis XIII.

A ce pont sont attachés les fameux filets de Saint-Cloud, qui, dans l'imagination populaire, sont destinés à recueillir les cadavres de ceux qui se noient à Paris. Ces filets n'ont jamais eu d'autre destination que celle de la pêche aux anguilles.

SAINT-JAMES.

Le territoire actuel du village de Saint-James et l'enclos de Madrid marquent assez exactement les limites du parc du châ-

teau de François Ier. Quant au parc et au château actuels de Saint-James, l'emplacement qu'ils occupent portait à l'origine, nous ignorons à quel propos, le nom de **la Chambre.**

En 1665, une maison de campagne fut élevée en ce lieu par l'un des héros de la Fronde, par ce singulier homme de cour, d'esprit, de cape, d'épée, d'amour et d'intrigue, qui s'appelle le cardinal de Retz. C'est là que le premier archevêque de Paris, devenu abbé de Saint-Denis, ramené après tant d'agitations et de troubles à une situation paisible, vint méditer les principes de la religion, jusque-là si nouveaux pour lui. Plus tard, Le Normand, oncle de la marquise de Pompadour, le plus riche et le plus influent des fermiers généraux de son temps, acquit cette maison de campagne et la fit reconstruire. C'est le château actuel, moins les agrandissements dont nous parlerons tout à l'heure.

Le Normand, qui vivait en relations multipliées avec son neveu Marigny, installé à l'Élysée en qualité d'intendant des bâtiments royaux, eut l'idée d'abréger le long et incommode circuit qui séparait leurs demeures. Son crédit fit décider la prolongation jusqu'à la porte Maillot de l'avenue des Champs-Élysées, qui s'arrêtait alors en forme d'impasse au pied de la hauteur de Chaillot. En moins de deux années, on exécuta cette section nouvelle de la plus magnifique des avenues, que l'érection du pont de Neuilly vint enfin compléter.

En 1780, le château de la Chambre fut acquis par un autre Crésus de la maltôte, par Beaudard, qui se faisait appeler *de Saint-James*, du nom de son village, et qui finit par léguer ce nom au théâtre de ses fastueuses prodigalités. Beaudard chargea l'architecte Bellanger, qui venait d'élever pour le comte d'Artois le pavillon de Bagatelle, d'orner et d'agrandir le château bâti par Le Normand. Les quatre colonnes ioniques du péristyle et la façade élégante du jardin datent de cette époque; mais c'est particulièrement à l'intérieur qu'apparaissaient ce luxe fabuleux, ces féeries ruineuses, ces raffinements de la vie sensuelle qui caractérisaient l'habitation des fermiers généraux et des traitants du dernier siècle.

Le parc qui entoure le château a été planté par Bellanger, dans le genre paysager. Le grand rocher, encore existant, coûta seul

1 600 000 francs à Beaudard, prodigalité qui lui valut de la part de Louis XVI le sobriquet de *l'homme au rocher*. Le parc ayant paru insuffisant, l'opulent financier porta ses vues d'envahissement sur l'enclos de Madrid, qu'il acheta en grande partie. Au lieu des parterres et des treilles disposées en tonnelles et en pavillons qui ornaient l'ancien jardin royal, Bellanger établit des grottes souterraines, des salles de verdure, des pavillons chinois, des kiosques peuplés de statues, etc. Ce parc fastueux mérita d'être surnommé le Petit-Marly, mais il ruina son propriétaire. En 1787, Beaudard de Saint-James fit une faillite de vingt-cinq millions. On le mit à la Bastille, d'où il ne sortit que pour mourir bientôt d'indigence et de chagrin.

Un dicton bourgeois dit qu'il faut acheter les folies des autres. Le fournisseur Hainguerlot acquit, en effet, l'opulente demeure de l'ex-financier, qu'il loua au général Junot, duc d'Abrantès. La duchesse y donna des fêtes splendides. L'une d'elles surtout eut un grand retentissement dans la société militaire de l'époque. Elle avait pour but de célébrer la naissance d'un fils unique, héritier des titres et dignités de la famille. Étrange et amère dérision des choses humaines ! Quarante années après, jour pour jour, dans cette même maison où cet enfant était né au milieu de tant de joie et d'allégresse, un homme privé de sa raison, de sa fortune, venait expirer obscurément; et cet homme était le fils du duc d'Abrantès !

Le 4 juillet 1815, lord Wellington installa au château de Saint-James son état-major général. Ce fut là qu'il reçut les visites mystérieuses de Fouché, du baron de Vitrolles, du vicomte Dubouchage, etc. L'Empire n'existait plus. Quelques jours plus tard, le duc transféra au château de Neuilly son quartier général. Il avait à peine quitté Saint-James qu'une bande de chasseurs de Hanovre se rua sur cette élégante maison et la saccagea complétement. C'est à cette occasion que lord Wellington inséra dans une de ses depêches ces paroles, que l'histoire a recueillies : « Il m'est indifférent de commander une armée grande ou petite ; mais mes soldats ne seront jamais des pillards. »

Sous la Restauration, l'opulent domaine fut vendu et morcelé. Sur une partie de l'emplacement du parc, s'éleva le village

coquet qui porte le nom de Saint-James : ce ne sont partout qu'élégantes maisons de campagne et chalets fashionables. L'une d'elles appartient à M. Humann, le prince des tailleurs et le tailleur des princes. Ce que l'on sait moins, c'est que M. Humann taille le marbre avec non moins de distinction que les étoffes : c'est un sculpteur habile, que nos plus grands artistes traitent d'égal à égal.

Le château et une grande partie de l'ancien parc existent encore. En 1820, une maison de santé à l'usage des gens du monde s'y établit sous le patronage de Chateaubriand et de Mme Récamier. 1830 frappa de mort l'aristocratique établissement et amena au château divers hôtes de passage, notamment M. Thiers et lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre.

Depuis 1848, ces lieux ont été rendus à leur ancienne destination. L'ancienne maison de santé y a été rétablie afin, sans doute, de rendre la sanction du fait à cette appellation ironique de *Folie Saint-James*, que le temps a conservée à la création fastueuse du financier Beaudard.

NEUILLY ET VILLIERS.

Un accident, qui faillit devenir une catastrophe, fut une cause de prospérité pour le premier de ces villages et précipita la ruine du second. Voici comment :

La route de Paris à Saint-Germain rencontrait la Seine au port Lugny [1] ou Nully, hameau dépendant de la paroisse de Villiers. En 1606, Henri IV et Marie de Médicis, revenant de Saint-Germain, accompagnés de la princesse de Conti, des ducs de Vendôme et de Montpensier, et du cardinal Duperron, y traversèrent la Seine. Le carrosse royal, attelé de ses six chevaux, fut chargé comme à l'ordinaire sur le bac. On était arrivé un peu au delà du courant du fleuve, lorsque les deux chevaux timoniers, qu'on avait oublié de faire boire, tentés en apercevant l'eau de si près, firent un mouvement qui renversa en un instant dans le fleuve le bac et le carrosse.

C'en était fait de la monarchie, sans de braves bateliers qui

1. *Portus Lugniaci*, le port de la forêt, du mot celte *lun* ou *lund*, selon l'étymologie la plus répandue.

sauvèrent la couronne de France à la nage. Les augustes personnages furent retirés un à un du carrosse qui les emprisonnait au fond de l'eau. Le roi eut bientôt retrouvé son sang-froid, mais la reine et les autres voyageurs étaient évanouis et restèrent longtemps plus morts que vifs. Les chevaux, par un bonheur providentiel, furent les seules victimes. Justement effrayée, Marie de Médicis sollicita et obtint du roi la construction d'un pont au port Lugny.

Bientôt, grâce à la facilité de circulation qui s'établit entre les deux rives, de nombreuses habitations se groupèrent aux abords du pont. Le hameau, en peu de temps, devint un village au profit duquel Villiers, sa paroisse, se dépeupla insensiblement. La reconstruction du pont et la prolongation de l'avenue des Champs-Élysées complétèrent sa fortune. En 1789, Villiers fut déshérité de son titre de commune au profit de son ancienne dépendance, élevée du même coup au rang de chef-lieu de canton. Aujourd'hui Neuilly, dont la population, réunie à celle des Thernes et de Villiers, qui en dépendent, dépasse 22 000 âmes, porte le titre de ville.

Placé à cheval sur deux grandes routes très-fréquentées, Neuilly n'offre pas ce calme paisible qui fit de tout temps, des villages voisins, la retraite chérie des hommes de lettres et des savants. Il fut au contraire, pendant tout le dernier siècle, l'asile fastueux et bruyant des fermiers généraux, des trésoriers, des receveurs de tailles et autres intermédiaires entre l'État et les contribuables. Les Mémoires du temps ne tarissent pas en faits curieux sur ces capitalistes de l'ancien régime, sortis pour la plupart des derniers rangs et placés par la puissance de l'argent, bien ou mal acquis, au sommet de la hiérarchie sociale. L'ancien régime, qui avait du bon, leur faisait parfois rendre gorge. En 1716, notamment, une célèbre chambre de justice les condamna à des amendes dont le total dépassait deux cents millions! On usa d'indulgence envers quelques-uns, probablement envers les plus habiles, les plus intrigants et aussi les plus voleurs; les autres payèrent l'amende et n'en conservèrent pas moins une fortune colossale.

Parmi les personnages illustres qui ont habité Neuilly, on

cite seulement : le maréchal Gouvion Saint-Cyr, le général Cambronne, le savant Chaptal, Millevoie l'élégiaque, et le gracieux compositeur Hérold. Aux *Thernes*, qui en dépendent, le savant Adanson et le peintre Géricault se choisirent une retraite : ils ont été imités de nos jours par un de nos plus grands historiens, M. Michelet, qui demeure rue de Villiers, 47.

Le nouveau chef-lieu de canton, sous le Consulat, n'avait pas encore d'église. A cette époque on y éleva une modeste chapelle, remplacée en 1827 par l'**église** actuelle, qui n'a rien de remarquable. Il n'en est pas de même du **pont,** chef-d'œuvre de Perronet, composé de cinq arches de 40 mètres d'ouverture, et qui a été longtemps pour les hommes de l'art un objet d'admiration et d'études.

Le pont de Neuilly s'élève à une centaine de mètres au-dessus de l'emplacement de l'ancien pont de bois édifié par Henri IV. C'est sur ce dernier que se produisit au XVII[e] siècle un fait en soi ordinaire, mais qui a eu dans le monde des lettres un long retentissement. Nous voulons parler de l'**accident de Pascal,** dont nous empruntons le récit aux *Essais d'histoire littéraire*, de M. Géruzez :

« Pascal se promenait avec des amis dans une voiture attelée de quatre chevaux; tout à coup l'attelage s'emporta, la voiture fut entraînée vers le pont de Neuilly, qui n'avait pas de garde-fous; deux chevaux tombèrent dans la rivière, mais les courroies qui les attachaient s'étant rompues, les voyageurs n'eurent que la peur de la mort. Cet accident produisit sur l'imagination de Pascal une impression terrible. La mort l'avait menacé dans un moment où, tout entier aux plaisirs du siècle, son âme n'était pas en règle avec Dieu. Le gouffre, sur les bords duquel il s'était arrêté comme par miracle, fut pour lui l'image de l'éternité; dès lors il vit toujours devant lui cet abîme de l'infini prêt à l'engloutir. Voilà ce que les hommes ont appelé sa vision et presque sa folie. L'abîme sans cesse ouvert sous les yeux de Pascal, ce fut la pensée de l'éternité, pensée austère et sublime qui gouverna le reste de sa vie et régla tous ses mouvements, toutes ses actions, par la perspective de la mort toujours menaçante, incertaine, mais inévitable.

« Cette rupture avec le monde ramena Pascal vers les solitaires de Port-Royal, et établit entre Arnauld, Nicole et lui, une étroite liaison. Il avait renoncé d'une manière absolue à l'étude des sciences pour se livrer exclusivement à la méditation des saintes Écritures; il s'imposait les plus dures privations, et retranchait même sur le nécessaire pour répandre le superflu de son bien en aumônes; c'est là ce que Voltaire appelle le dérangement de son cerveau. « Ne vous lassez pas, » écrivit-il à Condorcet, « de répéter que depuis l'aventure du pont de Neuilly « le cerveau de Pascal était dérangé. » Singulière altération qui produisit les *Provinciales* et les *Pensées*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus ingénieux, de plus éloquent et de plus sublime dans notre littérature ! »

A la mort de Pascal, en 1662, on trouva sur sa poitrine un papier qui ne le quittait jamais : ce papier portait la date du 23 novembre 1654, jour de l'accident de Neuilly.

Du pont, on découvre de charmants paysages sur la Seine, ses îles, ses bords, Courbevoie, Puteaux, Suresnes et le mont Valérien. Du côté de Paris, l'arc de l'Étoile termine la majestueuse perspective de la grande avenue.

Les **promenades en bateau** attirent chaque jour à Neuilly une foule de promeneurs. Le public qui n'est pas canotier et qui n'a pas de relations intimes avec un équipage ne peut guère profiter des plaisirs nautiques d'Asnières, tandis qu'à Neuilly des bateaux élégants sont là toujours prêts à le recevoir et à le conduire au milieu des îles ravissantes qui bordent le cours du fleuve[1].

Le port de Neuilly commande à un autre titre l'attention du promeneur. Lorsque les restes de Napoléon Ier furent délivrés de leur exil et ramenés en triomphe sur les bords de la Seine, c'est en face de Neuilly, à droite du pont, qu'ils touchèrent pour la première fois le sol français. A part cette mémorable journée du 15 décembre 1840, toute l'histoire du lieu se concentre sur le château dont le roi Louis-Philippe fit pendant plus de trente années sa retraite de prédilection.

1. Le prix est de 1 fr. par heure si l'on conduit soi-même, et de 2 fr. avec un marinier.

Château de Neuilly. En 1740, le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, acheta de son beau-frère Hérault de Séchelles une modeste habitation située sur les bords de la Seine, qu'il fit reconstruire d'une manière splendide par l'architecte Castand. C'est le même château que le duc d'Orléans vint habiter en 1820, et dont il fit, par l'adjonction de deux ailes flanquées d'avant-corps latéraux, l'une des plus vastes résidences princières de l'Europe. Les deux frères d'Argenson demeuraient à Neuilly; le marquis, le plus jeune, s'y était créé une sorte de cour où abondaient les célébrités de l'époque. Voltaire, Fontenelle, Montesquieu, Duclos, Marmontel et le président Hénault furent ses hôtes habituels. Il protégea Voltaire contre ses ennemis et le fit entrer par son crédit à l'Académie française, dans le temps même où le comte, son frère, lui ménageait dans les fournitures de l'armée l'occasion d'une grande fortune.

Diderot, d'Alembert, Grimm et le baron d'Holbach furent aussi les hôtes du marquis d'Argenson. Lorsque sonnèrent contre l'Encyclopédie les heures de la persécution, Neuilly ouvrit ses portes aux proscrits de la Sorbonne. Le même ministre qui publiquement ordonna des poursuites, laissa cacher chez lui les volumes poursuivis. Puis, quand l'orage fut passé, il fit accorder l'autorisation de terminer cette œuvre de guerre, dont il n'appréciait pas sans doute toute la portée.

Après la mort du marquis d'Argenson (1757), son fils, Paulmy d'Argenson, gouverneur de l'Arsenal, y fit transporter la riche bibliothèque du château de Neuilly, et la vendit en 1785 au comte d'Artois, depuis Charles X. Telle est l'origine de ce grand dépôt scientifique de l'Arsenal, le plus considérable de Paris après celui de la Bibliothèque impériale. Peu de temps après, Paulmy vendit Neuilly au chevalier de Sainte-Foy, que ses efforts pour sauver Louis XVI de la prison du Temple ont rendu célèbre.

En 1798, Talleyrand acquit Neuilly et y donna des fêtes splendides. Le diplomate, déjà à cette époque, dissimulait peu la versatilité de ses principes et la mobilité de ses dévouements, invitant tous les personnages en faveur, ne retenant pas ceux qui tombaient et oubliant vite ceux qui étaient tombés. La pêche à la ligne, cette passion qui sans doute retrempe sa force dans les

sarcasmes qu'on lui inflige, absorbait à Neuilly tous les loisirs de l'ancien évêque d'Autun.

En 1803, Napoléon acquit le domaine de Neuilly et en fit don à la princesse Pauline Bonaparte. L'antipathie profonde que lui inspirait Marie-Louise, et qu'elle ne dissimulait en aucune circonstance, avait fait exiler cette princesse de Paris. Elle s'établit donc à Neuilly, où les arts et les lettres lui firent oublier facilement les grandeurs des Tuileries. Chateaubriand et plusieurs autres esprits d'élite vinrent lui rendre hommage. En 1814, Pauline, oubliant sa disgrâce, courut porter à l'île d'Elbe les consolations dues au malheur et y laissa ses plus belles parures, qui tombèrent à Waterloo entre les mains de l'ennemi.

En 1814, ce domaine fut cédé au duc d'Orléans en échange des écuries de la rue de Chartres, ancien apanage de sa maison, que Louis XVIII convoitait. Neuilly se rattache ainsi à l'aurore et à la chute de la royauté de 1830, à laquelle il ne devait pas survivre. C'est là que naquirent tous ces princes et princesses enrichis à l'envi de tous les dons de l'intelligence et de l'esprit. Dans les jardins du château, une couronne contestée fut placée sur la tête du chef de la famille[1]. Douze années plus tard, à la Porte-Maillot, le vieux roi s'agenouillait pour recevoir le dernier soupir d'un fils qui emportait dans la tombe l'espoir de sa dynastie. En 1848, enfin, le château était incendié par une populace immonde, ivre de pillage et de vin, et ses décombres vengeurs engloutirent dix-neuf des assaillants. Aujourd'hui la famille d'Orléans porte dans l'exil ce nom de Neuilly, consacré par le malheur.

L'aspect du château rappelait plutôt la résidence de famille d'un propriétaire opulent que celle d'un roi. Les dépendances, successivement agrandies, frappaient par leur étendue[2]. L'aile droite, la moins considérable, a échappé à l'incendie; elle ren-

1. C'est au Palais-Royal, le 6 août 1830, que la scène officielle s'est passée; mais l'histoire a recueilli les visites de MM. Dupin et Persil accourus à pied le 30 juillet à Neuilly, celle de M. Thiers, qui, reçu par la duchesse d'Orléans, ne put vaincre ses honorables hésitations et ne rencontra de concours réel que dans Mademoiselle Adelaïde. Ce qui est également certain, c'est que ce fut à Neuilly, dans un conseil de famille et d'intimes, que Louis-Philippe se rallia au parti politique qui le fit roi.

2. Elles contenaient trente logements de maître, cinq cents lits de suite, des remises pour quarante voitures, des écuries pour deux cents chevaux, etc.

ferme les appartements de Mademoiselle Adélaïde et le cabinet de travail du roi, qui a été depuis, amère dérision du sort, l'atelier d'un cordonnier !

Le **Petit Château** servait à l'habitation du duc d'Orléans et de sa famille. C'est un vaste et élégant pavillon à deux étages, surmonté de combles élevés. Il a échappé à l'incendie, ainsi que le **pavillon de Wurtemberg,** construction pseudo-gothique qu'habita, dès l'époque de son mariage, la princesse Marie, l'éminente artiste.

Nous parlerons plus loin du parc de Neuilly, agrandi démesurément par Louis-Philippe, aux dépens des communications de la contrée.

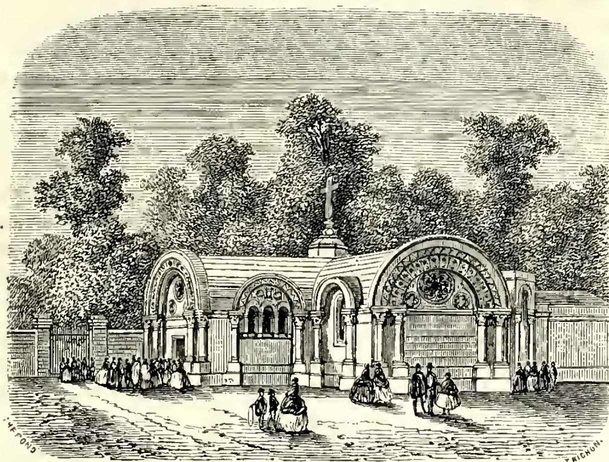
Neuilly provoque encore la curiosité de l'étranger par deux monuments dignes d'intérêt, situés sur son territoire; le Palais des Fleurs de Villiers et la chapelle de Saint-Ferdinand, à Sablonville, dont nous parlerons tout d'abord.

La **chapelle Saint-Ferdinand** éveille dans l'âme un douloureux souvenir. C'est à deux pas de là, de l'autre côté de la route, en face de la porte du nº 13, que, le 13 juillet 1842, un jeune et malheureux prince, espoir d'une dynastie, périt misérablement d'une chute de voiture. Emportée par des chevaux fougueux, la voiture continua sa course. Trois ouvriers maçons qui passaient relevèrent la victime, dont ils ignoraient le rang, et la déposèrent dans la maison la plus proche. C'était la demeure d'un cabaretier-épicier, un de ces bouges sans nom comme Paris seul en présente. Des matelas furent jetés à terre dans l'arrière-boutique, au milieu de tables grossières occupées par des buveurs. On y déposa le moribond, qu'un gendarme venait de reconnaître. Peu de temps après, Ferdinand d'Orléans, entouré de la famille royale éplorée, rendait le dernier soupir.

La reine ayant désiré qu'un pieux monument consacrât le lieu témoin de la mort de son fils, l'humble maison, composée d'un étage seulement, fut achetée 110 000 francs, puis démolie. Sur son emplacement, on a élevé, sous l'invocation de saint Ferdinand, une chapelle commémorative, d'un aspect simple et sévère.

L'autel, au point d'intersection de la croix, marque le lieu précis de la mort du duc d'Orléans. A droite, est un cénotaphe en marbre de Carare, sur lequel le prince est représenté mourant. Cet ouvrage, du sculpteur Triqueti, a été disposé de manière à recevoir un des chefs-d'œuvre de la princesse Marie d'Orléans : un ange qui, les mains baissées vers la victime et les yeux fixés sur le ciel, symbolise l'espoir et la consolation.

La sacristie, placée derrière le chœur, contient un beau tableau de Jacquand représentant la mort de Ferdinand d'Orléans. On y



La chapelle Saint-Ferdinand

retrouve, parmi les témoins d'une agonie douloureuse, les personnages marquants de l'époque. Des verrières, exécutées à Sèvres sur les dessins de M. Ingres, ornent les fenêtres de la chapelle et représentent différents saints, patrons de la famille du défunt.

Une fondation perpétuelle a été créée pour l'entretien de la chapelle et celui de l'aumônier chargé d'y dire la messe tous les jours. On y célèbre chaque année un service anniversaire, auquel assistent seulement quelques serviteurs subalternes de l'ancienne

famille royale. L'un d'eux, chargé de la garde du monument, montre aux visiteurs divers témoignages du deuil et des regrets qu'inspira aux d'Orléans cette cruelle épreuve, qui ne devait pas être la dernière.

Parc de Neuilly. Pendant plus de trente années qu'il habita le château de Neuilly, Louis-Philippe ne cessa de l'agrandir et d'étendre ses dépendances. Le roi constitutionnel, grâce à une municipalité docile, put supprimer successivement le chemin de halage et le débouché des voies de communication qui reliaient directement Neuilly avec Villiers, Clichy et Saint-Ouen, de telle sorte qu'en 1848, un domaine indivis de 600 hectares couvrait toute la plaine jusqu'à la route de la Révolte, formant une longue barrière contre laquelle les relations de localités importantes venaient se briser. Le 22 janvier 1852, le président de la République, investi de la dictature, rendit un décret qui, se fondant sur l'ancien droit public de la France, réunissait au domaine de l'État les biens compris dans la donation faite le 7 août 1830 par Louis-Philippe à ses enfants. Le domaine de Neuilly tombant en entier sous l'application de ce décret, l'ancienne plaine de Villiers, qui lui avait été annexée, a été aliénée et rouverte à la circulation.

L'**ancien parc** du château, surnommé *petit parc*, sera conservé. On y remarque des monuments assez intéressants, entre autres un petit temple circulaire en marbre blanc, tiré des jardins de Monceaux, où il tombait en ruines.

Le morcellement du grand parc n'a pas produit moins de 215 lots distincts. Déjà de riches et élégantes constructions, entourées de jardins boisés, s'élèvent sur ce vaste emplacement, coupé de rues et de boulevards qui ajoutent comme une seconde ville à l'importante commune de Neuilly. Le *boulevard Eugène*, l'une des avenues principales de cette ville nouvelle, aboutit au carrefour des Sept Routes, voisin de la Chapelle Saint-Ferdinand, et conduit directement à Villiers.

VILLIERS.

Le plus ancien des villages qui entourent le bois de Boulogne n'était, il y a quelques mois encore, qu'un triste hameau

composé de sept ou huit maisons solitaires, à demi abandonnées. Depuis le percement des nouvelles rues du grand parc et l'ouverture du Palais des Fleurs, construit par les frères Lemichez, les célèbres fleuristes, ses abords sont incessamment couverts d'une foule brillante d'équipages et de cavaliers. C'est comme une renaissance qui s'opère au profit de l'antique village, si longtemps déshérité.

Le **Palais des Fleurs**, créé dans un magnifique parc de neuf hectares qui s'étend jusqu'aux rives de la Seine, a déjà pris rang parmi les merveilles que Paris offre à la curiosité de l'étranger. Il est impossible de ne pas être frappé de la magnificence de la grande serre, unique peut-être au monde, par son étendue, par sa beauté et surtout par la valeur vénale de ses produits. Toutes les splendeurs de l'horticulture, les variétés les plus rares ou les plus recherchées des salons aristocratiques, ont pris place dans l'immense établissement des frères Lemichez. C'est une véritable forêt de fleurs aux horizons éclatants, affectée à la floraison de toutes les espèces, de toutes les variétés de la flore française et exotique.

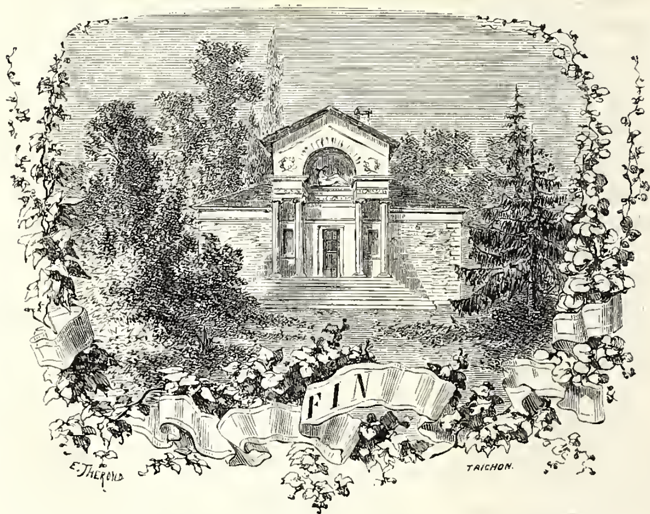
La dernière exposition d'horticulture a mis en relief ce fait caractéristique et peu connu, que le commerce des fleurs à Paris met chaque année en circulation une somme de plus de quinze millions de francs. Ce ne sont pas seulement nos départements, mais l'Angleterre, la Russie, l'Italie, qui demandent à nos horticulteurs, et particulièrement aux frères Lemichez, les plus célèbres d'entre eux, ces riches et innombrables variétés de fleurs qu'ils savent multiplier à l'infini. Le Nouveau-Monde lui-même reçoit d'eux des plantes originaires de son sol, mais que Paris lui renvoie perfectionnées et embellies par la culture.

Le **château de Villiers**, que le duc d'Orléans s'était plu à embellir, a partagé le sort du palais de Neuilly. Incendié en 1848 par la populace de Paris, il a complétement disparu du sol. Son emplacement a servi au débouché sur la place qui compose tout Villiers, du magnifique boulevard nommé *boulevard du Château*, lequel sépare du grand parc le **parc réservé.**

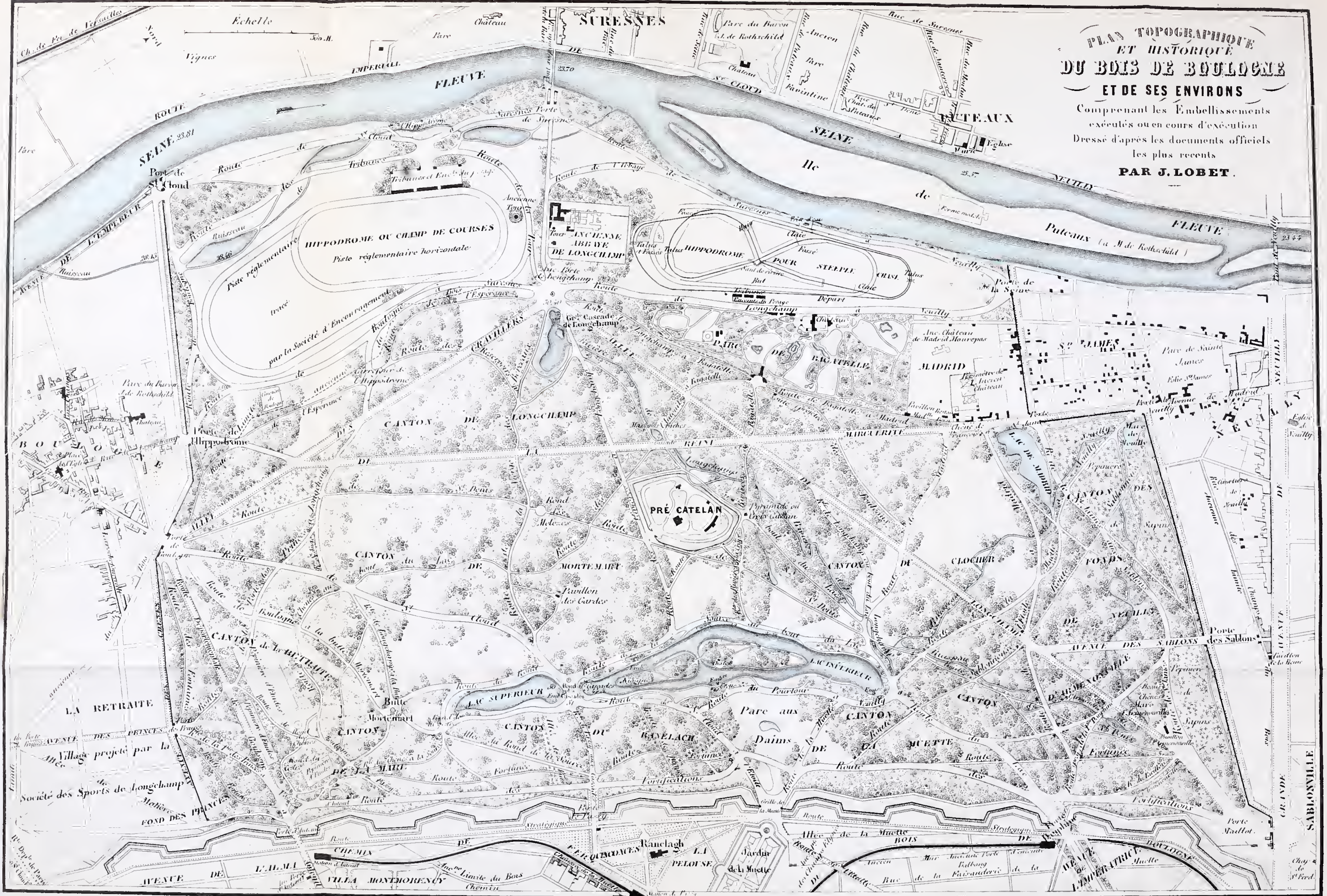
Ce dernier, comme nous l'avons dit plus haut, sera conservé. Sa destination paraît même définitivement fixée. Par sa si-

tuation, il répond en effet à l'auguste pensée à laquelle est due l'avenue de l'Impératrice, et qui a décidé le maintien des pelouses de Passy, menacées par la spéculation. Le petit parc de Neuilly servirait donc à embellir, de ce côté, les abords du bois de Boulogne et à le rapprocher de Batignolles, Clichy, Courcelles, etc., que leur annexion avec Paris va transformer bientôt en arrondissements nouveaux de la grande ville. La traversée des grandes routes au bord desquelles Neuilly est assis serait évitée à l'aide de communications ménagées dans les îles de Neuilly et dans celle de Puteaux.

Telle est l'idée sommaire de ce projet, dont l'exécution plus ou moins prochaine dotera le bois de Boulogne de nouveaux prestiges et étendra sur les localités qu'il intéresse des éléments incalculables de prospérité et d'embellissement.



Temple élevé à Auteuil sur l'emplacement de la maison de Molière.


PLAN TOPOGRAPHIQUE
ET HISTORIQUE
DU BOIS DE BOULOGNE
ET DE SES ENVIRONS
Comprenant les Embellissements
exécutés ou en cours d'exécution
Dressé d'après les documents officiels
les plus recents
PAR J. LOBET.
Echelle
SURESNES
PUTEAUX
SEINE
FLEUVE
HIPPODROME OU CHAMP DE COURSES
Piste réglementaire horizontale
ANCIENNE ABBAYE DE LONGCHAMP
HIPPODROME POUR STEEPLE CHASE
PARC DE BAGATELLE
MADRID
S.T JAMES
NEUILLY
CANTON DE LONGCHAMP
PRÉ CATELAN
CANTON DE MORTEMART
CANTON DU CLOCHER
LAC INFÉRIEUR
LAC SUPÉRIEUR
CANTON DE LA RETRAITE
LA RETRAITE
CANTON DU RANELACH
Parc aux Daims
CANTON DE LA MUETTE
AVENUE DES SABLONS
Porte des Sablons
Porte Maillot
SABLONVILLE
Ranelagh
Jardin de la Muette
VILLA MONTMORENCY
Village projeté par la Société des Sports de Longchamp
AVENUE DES PRINCES
FOND DES PRINCES
AVENUE DE L'ALMA
AVENUE DE L'IMPÉRATRICE
Grav. chez Erhard-Schieble Rue Bonaparte, 42

INDEX ALPHABÉTIQUE

OU

CLASSEMENT DES MATIÈRES ET DES INDICATIONS STATISTIQUES.

FIN DE L'INDEX.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

GRANDE COLLECTION
DE GUIDES ET D'ITINÉRAIRES
POUR LES VOYAGEURS

RÉUNISSANT

LES GUIDES-JOANNE, LES GUIDES-RICHARD

ET LES GUIDES

de la Bibliothèque des Chemins de fer.

Cette collection, qui comprend déjà

120 volumes,

EST CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ADOLPHE JOANNE.

Les chemins de fer, en rendant toutes les communications plus faciles, les ont rendues plus fréquentes. Le nombre des voyageurs augmente chaque année dans des proportions que personne n'avait su prévoir. Cette masse énorme de voyageurs, qui bientôt sillonnera la surface entière du globe, a besoin de livres tout à la fois instructifs et amusants dans lesquels elle puisse trouver les renseignements qui lui sont nécessaires ou agréables, et notamment les distances, le prix des places, l'indication des moyens de transport et des hôtels; les excursions à faire; la description des monuments, des musées, des collections; les souvenirs historiques ou littéraires; les documents statistiques; les combinaisons propres à économiser du temps ou de l'argent.

C'est pour répondre à ce besoin que MM. L. Hachette et Cie ont entrepris la publication d'une vaste collection de GUIDES ou ITINÉRAIRES, à laquelle une récente acquisition leur a permis de joindre les Guides-Joanne et les Guides-Richard, publiés par M. Maison, et qui étaient déjà en possession d'une réputation méritée. Cette collection se compose

actuellement de plus de 120 volumes, parmi lesquels nous citerons : le *Paris illustré;* le *Guide en Italie*, par J. du Pays; la *Belgique*, par F. Mornand; les *Musées d'Europe*, par L. Viardot, et les itinéraires de la *Suisse*, de *l'Allemagne*, de *l'Écosse*, des *Environs de Paris*, de *Paris à Bordeaux*, de *Paris à Nantes*, de *Paris à Lyon*, de *Versailles* et de *Fontainebleau*, par M. Adolphe Joanne, qui a mérité, pour ce genre de publications, une réputation sans rivale, et dont les ouvrages sont préférés aujourd'hui par les touristes aux célèbres *Hand-books* anglais.

C'est sous la direction de cet habile et consciencieux écrivain, que se continue cette collection, la plus riche de l'Europe. Les éditeurs ne négligent rien pour la maintenir au rang élevé où elle s'est placée dans l'estime publique. A peine un volume est-il épuisé, qu'il est revu, refait souvent avant d'être réimprimé. Les *Itinéraires illustrés* renferment plus de 1500 vignettes dessinées et gravées par nos meilleurs artistes. Les cartes et les plans de villes forment un atlas unique. Enfin, le mérite littéraire de chaque volume assure aux voyageurs un compagnon de route aussi agréable qu'instruit et exact.

1° ITINÉRAIRES.

ALGÉRIE.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, avec un Vocabulaire français-arabe des mots les plus usités, et un résumé historique des guerres d'Afrique; par *J. Barbier*. 1 vol. grand in-18, contenant une carte de l'Algérie. Broché. 5 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'Algérie en 1854. — Itinéraire de Tunis à Alger, par *Joseph Bard*. 1 vol. in-8. Broché. 5 fr. 50 c.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN.

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, divisé en deux parties, par *Adolphe Joanne*.

1° Allemagne du Nord, comprenant : Le Rhin; la Moselle; le Weser; l'Elbe; le Haardt; la forêt Noire; l'Odenwald; le Taunus; l'Eifel; le Harz; le Thüringerwald; la Suisse franconienne; le Fichtelgebirge; la Suisse saxonne; Strasbourg; Bade; Carlsruhe; Heidelberg; Darmstadt; Francfort; Hombourg; Mayence; Wiesbade; Creuznach; Luxembourg; Trèves; Coblenz; Ems; Bonn; Cologne; Aix-la-Chapelle; Dusseldorf; Hanovre; Brunswick; Münster; Brême; Hambourg; Lübeck; Rostock; Schwerin; Magdebourg; Pyrmont; Gœttingen; Cassel; Gotha; Erfurth; Weimar; Kissingen; Cobourg; Bamberg; Iéna; Nuremberg; Leipsick; Berlin; Potsdam; Stettin; Posen; Dantzick; Tilsitt; Kœnigsberg; Breslau; Dresde; Tœplitz. 1 beau vol. in-18 jésus, imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière générale, 14 cartes spéciales et 13 plans de villes. Broché. 10 fr. 50 c.

La rel. se paye en sus 1 fr. 50 c.

2° Allemagne du Sud, comprenant : Le Neckar; le Rhin; le Danube; l'Inn; l'Adige; la Drave; la forêt Noire; l'Alb-Souabe; le Vorarlberg; le Tyrol; les Alpes de la Bavière; le Salzkammergut; les montagnes des Géants; le Semmering; Strasbourg; Freiburg; Schaffhouse; Constance; Wildbad; Stuttgart; Cannstadt; Heilbronn; Tubingue; Ulm; Augsbourg; Lindau; Munich; Donauwœrth; Ingolstadt; Ratisbonne; la Walhalla; Passau; Linz; Mœlk; Kufstein; Bregenz; Innsbruck; Bormio; Meran; Brixen; Botzen; Trente; Roveredo; Bassano; Bellune; Brunecken; Salzburg; Berchtesgaden; Gastein; Gmunden; Ischl; Mariazell; Vienne; Brünn; Olmütz; Glatz; Hirscherg; Warmbrunn; Prague; Carlsbad; Marienbad; Franzenbad; Eger; Pilsen; Cracovie; Presbourg; Pesth; Gratz; Laïbach; Adelsberg; Idria; Trieste; Pola; Fiume. 1 beau vol. in-18 jésus imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière, 10 cartes spéciales et 7 plans de villes et musées. Broché. 10 fr. 50 c.

La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par le même auteur. 1 fort vol. in-18, contenant 16 cartes et plans. Broché. 7 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

Les trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant une carte et 4 plans de villes. Br. 2 fr. 50 c.

La reliure se paye en sus. 75 c.

Bade et la forêt Noire, contenant; 1° la route de Baden-Baden; 2° la description de Bade et de ses bains; 3° celle des environs de Bade et de la forêt Noire, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant 5 cartes. Broché. 2 fr.

La reliure se paye en sus. 75 c.

Les bords du Rhin, par *Frédéric Bernard*. 1 vol. in-16, illustré de 80 vignettes par Daubigny, Lancelot, etc., et accompagné de cartes et plans.
Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Voyage pittoresque des bords du Rhin, dessiné par Louis Bleuler et Federly, et accompagné d'un texte explicatif traduit librement sur le manuscrit allemand de Em. Zschokke, par *C. F. Girard*. 1 vol. grand in-8, contenant 28 belles gravures sur acier. Br. 6 fr.

Histoire et description des villes de Trente et d'Inspruck, par M. *Mercey*, illustrée de 9 gravures sur acier, et contenant des détails historiques très-intéressants sur l'origine de ces deux villes, leurs mouvements, les mœurs de leurs habitants, etc. 1 vol. grand in-8. Broché. 6 fr.

Guide du médecin et du touriste aux bains de la vallée du Rhin, de la Forêt-Noire et des Vosges, par le docteur Aimé Ribert. 1 vol. grand in-18 jésus. 3 fr. 50 c.

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne (Angleterre, Ecosse, Irlande), par *Richard* et *Ad. Joanne*; nouvelle édition, accompagnée de 3 cartes routières, du panorama de Londres et des plans d'Édimbourg, Glascow et Dublin. 1 joli vol. in-18 jésus. Broché. 12 fr.
La reliure se paye en sus 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique de l'Ecosse, par *Ad. Joanne*, avec la carte routière de l'Écosse et les plans d'Édimbourg et de Glascow. 1 vol. in-18. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres, précédé d'un itinéraire historique et descriptif des chemins de fer de Paris à Londres. 1 vol. grand in-18, contenant 100 vignettes par Daubigny et Freemann, cartes et plans. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres et dans ses environs, comprenant l'itinéraire de Paris à Londres par les chemins de fer et les bateaux à vapeur; la description de toutes les curiosités de Londres; le tarif des monnaies; l'indication des hôtels, messageries, omnibus, voitures, bateaux à vapeur; la liste des amusements d'hiver et d'été; par *Lake*, nouvelle édition. 1 fort vol. in-18, contenant un plan de Londres, la carte des environs, celle des routes de Paris à Londres, et plusieurs vues.
Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Londres tel qu'il est, précédé de l'itinéraire de Paris à Londres par les chemins de fer et bateaux à vapeur, suivi d'une description sommaire des environs de Londres; par *Lake* et *Richard*. 1 vol. in-18, contenant le panorama de Londres, la carte des routes de Paris à Londres, et de gravures sur acier. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

Manuel du voyageur en Belgique et en Hollande. Itinéraire artistique et industriel de ces deux pays, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, contenant une belle carte routière et les panoramas de Bruxelles, Anvers, Liége et Amsterdam. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide en Belgique, seul. 1 vol. in-18 avec carte. Broché. 6 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide en Hollande, seul. 1 vol. in-18 avec carte. Broché. 4 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

La Belgique, par *Félix Mornand*. 1 vol. in-16, contenant une belle carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Spa et ses environs, par *Ad. Joanne.* 1 joli vol. in-18, contenant une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. » 75 c.

CALIFORNIE.

Route de la Californie à travers l'isthme de Panama, par M. *Saint-Amand.* 1 vol. in-18 jésus, contenant une carte de l'isthme de Panama.
Broché. 2 fr. 50 c.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Nouveau guide du voyageur en Espagne et en Portugal, précédé de dialogues français-espagnols à l'usage des voyageurs, par *Germond de Lavigne.* 1 fort vol. in-18. (*Sous presse.*)

Lisbonne. Guide des voyageurs. Histoire, monuments, mœurs, par *Olivier Merson.* 1 vol. Broché. 2 fr. 50 c.

EUROPE.

Guide classique du voyageur en Europe, 2e édition, comprenant toutes les routes de postes, chemins de fer, bateaux à vapeur, etc., par *Adolphe Joanne.* 1 fort vol. in-12 imprimé à deux colonnes, et accompagné d'une carte routière de l'Europe, ainsi que d'une carte spéciale des chemins de fer et de la navigation à vapeur. Broché. (*Sous presse.*)

Tableau comparatif des monnaies d'Europe et des principales places du monde, comparées à la monnaie française. 1 vol. in-18. Broché. 1 fr.

Guide du voyageur aux bains d'Europe, par *Richard.* 1 fort vol. grand in-18. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

FRANCE.

1° GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE.

Guide classique du voyageur en France et en Belgique, par *Richard,* 24e édition. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, contenant une belle carte routière de la France, une carte spéciale des chemins de fer et de la navigation à vapeur, plusieurs cartes des chemins de fer et des plans de villes, etc. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Guide classique du voyageur en France, comprenant en abrégé tout ce que contient l'édition in-12, avec une carte routière et la carte des chemins de fer, par *Richard,* 24e édition. 1 vol. in-18. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Conducteur du voyageur en France, par *Richard.* Abrégé du précédent; 2e édition. 1 joli vol. in-32, contenant une carte routière. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Guide du voyageur dans la France monumentale, ou Itinéraire archéologique donnant la description de tous les monuments appartenant à l'ère celtique, à l'époque romaine ou gallo-romaine et au moyen âge jusqu'à la Renaissance, avec une carte générale archéologique de la France, divisée par provinces et par départements, ornée de 48 vues de monuments antiques, et indiquant, au moyen de signes conventionnels, l'emplacement des monuments décrits dans le texte, par *Richard* et *E. Hocquart.* 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, comprenant la matière de 3 vol. Br. 9 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Journal de voyage dans le midi de la France et en Italie, par *A. Asselin.* 1 vol. in 12, avec une carte routière. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

2° GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS.

Paris illustré, son histoire, ses monuments, ses musées, son administration, son commerce et ses plaisirs, nouveau guide des voyageurs où l'on trouve les renseignements pour s'installer et vivre à Paris, de toutes ma-

nières et à tous prix; publié par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes. 1 beau vol. in-16 de 850 pages, contenant 280 vignettes par Lancelot et Thérond, 1 nouveau plan de Paris et 17 autres plans. Br. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, à l'usage des voyageurs et des Parisiens, où l'on trouve la situation et la description de chaque rue et de chaque monument, avec un grand nombre de renseignements utiles et d'une notice historique sur Paris, par *Frédéric Lock.* 1 vol. in-18 jésus, contenant un nouveau plan de Paris. Broché. 3 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Frédéric Bernard,* illustré de 40 vignettes par Lancelot et Thérond. Brochure in-4, contenant un nouveau plan de Paris. 75 c.

The illustrated English and American Paris-Guide, by *Charles Fielding,* A. M., with a new map of Paris. In-4. 1 fr.

Kleiner illustrirter Pariser Führer für deutsche Reisende, von *Wilhelm,* mit vierzig in den Text gedruckten Abbildungen und einem neuen Plan von Paris. In-4. 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Frédéric Bernard.* 1 vol. in-32, avec un nouveau plan de Paris. Relié. 1 fr.

The English and American Paris-pocket-Guide, by *Charles Stuart Fielding,* A. M., with a new map of Paris. In-32. Relié. 1 fr.

Kleiner Pariser Führer für deutsche Reisende, von *Wilhelm,* mit einem neuen Plan von Paris. In-32. Relié. 1 fr.

Les environs de Paris illustrés, itinéraire descriptif et historique, par *Adolphe Joanne.* 1 vol. in-16 de 850 pages, contenant 220 gravures par Lancelot et Thérond, une grande carte des environs de Paris et sept autres cartes et plans. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur aux environs de Paris, par *Richard,* 2e édition, avec la carte des environs de Paris, celle du cours de la Seine jusqu'à Saint-Cloud et des gravures. 1 fort vol. in-18. Broché. 1 fr.

Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, par *J. Lobet.* 1 vol., contenant un plan du bois et 20 vignettes par Thérond. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles, son palais, ses jardins, son musée, ses eaux, les deux Trianons, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Sèvres, par *Adolphe Joanne;* ouvrage illustré de 37 gravures par Thérond et Lancelot, et accompagné d'un plan de Versailles et du parc, et de 2 plans du château. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles et les deux Trianons, Guide du visiteur, extrait du précédent. 1 vol. in-32, contenant 2 plans. Relié. 1 fr.

Le château, le parc, et les grandes eaux de Versailles, par *Fréd. Bernard.* 1 vol. in-16, contenant 30 vignettes par Lancelot et 3 plans.
Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Le parc et les grandes eaux de Versailles. 1 vol. in-32, extrait du précédent et contenant 20 vign. Br. 30 c.

Guide to Versailles, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue and Sèvres. A description of the palaces, gardens, muséum, waters and the Trianons, translated in english language from *A. Joanne.* With numerous illustrations and three plans. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Fontainebleau, son palais, sa forêt et ses environs, par *Adolphe Joanne.* 1 vol. in-16, contenant 25 vignettes par Lancelot, une carte de la forêt et un plan du château. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

3° GUIDES SPÉCIAUX POUR UNE PROVINCE OU POUR UNE VILLE.

Alsace (Voyage pittoresque en), par le

chemin de fer de Strasbourg à Bâle, par M. *Th. de Rouvrois;* illustré de nombreuses gravures sur bois. 1 vol. grand in-8. Cartonné. 4 fr.

Bagnères-de-Bigorre et les autres principaux établissements thermaux des Pyrénées. Guide médical et topographique par *L. C. Lemonnier,* docteur en médecine de la Faculté de Paris, inspecteur adjoint des eaux minérales de Bagnères-de-Bigorre. 1 vol. grand in-18, avec carte. Broché. 4 fr.

Balme (Guide du voyageur à la grotte de la), l'une des sept merveilles du Dauphiné, par M. *Bourrit* aîné. 1 volume in-18. Broché. 1 fr.

Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne.* 1 vol. grand in-18. Broché. 1 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Cannes (Une saison à). 1 vol. grand in-32. 50 c.

Dieppe et ses environs, par *E. Chapus.* 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Luchon (Bains et courses de), par *Nérée Boubée*, ingénieur géologue. 1 vol. in-18 jésus contenant un plan de Luchon et 1 carte des environs de Luchon. Broché. 3 fr.

Mantes et ses environs, par *A. Moutié.* 1 vol. in-8, contenant une lithographie. Broché. 1 fr.

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, de Royat, de la Bourboule et de Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse.* 1 vol. in-16, illustré de 37 vign. par Lancelot, et accompagné d'une carte de l'Auvergne. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Nîmes (Histoire et description de), par *D. Nisard.* 1 vol. grand in-8, illustré de belles grav. sur acier. Relié. 6 fr.

Normandie (Guide du voyageur en), comprenant les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de la Manche et de l'Orne, par *Edouard Frère.* 1 vol. in-18, illustré de 4 gravures et accompagné d'une carte. Broché. 3 fr.

Pau (souvenirs historiques et description du château de), par *G. Bascle de Lagrèze,* conseiller à la cour impériale de Pau. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.
Le même ouvrage avec la traduction en anglais, par le docteur *Taylor,* de la description du château. Broché. 4 fr.

Ports militaires de la France (Les), (Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon), par *E. Neuville.* 1 vol. in-16, contenant 4 vignettes et 5 plans. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Pyrénées (Guide du voyageur aux), itinéraire descriptif et historique à l'usage des touristes et des baigneurs, par *Richard*, 6e édition. 1 fort vol. in-18, contenant 5 cartes. Broché. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Sainte-Marie d'Auch (Monographie de), histoire et description de cette cathédrale, par M. l'abbé *Canéto*, supérieur du petit séminaire d'Auch. 1 volume grand in-18. Broché. 4 fr.

Saône (Guide historique et pittoresque sur la) de Lyon à Châlon. 1 volume in-18, avec carte. Broché. 1 fr. 50 c.

Seine (La) et ses bords, par *Charles Nodier*, illustrés de 54 gravures sur bois et de 4 cartes de la Seine; publiées par M. Alex. Mure de Pelanne. 1 vol. in-8. Broché. 5 fr.

Vichy et ses environs, par *L. Piesse.* 1 vol. in-16, contenant 22 vignettes et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

4° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Lignes de l'Est:

De Paris à Strasbourg, par *Moléri.* 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Strasbourg à Bâle, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 50 vignettes et une carte. Broché. 1 fr.

De Paris à Bâle, par MM. *Moléri* et *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 130 vignettes et 2 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes de Lyon et de la Méditerranée :

De Paris à Lyon et à Auxerre, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, une carte et 2 plans. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris en Suisse par Dôle, Besançon et Salins, par *Ad. Joanne*. (*Sous presse*.)

De Lyon à Marseille, à Cette et à Tonlon, par *Frédéric Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à la Méditerranée comprenant **de Paris à Lyon et à Auxerre**, par *Adolphe Joanne*, **et de Paris à Marseille, à Cette et à Toulon**, par *Fréderic Bernard*. 1 fort vol. in-16, contenant 160 vignettes par Lancelot, et 2 cartes. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes du Midi :

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et Mont-de-Marsan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes par Daubigny, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se pays en sus. 1 fr.

De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 32 grandes vignettes par Thérond, une carte et 1 plan. Broché. 3 fr
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes du Nord :

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-16, contenant 70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte. Br. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot*. 1 volume in-16, contenant 60 vignettes, 5 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Promenades au château de Compiègne, et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-32, contenant 11 vignettes. Broché. 50 c.

Enghien et la vallée de Montmorency, par *Eug. Guinot*. 1 vol. in-32, contenant 18 vignettes. Broché. 50 c.

Ligne d'Orléans et prolongements:

De Paris à Bordeaux, par *Adolphe Joanne*. 1 volume in-16, contenant 120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit itinéraire de Paris à Nantes. 1 vol. in-32, contenant 16 vignettes et 1 carte. Broché. 50 c.

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans*; 2° *d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri* et *A. Achard*. 1 vol. in-16, contenant 90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Orléans, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 45 vignettes par Champin et Thérond, et une carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Corbeil. 1 vol. in-16, contenant 40 vignettes par Champin, et une carte. Broché. 50 c.

Lignes de l'Ouest :

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 60 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre. 1 vol. in-32, contenant 55 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

Petit itinéraire de Paris à Rouen. 1 volume in-32, contenant 33 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

De Paris à Laval et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. in-16, contenant 170 vignettes par Thérond, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Caen, par *L. Énault*. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16 illustré de 24 vignettes par Thérond et Lancelot. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Ligne de Sceaux :

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 21 vignettes par Thérond et Lancelot, et 1 carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

ITALIE.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 1 beau vol. in-18 jésus de 800 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 2 cartes spéciales et 18 plans de villes et de musées. Broché. 11 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Rome vue en huit jours, guide complet de cette capitale, d'après *Nibby*, avec 2 plans de Rome. 1 vol. grand in-18. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Les curiosités de Rome et de ses environs, itinéraire complet de Rome et de l'*Agro romano*, dans un rayon de 40 à 50 kilomètres; monuments, antiquités païennes et chrétiennes; l'art à ses différentes époques; origines, faits historiques et anecdotiques, par *G. Robello*. 1 vol. in-12, contenant plusieurs cartes et plans. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Manuel du voyageur en Sicile, par le comte *Fedor de Karaczay*. 1 volume in-18, avec une carte. Broché. 3 fr.

Sardaigne (Histoire et description des sources minérales de la) et de celles des contrées voisines, par le comte *Davet de Beaurepaire*, docteur en médecine. 1 vol. in-8. Broché. 6 fr.

Le midi de la France et l'Italie, journal de voyage d'un touriste dans le midi de la France et en Italie, par *A. Asselin*, avec une carte routière. In-18. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Venise, notes au crayon, par *Charles Blanc*, ancien directeur des Beaux-Arts. 1 vol. Broché. 3 fr.

ORIENT.

Guide en Orient, itinéraire scientifique, artistique et pittoresque, comprenant les rives de la Méditerranée de Marseille à Malte, la Turquie, la Grèce, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18 jésus orné de 20 cartes ou plans imprimé sur deux colonnes. (*Sous presse.*)

Itinéraire descriptif et historique de Paris à Constantinople, avec les environs de cette dernière ville, par *Ph. Blanchard*. 1 vol. grand in-18, contenant un plan de Constantinople et d'une partie du Bosphore. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

RUSSIE.

Guide du voyageur à Saint-Pétersbourg. 1 vol. grand in-18, accompagné de 10 vues et d'un beau plan de

Saint-Pétersbourg, gravés sur acier. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

SUISSE.

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix; du mont Blanc, de la vallée de Chamouni, du grand Saint-Bernard et du mont Rose; par *Adolphe Joanne*. 1 vol. grand in-18 de plus de 700 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 7 cartes, 4 plans de villes et 2 grandes vues de la chaîne du mont Blanc et des Alpes bernoises; 2e édition augmentée d'un appendice contenant la description de tous les chemins de fer suisses en exploitation et l'indication de ceux qui sont en construction et à l'étude (1857). Broché. 11 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Nouvel-Ebel, Manuel du voyageur en Suisse et dans la vallée de Chamouni; 11e édit., revue par *Adolphe Joanne*, augmentée d'un appendice contenant la description de tous les chemins de fer en exploitation et l'indication de ceux qui sont en construction et à l'étude (1857). 1 vol. in-18, contenant la carte de Suisse de Keller, les panoramas du mont Blanc, de l'Oberland bernois et 4 plans de villes. Broché. 6 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Berne (Histoire et description de la ville de), par M. *P. A. Stapfer*, ancien ministre de l'instruction publique de la république helvétique, illustrée de 6 gravures sur acier. 1 vol. grand in-8. Broché. 6 fr.

Suisse (Atlas géographique, historique, statistique et itinéraire de la), divisée en 22 cantons, et de la vallée de Chamouni, avec une carte générale de la Suisse dressée par M. Duvotenay, gravée sur acier par Ch. Dyonnet et illustrée de vues de la Suisse gravées sur acier par les premiers artistes de Paris et de Londres. 1 vol. grand in-4, Relié en percaline. 20 fr.

Vaud (Tableau du canton de), par *L. Vuillemin*. 1 vol. grand in-18. Broché. 7 fr. 50 c.

2° GUIDES DE LA CONVERSATION.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-espagnol, par *Richard* et *de Corona*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-italien, par *Richard* et *Boletti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-allemand, par *A. Horwitz*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-espagnol, par *de Corôna* et *Laran*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

L'interprète français-anglais pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Br. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'interprète anglais-français, pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'interprète français-allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau*. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

3° LES MUSÉES D'EUROPE,

par L. Viardot, 5 vol. in-18 jésus.

Les Musées de France. (Paris). 1 vol. Broché. 2 fr.

Les Musées d'Italie. 1 volume. Broché. 2 fr.

Les Musées d'Espagne. 1 volume. Broché. 2 fr.

Les Musées d'Allemagne. 1 vol. Broché. 2 fr.

Les Musées de Belgique, de Hollande, de Russie. 1 vol. Broché. 2 fr.

La reliure de chacun de ces volumes se paye 1 fr. en sus.

4° CARTES ET PLANS.

Allemagne (Carte routière de l') et des pays limitrophes, donnant les routes, les chemins de fer et la navigation, dressée par A. Dufour, et tirée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Allemagne (Plans des principales villes de l'):
1° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré : Berlin, Dresde, Hambourg, Heidelberg, Leipsig, Munich, Nuremberg, Prague, Stuttgard, Trieste. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
2° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/8 de carré : Aix-la-Chapelle, Coblentz, Cologne, Francfort, Mayence. Prix de chaque plan, en feuille. 25 c.

Angleterre (Carte routière de l'), contenant l'Écosse et l'Irlande, avec les chemins de fer et la navigation à vapeur. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Belgique (Carte de la), indiquant les chemins de fer et leurs stations, les routes, les canaux et les bureaux de douane, dressée par A. Vuillemin, et tirée sur couronne. En feuille. 50 c.
Cartonnée. 75 c.

Belgique et Hollande (Nouvelle carte routière de), indiquant toutes les routes, les chemins de fer, les canaux, les limites des deux États, dressée par Dufour. Imprimée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Belgique et Hollande (Plans des principales villes de), lithographiés et tirés sur 1/4 de carré : Bruxelles, Anvers, Liége, Amsterdam. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

Boulogne (Bois de) avec les environs. Plan topographique et historique, comprenant les embellissements exécutés ou en cours d'exécution, dressé par J. Lobet, et tiré sur demi-raisin. En feuille. 30 c.
Cartonné. 50 c.

Constantinople (Plan de), avec ses faubourgs et une partie du Bosphore, dressé par A. H. Dufour, et tiré sur grand raisin. En feuille. 2 fr.
Cartonné. 2 fr. 50 c.

Dublin (Plan de), gravé sur acier et tiré sur 1/4 de jésus, en feuille. 75 c.

Écosse (Carte routière de l'), avec les chemins de fer et la navigation à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur demi-jésus. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Édimbourg (Plan d'), gravé sur acier et tiré sur 1/4 de jésus, en feuille. 75 c.

Espagne et Portugal (Carte routière), indiquant les routes royales et secondaires, dressée par A. Fremin, et encadrée de gravures. Tirée sur jésus. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Europe. Carte routière dressée par A. Dufour. Tirée sur colombier. En feuille. 2 fr. 50 c.
Cartonnée. 3 fr.

Europe (Carte des chemins de fer de l') et des lignes de bateaux à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur raisin. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

France (Carte archéologique de la), avec des vues de monuments antiques et du moyen âge; publiée pour la première fois, dressée par E. Hocquart. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr. 50
Cartonnée. 2 fr.

France (Carte des chemins de fer de la), indiquant tous les chemins de fer en construction, ainsi que les lignes de bateaux à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur demi-raisin. En feuille. 50 c.
Cartonnée. 1 fr.

France (Atlas des chemins de fer de la) contenant 9 cartes gravées sur acier. (*Sous presse.*)

France (Nouvelle carte routière et administrative de la), indiquant toutes les routes des postes avec les distances en kilomètres, les chemins de fer, les canaux, etc., dressée par Charles, géographe. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr. 50 c.
Cartonnée. 2 fr.

France (Plans des principales villes de la) :
1° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré : Arles, Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Nantes, Rouen, Strasbourg. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
2° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/8 de carré : Clermont, Orléans, Poitiers, Tours. Prix de chaque plan, en feuille. 25 c.
3° Plans lithographiés et tirés sur 1/4 de jésus : Bagnères-de-Bigorre et ses environs, Bagnères-de-Luchon et ses environs, Cauterets et ses environs, Eaux-Bonnes et ses environs. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
4° Plan du Havre, gravé sur acier et tiré sur 1/4 de raisin, en feuille. 75 c.
5° Plan de Vichy, gravé sur pierre, tiré sur 1/4 de raisin et colorié, en feuille. 50 c.
6° Plans lithographiés et tirés sur 1/8 de carré : Abbeville, Amiens, Arras, Boulogne, Dunkerque et Valenciennes. Prix de chaque plan, en feuille. 20 c.

Irlande (Carte routière de l'), avec les chemins de fer et la navigation à vapeur, dressée par A. H. Dufour, et tirée sur demi-jésus. En feuille. 1 fr. 50 c.
Cartonnée. 2 fr.

Italie (Carte routière de l'), comprenant la Sicile, avec les plans de Rome, Naples et Pozzuoli, dressée et gravée par Ambroise Tardieu. Tirée sur grand raisin. En feuille. 2 fr.
Collée sur toile, avec étui. 3 fr.

Italie (Plans des principales villes d'), gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré : Bologne, Florence, Gênes, Milan, Naples, Parme, Pise, Rome, Turin, Venise, Vérone. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

Londres (Plans de), gravé sur pierre et tiré sur grand raisin. En feuille. 50 c.
Cartonné. 1 fr.

Londres (Carte des environs de). En feuille. 2 fr.

Paris (Nouveau plan de) et des communes environnantes, précédé d'une liste alphabétique, indiquant avec renvoi au plan, les avenues, les barrières, les boulevards, les cités, les cours, les galeries, les impasses, les marchés, les passages, les places, les ponts, les rues de la ville de Paris et des communes environnantes, et comprenant toutes les nouvelles voies de communication et tous les embellissements exécutés jusqu'à ce jour. Dressé par Vuillemin, et tiré sur grand monde. En feuille. 1 fr. 50 c.
Le même, cartonné. 2 fr.
Relié en percaline dorée. 3 fr.
Collé sur toile et relié en percaline dorée. 4 fr.
Le même, sauf les communes environnantes, tiré typographiquement et cartonné. 50 c.

Paris (Carte des environs de), indiquant les chefs-lieux de département, d'arrondissement et de canton, les communes, les hameaux et les châteaux, toutes les routes et tous les chemins de fer, et comprenant, en totalité ou en partie, les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, de l'Oise, de l'Eure et d'Eure-et-Loir, dressée par A. H. Dufour, et tirée sur jésus. En feuille. 75 c.
Cartonnée, rouge. 1 fr. 25 c.
Reliée en percaline dorée. 2 fr.

Pyrénées (carte des), tirée sur demi-raisin oblong. En feuille. 75 c.
Cartonnée. 1 fr. 25 c.

Rhin (Panorama des bords du), depuis Cologne jusqu'à Mayence, se déroulant sur près de trois mètres de long. In-8, cartonné. 2 fr.

Rhin (Cours du), de Schaffouse jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, et de la Moselle depuis son embouchure jusqu'à Trèves. Tiré sur raisin et cartonné. 2 fr.

Savoie (Carte routière du duché de). Tirée sur cavalier et collée sur toile, avec étui. 2 fr.

Sicile (carte routière de la), tirée sur demi-carré. En feuille. 75 c.
Cartonnée. 1 fr. 25 c.

Suisse (Carte de la), par Keller, tirée sur carré. En feuille. 2 fr.
Cartonnée. 3 fr.

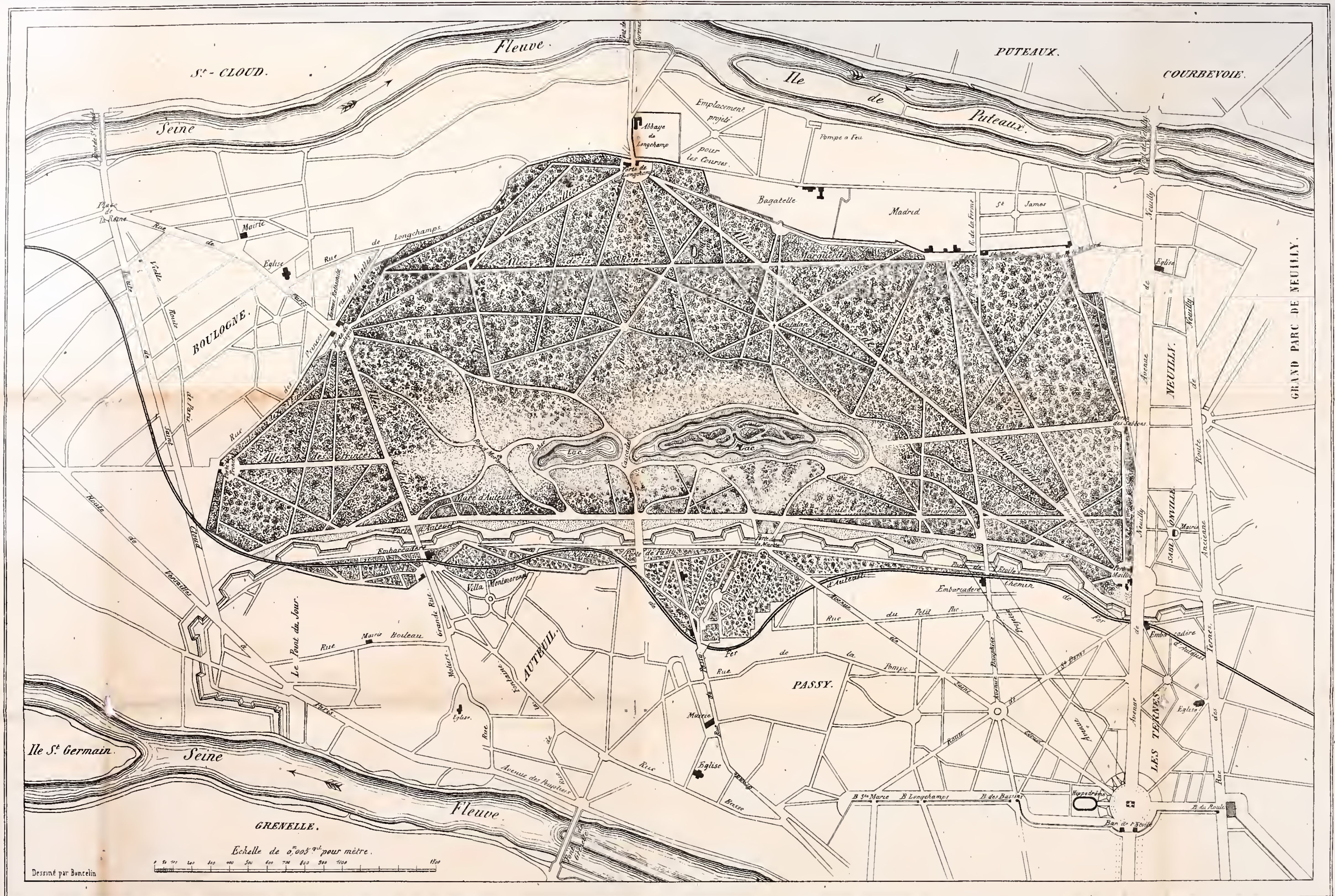
Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Vaugirard, 9.

OBSÈQUES DE M. PAUL JOANNE

Les obsèques de M. Paul Joanne, l'éditeur des *Guides de tourisme*, qui vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans, ont été célébrées hier en l'église Saint-Etienne-du-Mont. Au cimetière Montparnasse, où a eu lieu l'inhumation, M. Cuëno a prononcé un discours au nom du Club alpin français.

MOUVEMENT JUDICIAIRE

CARTE ITINÉRAIRE DU BOIS DE BOULOGNE AVEC SES EMBELLISSEMENTS.



Paris, Lith. P. Dupont, r. Grenelle St H. 45. (DÉPOSÉ.) Emile Gratiet & Gaucher



PELERINAGE A LA CROIX-CATELAN

31 octobre 1938

Les Provençaux de Paris et les membres de la Cachomaïo sont allés hier après-midi au bois de Boulogne fleurir la croix Catelan. On sait que cette croix fut élevée à l'endroit même où le troubadour catelan fut assassiné, alors qu'il portait à la reine Marguerite, épouse de saint Louis, l'hommage des Provençaux.

Mystère géologique au Bois de Boulogne

La mare Saint-James où se fixèrent des canards sauvages a-t-elle contact avec une source chaude ?

LE bois de Boulogne s'éveille avant les Parisiens, encore que, dans la course à l'heure, nous ayons fait des progrès depuis 155 ans, quand nos ancêtres se levaient à midi et que Franklin voulait les tirer du lit à six heures en tirant le canon dans la rue. Car le philosophe américain est l'inventeur de l'heure d'été. Il avait calculé qu'il économiserait, par an, à 100.000 familles de Paris, 96 millions de livres tournois en cire et en suif, quelque chose comme un milliard aujourd'hui, ce qui était magnifique de la part d'un homme qui avait été, pendant dix ans, fabricant de chandelles. Il est vrai que, le 26 avril 1784, quand il donna sa recette aux Parisiens, il était retiré des affaires.

Mais Franklin avait raison, il faut se lever tôt. Et il faut aller au Bois, qui est délicieux à sept heures. Les oiseaux y sont les maîtres et les arbres sont en fleur. C'est la saison des nids. Maternelle, pour protéger becs et plumes, s'ils ont peur des buissons, la garde du Bois a creusé des rondins de bouleaux dans des enceintes grillagées. Là nichent mésanges et fauvettes. Ailleurs, les canards sont déjà éclos. Depuis une semaine, une mère cane promène sa couvée sur la pelouse de Bagatelle, ce qui fait douter que les canards aiment l'eau. Et, à cent mètres, dans l'île inaccessible au promeneur, s'ébattent trois petits cygnes noirs qui ont quinze jours.

Mais si le Parisien aime le mystère, il ira à la mare Saint-James, ainsi nommée du nom du trésorier de la marine de Louis XVI, qui avait fait, entre le pont de Neuilly et le bois de Boulogne, une folie de château, où il avait dressé, sur une rivière artificielle, un rocher qui était une salle de bain. La mare est, depuis quelques jours, un sujet d'études pour les géologues : mais le petit événement qui a provoqué leur curiosité date de trois mois.

En décembre, au moment des plus grands froids, s'est posé sur le Bois un vol de canards sauvages. Et ces oiseaux migrateurs, qui vont vers la chaleur, sont allés à la mare Saint-James, où ils se sont fixés sur une partie de l'eau qui, fait extraordinaire, est restée sans glace, quand il faisait —15 degrés. Depuis, après un long séjour, les canards sont partis. Et on fait aujourd'hui l'hypothèse que la mare est peut-être en contact avec une source chaude.

Ce serait une découverte, car de source chaude sous le Bois on n'en connaît pas. Il y a bien l'eau de la cascade du lac inférieur qui a une température régulière de +28 degrés et laisse l'hiver un nuage de vapeur blanche, mais elle vient d'une dérivation du puits artésien de Passy, square Lamartine. Y aurait-il une faille à travers les terrains millénaires qui forment le sous-sol de Paris et d'où l'on a déjà tiré, sous le Trocadéro, des fossiles d'une flore de climat africain, palmiers éventails et lauriers roses ?

La question est posée par la tiédeur hivernale, durant les grands froids de 1938, d'une place, très circonscrite, de cette mare Saint-James au bord de laquelle herborisait Jean-Jacques Rousseau, au temps où Louis XV chassait, au Bois, le cerf et le daim avant d'aller, le soir, au château de Madrid, retrouver les biches.

Louis BRETTE.



C'EST PRÈS DE CETTE RIVE DU LAC SAINT-JAMES QUE SE TROUVERAIT LA SOURCE D'EAU CHAUDE.

UN CHÊNE VIEUX DE 500 ANS



CET ARBRE, CONTEMPORAIN DE JEANNE D'ARC, PEUT SE VOIR AU PARC DES PRINCES, PRÈS DES SERRES DE LA VILLE DE PARIS. IL FAISAIT AUTREFOIS PARTIE DE LA FORÊT DU ROUVRAY, DEVENUE AUJOURD'HUI LE BOIS DE BOULOGNE



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.